13e Année
N° 136

Fiction

Chaque mois
Mars 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Rault

(Voir page 4)

ATION

ET EMPIRE

FONDATION

ASIMOV

un seul volume

de bibliothèque

et numéroté

Prix de souscription : 25 F
Prix après le 20 mai : 28 F

ENFIN, TOUT "FONDATION" !

Depuis des années, de multiples demandes de lecteurs nous parvenaient, nous incitant à éditer sous forme de volumes les grands classiques de la science-fiction. Parmi ces demandes, un titre revenait constamment : **Fondation.**

La célèbre trilogie d'Isaac Asimov était depuis neuf ans restée incomplète en France, seule la première partie ayant paru autrefois au Rayon Fantastique. Aujourd'hui, vous allez enfin pouvoir en connaître la suite !

Nous avons en effet décidé, pour répondre aux désirs de la majorité des amateurs, d'éditer, en un seul volume, les trois romans qui composent ce chef d'œuvre de la science-fiction.

Le tableau de la décadence et de la chute de l'Empire Galactique, esquissé dans **Fondation**, trouve son épanouissement et son dénouement dans les deux titres suivants : **Fondation et Empire** et **Seconde Fondation,** le tout au fil d'une action passionnante, constituant l'une des plus gigantesques constructions qu'ait édifiée la science-fiction.

Les trois romans sont réunis en un fort volume de 600 pages, à tirage limité et numéroté, sous couverture cartonnée, avec gardes, fers, introduction sur l'auteur et son œuvre, et bibliographie. La date de parution est fixée à la fin du mois de mai prochain.

Hâtez-vous de profiter du prix de souscription de 25 F., valable jusqu'au 20 mai (le 15 juin si vous résidez outremer), en nous envoyant votre commande à l'aide du bulletin inséré en page 155. Ce prix sera, après cette date, irrévocablement porté à 28 F.

ALGIS BUDRYS

La fin de l'hiver

Algis Budrys a un grand talent pour mêler une résonance purement S.F. à des thèmes basés sur les névroses de l'inconscient, comme il l'a montré dans son roman Menace dans le ciel **(nos 112 et 113 de** Fiction**). La nouvelle que voici en témoigne à nouveau.**

Nous perdîmes beaucoup de temps à suivre de mauvaises pistes avant de découvrir celle qui se révéla finalement être la bonne et nous permit de les retrouver. Nous savions bien que leur engin avait poussé sa trajectoire quelque part dans cette zone bien déterminée de l'espace : mais pour repérer l'endroit exact où ils avaient abouti, il nous fallut tâtonner longtemps. Après quoi, nous dûmes suivre non sans mal le sillage quasi impalpable des ions perturbés par le passage de leur astronef. Ils avaient choisi leur itinéraire en sachant parfaitement qu'ils n'auraient pas assez de carburant pour le retour ; mais ils n'avaient qu'une idée : atteindre telle planète déterminée pour s'y écraser...

Nous suivîmes donc leur sillage, préoccupés seulement par le brouillage dû aux radiations stellaires et aux autres forces invisibles de nature électromagnétique constituant l'univers. Vingt fois nous perdîmes puis rejoignîmes leur trace... avant d'arriver jusqu'à eux — trop tard. En un sens, je suis heureux qu'il ait été trop tard.

Lew et Norah Hervey constituaient sans doute le meilleur équipage d'investigation astrophysique de l'Institut. Et sans aucun doute, c'était le plus sympathique. Ils étaient jeunes, gais ; ils ne tiraient aucune vanité de leur haute technicité. Norah était une très jolie fille : ses yeux bleus ravissants étaient mis en valeur par sa chevelure sombre. Elle avait une grande bouche souriante. De taille supérieure à la moyenne, elle était gracieuse et souple comme une branche de saule. Je n'oublierai jamais la première danse qu'elle m'accorda, tandis que Lew tenait aimablement compagnie à la jeune fille que je courtisais à l'époque.

Norah semblait effleurer à peine le sol — comme une ballerine, pensais-je alors : mais après coup j'apportai une rectification.

L'image était fausse : la silhouette gentille, fine et fraîche comme un givre matinal, asservie à une technique sans défaut, parée du costume joliment désuet, se situait en vérité aux antipodes de ce qu'était réellement Norah. Cette fille n'avait rien d'un pur esprit : elle était chaude dans mes bras. Si souple qu'il soit, ce corps ne s'évanouissait pas en fumée. Si léger qu'il soit, il vivait contre moi. Sa réalité, sa jeunesse étaient si heureusement dosées que l'on prenait conscience de Norah en tant que femme : et en même temps on mesurait, sans aucune hésitation, la nature et la valeur de la femme qu'elle était. Son intelligence sollicitait immédiatement le meilleur de vous-même. Son enthousiasme spontané réveillait le vôtre. Sa féminité exigeait une virilité parallèle — une virilité trop souvent enfouie en nous-mêmes, affadie depuis des âges par l'incessant va-et-vient de ce liquide anémique qui sert de sang aux hommes de nos époques hyper-civilisées.

Telle était Norah. Quant à Lew, c'était un garçon tranquille. Sa taille était inférieure à celle de Norah d'un demi-centimètre environ. Il avait l'air d'être fait de fil de fer : son visage à la fois jeune et vieillot, couvert de rides, était éclairé par une paire d'yeux rêveurs, très enfoncés dans leurs orbites. C'était un garçon réfléchi, parfaitement maître de lui — mais pourvu d'un répertoire extraordinaire d'anecdotes incroyablement obscènes, qu'il était le seul à pouvoir raconter sans vulgarité.

Lew avait un don d'imitateur supérieur à celui de bien des acteurs professionnels. Il était capable de raconter l'histoire la plus drôle avec le sérieux le plus imperturbable : il débitait ses petits récits scatologiques comme des aventures personnelles et vécues — ce qui était évidemment beaucoup plus frappant que s'il les avait délivrés comme des morceaux choisis de littérature. Peut-être étaient-ils vraiment autobiographiques : mais s'il avait dû vivre toutes ces anecdotes, il n'aurait certainement pas eu le loisir de faire des études régulières, ni même de se réserver le minimum d'heures de sommeil prescrites à tout adolescent.

En tant que couple, ils se complétaient fort bien. Lew était introspectif, Norah était tournée vers le monde extérieur. Lew l'aimait avec une violence secrète qui, à certains moments, s'exacerbait jusqu'au désespoir : on pouvait voir apparaître ce paroxysme dans ses yeux, à condition d'y prendre garde. Norah lui manifestait son affection d'une façon beaucoup moins dramatique et plus ostensible.

J'ai dit qu'ils formaient sans doute notre meilleure équipe de recherche. J'en suis persuadé. Lew possédait le diplôme de Docteur en Astrophysique. Norah était ingénieur en métrologie et ancienne élève de l'Institut de Statistique. Ni sa joie de vivre ni les capacités de Lew pour raconter les histoires grivoises en les gênaient pour

piloter un astronef de recherche, passer six mois en tête à tête dans les profondeurs d'une nébuleuse et revenir enfin avec une moisson de données scientifiques, supérieure de moitié à ce que tout autre équipage pouvait récolter au cours d'un voyage analogue. A moins que leur tempérament respectif ne leur ait facilité les choses — je ne sais pas. Lorsque quelqu'un de l'Institut faisait une remarque à ce sujet, Lew répétait sur un ton traînant et sans se compromettre : « Dans ces sacrées boîtes à conserve, il n'y a même pas la place de danser... Alors, que voulez-vous ? On travaille... »

Nous avons toujours pensé que c'était une des phrases de Lew qui le définissait le mieux. La plupart de nos équipes de recherches sont composées de ce que les rampants appellent des « jeunes mariés ». Il est donc facile d'imaginer l'entrain qui règne au cours des soirées organisées par l'Institut.

Ces soirées sont données à intervalles réguliers. Six mois d'isolement total dans les espaces interstellaires nous faisaient languir après cette apothéose de vacarme et d'écrasement — et le processus d'écrasement avait été perfectionné jusqu'à un degré vraiment extraordinaire... Chaque équipage revenant de mission était accueilli d'une façon royale. Et chaque équipage en instance de départ avait droit à un ou deux jours de repos, de remise en forme à la suite de la réunion, avant de se présenter devant les Commissions Médicales de l'Institut, chargées de décider s'il était toujours apte au grand voyage.

Bons camarades dans les splendeurs des festivités comme dans l'austérité de l'espace, nous formons un milieu très fermé : nous avons peu d'amis en dehors du « clan » et ne souhaitons pas en avoir. La majorité d'entre nous sont mariés : ceux qui ne le sont pas se conduisent à peu près comme s'ils l'étaient. Deux par deux, nous partons en quête de la Science comme des frère et sœur bien sages... c'est tout au moins une définition qui avait été proposée par Lew Harvey.

Nos pertes, dues aux risques de l'espace, demeurent extrêmement faibles. Lorsqu'on annonça que Lew et Norah avaient disparu, ce fut pour chacun un coup de poignard. Le Comité de Direction lui-même, responsable de l'exécution du programme de recherche, qui se manifeste toujours avec une objectivité olympienne lorsqu'il s'agit d'annoncer une victoire, consentit à infléchir sensiblement sa ligne de conduite : il découvrit au moment opportun un solde de crédits inutilisés, ce qui permit de financer l'envoi simultané dans l'espace de dix astronefs.

L'explication officielle fut la nécessité d'accélérer le programme de recherches, et par là même d'améliorer notre connaissance de l'univers... Mais on laissa entendre à ceux qui étaient du voyage que, s'ils ne rapportaient pas de renseignements extraordinaires,

ce ne serait là qu'un de ces hiatus qui se manifestent inévitablement dans toute opération de longue haleine conditionnée par la progression irrégulière du savoir humain...

En conséquence, nous débarrassâmes nos astronefs de tout leur équipement d'enregistrement et de mesure, de façon à faire de la place pour un observateur supplémentaire et ce qu'il lui fallait de vivres et d'air respirable. C'était tricher : mais cela signifiait pour nous moins de poids et un temps de recherche prolongé. C'est dans ces conditions que nous quittâmes l'Institut et mîmes le cap sur la zone de l'espace où les Harvey avaient disparu — une zone ayant une profondeur d'une centaine d'années-lumière, comportant au minimum une centaine de milliers de corps célestes et, parmi eux, un seul sur lequel l'astronef perdu avait pu s'écraser... Nous entreprîmes donc cette recherche.

Et nous réussîmes à les repérer ! C'est-à-dire que mon astronef réussit à les retrouver ! Beaucoup trop tard, hélas. Même si nous avions connu le lieu précis de leur chute — même si nous avions eu les ailes des anges — nous n'aurions pas réussi à sauver Lew. Avec un peu de chance, nous aurions peut-être pu sauver Norah. Mais, pour l'un comme pour l'autre, je préfère que nous n'ayons pas réussi.

Ce que nous découvrîmes était un astre mort où il ne se passait rien. Il fonçait aveuglément dans l'espace, sans le moindre reflet de lumière. Il pouvait avoir quinze cents kilomètres de diamètre : mais, à notre approche, les indicateurs de gravitation s'affolèrent. Dozzen, notre observateur supplémentaire, me remit les chiffres des relevés. Dozzen était très jeune. Imberbe, beau garçon — nouvelle recrue qui n'avait pas encore été embarqué lorsque les événements décidèrent de l'urgence.

— « L'appareil est détraqué, Harry, » annonça Dozzen. « Regardez ces chiffres. Tous les mille kilomètres, au fur et à mesure de l'approche, il y a une correction... »

Je jetai un coup d'œil sur les relevés et déclarai :

— « Mais non... Les relevés sont exacts... »

— « Voyons, Harry... Comment est-ce possible ? »

— « On dirait qu'un énorme condensateur magnétique est enfoui au cœur de l'astre. »

— « Un condensateur magnétique ! Mon œil ! »

Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour les gens qui sont lourdement positifs. J'examinai tous les chiffres fournis par les appareils enregistreurs, je cognai à la vitre de tous les cadrans. « Parce qu'on ne l'a jamais vu jusqu'à maintenant, il ne faut pas affirmer que ça n'existe pas... » C'était ma formule : une fois de

plus, j'aurais pu me lancer dans ma diatribe favorite, vitupérant ces explorateurs qui ont toujours peur de découvrir quelque chose... mais à quoi bon ?

— « Voyez ici ! Atmosphère composée à cent pour cent de gaz inertes, pour la plus grande part du néon. Par ailleurs, il est fluorescent. Ce qui est peu courant à l'état de nature. Remarquez aussi la présence de traces de neige de néon sur le sol — assez légères, à vrai dire. Alors que la température approche du zéro absolu... Toute cette atmosphère devrait être empilée en tas de neige... Mon avis, c'est qu'elle l'était, jusqu'à une date assez récente : mais un événement fortuit — par exemple, l'écrasement d'un astronef sur la surface de cet astre — a remis en activité une série de mécanismes dont l'effet est de relever la température et de faire passer à nouveau cet astre de l'état de sommeil à l'état d'activité... Or, je serais surpris que la Nature prévoie un semblable réveil en fabriquant un planétoïde. J'oserai dire que tout cela me paraît être un mécanisme, ou plutôt un ensemble de mécanismes, et que cela révèle une idée directrice... »

Il me regarda comme si j'étais subitement devenu fou. Je le considérai comme s'il était définitivement incapable de comprendre quoi que ce soit. Un jour ou l'autre, une expédition munie d'appareils beaucoup plus sensibles que nos simples contrôleurs de vol viendrait examiner le planétoïde et déciderait entre nous. Je n'ai d'ailleurs aucun désir de participer à une telle expédition : Dozzen ira, s'il veut. Je lui en souhaite bien du plaisir.

Quoi qu'il en soit — phénomène naturel ou dernières manifestations d'installations abandonnées par des occupants d'une époque révolue — nous prîmes nos dispositions pour atterrir, réussissant à trouver un espace relativement plan sur un terrain très accidenté. Le ciel brûlait d'une lumière jaune au-dessus de nos têtes — cette fluorescence pouvait avoir été un éclairage permettant le fonctionnement de machines autonomes, depuis longtemps disparues. Il était impossible d'imaginer ce qu'avait pu être cette terre : et je répète que ce serait une erreur d'y retourner et de tenter un essai. A mon avis, l'aspect actuel est absolument différent de ce qu'il pouvait être au moment où l'engin de Lew et de Norah vint s'y écraser comme un bourdon sur un pare-brise. Et si un être quelconque relevant de la biologie a jamais vécu sur cet astre, il ne peut susciter chez moi qu'un mouvement d'horreur.

Ce qui nous apparut, c'était l'Enfer. Tout autour de nous, le panorama était dénudé à l'infini, avec des escarpements et des crêtes de métal brut déchiqueté — tout un paysage torturé, découpé, tordu avec des arêtes en lame de rasoir ébréché, si dramatique que, pendant un moment, je m'attendis à un hurlement d'angoisse au milieu de cette averse de neige de néon qui redoublait.

Oui, il y avait cette lumière due à la fluorescence : mais il n'y avait aucune source de chaleur. Le froid extraordinaire de cet astre aspirait déjà toute la tiédeur de notre cabine : nos générateurs thermiques fonctionnaient à toute allure. Nous eûmes un tressaillement en jetant un coup d'œil par nos hublots sur ce paysage maudit.

Toutes les formes créées par la Nature ne sont pas belles — et un homme qui s'est consacré à la recherche se voit parfois confronté avec des spécimens particulièrement déplaisants. Mais, même parmi les plus repoussants, on constate toujours une certaine adaptation de l'objet ou de l'être à sa fonction. Si l'on est choqué par la réalisation formelle, on peut au moins comprendre le pourquoi et le comment de tout élément concourant à l'équilibre de l'univers.

Mais pas sur cet astre mort. Imaginez une boîte de conserve vidée, qui aurait rouillé pendant un an, dont les parois auraient été déchirées, tordues, écrasées — vous aurez ainsi une faible idée de l'aspect de cet extraordinaire univers métallique, mais une faible idée seulement. Et si vous avez eu l'occasion de voir une météorite géante — creusée, brûlée, lépreuse, à moitié fondue en certains endroits et coagulée à d'autres, cela a pu vous aider à imaginer d'autres formes et d'autres matières, maintenant disparues, qui avaient en d'autres temps un aspect plus intelligible, plus conforme à un certain ordre de choses. Eh bien, cette réaction s'apparente, à un moindre degré, à celle que nous avons eue en présence de cette nature incompréhensible et probablement dégradée.

L'astronef écrasé des Harvey représentait une oasis d'harmonie dans ce chaos. Il était détruit, il était en pièces : mais ses fragments rassemblés représentaient quelque chose.

Il nous fut impossible de nous poser à proximité. Nous dûmes nous éloigner à dix kilomètres de là. Une fois au contact du sol, nous demeurâmes aux hublots à regarder cet étrange spectacle, effrayant... Je finis par commander : « Allons ! Il faut mettre le nez dehors ! »

Doris, ma co-équipière habituelle, répondit : « Je vais préparer les combinaisons. » Elle sortit les trois équipements. Au fond de nous-mêmes, il y avait, me semble-t-il, une crainte réellement déraisonnable que quelque chose n'arrive à notre engin pendant que nous serions dehors. Et puis, il y avait surtout cette peur de nous séparer et de nous perdre sur cette terre hostile : pour écarter absolument ce risque, nous préférions courir celui de ne plus pouvoir repartir. Ce n'était sans doute pas très raisonnable d'opérer ce choix : mais dans ce cadre effrayant, les nerfs étaient plus convaincants que la pure logique.

Nous bouclâmes donc nos équipements et, ainsi armés contre l'épouvante, nous descendîmes les degrés de notre échelle.

— « Par ici ! » dis-je après avoir consulté mon indicateur de direction. Je me mis en marche à travers le paysage désolé. Je m'efforçais de regarder seulement devant moi. Doris et Dozzen me suivaient à une certaine distance, demeurant l'un près de l'autre. Je les enviais. Je me sentais extrêmement seul.

Je m'attendais à ce que Doris trouve sa compagnie plus agréable que la mienne. Ce n'était pas une aventure nouvelle pour moi de perdre ma co-équipière — bien que la chose ne se fût encore jamais passée sous mes yeux. Si Lew et Norah étaient connus pour leur fidélité réciproque, j'étais moi-même réputé pour mon inconstance. Une expédition, deux au plus — c'était tout ce que ma patience pouvait accorder à une compagne. S'il y avait eu scandale à l'occasion de ces ruptures, la direction de l'Institut serait sans doute intervenue et aurait mis fin à mon contrat. Mais il ne s'agissait jamais que de calmes et très amicales échéances : une certaine période de travail en commun s'achevait, c'était tout. Personne ne trouvait à y redire, bien qu'il y eût à l'Institut, comme ailleurs, beaucoup d'oreilles avides, de commentaires et de commérages. Chaque nouveau compagnonnage n'était qu'une preuve de plus que Harry Becker n'avait pas encore trouvé la fille qui lui fallait — ou que telle fille n'avait pas encore trouvé en Harry Becker l'homme qui lui convenait.

Ce cher vieil Harry Becker ! Brave type. Rien à lui reprocher. Bon camarade à tous égards, pouvait-on dire. Mais apparemment, ce n'était pas encore le mari idéal pour Doris... Ni pour Sylvia... Ni pour Jeanne, ni pour Helen, ni pour Rosemarie...

— « Harry ! » J'étais aux prises avec une barrière déchiquetée, faite d'un métal crevé comme une écumoire : le cri de Doris dans mes écouteurs m'envoya buter contre une arête aussi coupante qu'une lame de rasoir. Je repris mon équilibre et fis demi-tour. Doris s'était jetée dans les bras de Dozzen.

« Harry, j'ai vu quelque chose ! » Puis sa voix traîna. « Mais non... Il n'y a rien... » Elle rit, bizarrement gênée. « Pardonnez-moi ma nervosité de femme... C'était cette masse, là-bas, à votre droite... Pendant un instant, elle a eu l'aspect d'une bête énorme... Je l'ai vue du coin de l'œil et ça m'a joué un tour... » Elle faisait ce qu'elle pouvait pour plaisanter : mais je la sentais profondément émue.

Je scrutai les environs, sans rien dire. Ce fut Dozzen qui exprima ce que j'avais parfaitement vu et essayais de cacher. Notre système nerveux était déjà suffisamment à l'épreuve. Oui, ce fut Dozzen qui se décida à parler : « En voilà une autre ! Et d'autres là-bas ! Ça grouille de partout ! Un zoo de cauchemar ! »

C'était vrai. Ce n'était pas une question d'illusion ou d'affolement, ou de nervosité : c'était vrai.

A partir du moment où nous avions le pied sur cet astre appa-

remment mort, le sol prenait des formes de bêtes. Ce n'était pas ma fantaisie qui le voulait ainsi : c'était une réalité que nous ne pouvions réfuter.

D'énormes animaux rôdaient autour de nous : ils avaient l'air saisis par le froid, mais ils rôdaient. Des êtres à peine achevés, aux formes imprécises, horriblement mutilés, qui nous menaçaient de leurs crocs et de leurs griffes — et redevenaient des amas de métal lacéré dès que nous les regardions en face. Ces bêtes ne se trouvaient que sur nos flancs et un peu derrière nous — et il n'y avait pas seulement ces monstres, il y avait aussi les cités, les habitations qu'ils avaient détruites, les maisons qu'ils avaient nettoyées de leur contenu, les rues qui étaient encore jonchées des débris de leurs proies.

Nous continuâmes à marcher, environnés par ces bêtes que nous surveillions du coin de l'œil. Et si nous nous retournions pour mieux les voir, elles n'étaient plus là, elles avaient toujours disparu du lieu précis où se fixait notre regard.

— « Ce n'est qu'un genre d'illusion très banal, » affirma Dozzen d'une voix faible.

— « Bien sûr ! » approuvai-je en montrant à nouveau le chemin.

— « C'est un pays épouvantable ! » ajouta Doris.

Elle avait raison.

Nous atteignîmes enfin l'astronef brisé. Dozzen dit : « Regardez ! »

L'astronef était écrasé sur le sol, mais une partie de la carlingue semblait avoir été reconstituée. On pouvait y remarquer des traces de soudure. Sans doute n'avait-elle pas résisté au choc lors de la chute : mais de nouveau on l'avait rendue étanche. Tout à côté, il y avait une sorte de tumulus, réalisé avec des débris de métal, avec une croix fixée au sommet.

« Lequel des deux ? » me demandai-je, angoissé. « Lequel des deux ? »

Je sautai par-dessus les arêtes et les amas de métal fondu, hors d'haleine mais fonçant toujours. Je courus jusqu'au tumulus et me hissai à son sommet, pour lire au pied de la croix, gravés dans le métal, ces trois mots : « *Lewis Harvey, explorateur* ». Me laissant glisser du tumulus dans un éboulis de fragments métalliques, je me précipitai vers la carlingue, frappai à coups redoublés sur la partie demeurée intacte et étanche et criai : « Norah ! Norah ! Norah ! »

Doris et Dozzen arrivèrent bientôt et, sans violence, m'écartèrent.

Je m'assis à quelque distance, les regardant découper la porte. Ils avaient examiné l'intérieur de la cabine par le hublot et avaient vu Norah étendue, immobile, dans sa combinaison d'exploratrice. Tout cela, j'aurais été incapable de le faire avec eux. Une fois à

l'intérieur, ce furent eux encore qui soulevèrent Norah, avec de multiples précautions, et l'étendirent dans sa couchette. La combinaison pressurisée ne fonctionnait plus ; la vitre placée devant les yeux était givrée sur sa face interne. L'ensemble était mou, tragiquement mou, sans ossature — presque vide... mais trop lourd pour l'être vraiment, comme j'en eus un instant le stupide espoir.

Doris et Dozzen branchèrent le magnétophone d'une part sur leur générateur portatif, d'autre part sur les écouteurs. Muet d'émotion, je reconnus la voix de Norah.

— « Dernier compte rendu, » disait cette voix épuisée, à laquelle chaque mot semblait nécessiter un effort. « Mes réserves d'énergie électrique s'épuisent vite. J'ai revêtu mon scaphandre autonome : quand il n'y aura plus de courant, ce sera fini pour moi.

» J'ignore absolument où nous nous trouvons. Quelle que soit l'origine de ce monde, il semble qu'il ait dérivé de façon inattendue dans cette zone. Qu'était-il auparavant, je l'ignore. Si c'est une race d'êtres pensants qui l'a fabriqué, je me demande bien pourquoi. » Norah marqua la pause : le souffle qu'elle prit était haletant. Je l'imaginai affamée d'air respirable, tâtonnant à la recherche d'un peu de chaleur, blessée sans aucun doute lors de la chute de l'astronef... et je me souvins du premier soir où elle avait dansé dans mes bras.

« A l'extérieur, » continuait-elle, « les transformations se poursuivent mais beaucoup plus lentement. Je pense qu'elles ne vont pas tarder à s'arrêter. Je les vois tenter, s'efforcer de se compléter eux-mêmes, puis échouer, s'arrêter, recommencer. Mais l'évolution se ralentit et chaque nouvel essai est moins puissant que le précédent. J'aurais voulu connaître la cause de tout cela.

» J'aurais voulu que Lew soit encore là, » ajouta-t-elle sur un ton attristé. Il était bien évident qu'à ce moment, elle n'avait plus d'espoir.

La fin de son compte rendu n'était plus destiné aux experts de l'Institut. « Je t'aimais, Lew, » prononçait-elle avec beaucoup de calme et une grande sérénité. « Bien que tu n'aies jamais voulu me croire. Bien qu'à certains moments tu m'aies haïe. Je t'aimais. Même si je fus incapable de t'en apporter la preuve formelle, oui, je t'aimais... » Sa voix était devenue très faible. « J'ai l'espoir de te retrouver... Et si je te retrouve un jour, je voudrais que mes premières paroles soient : Lew, je t'aime. »

L'enregistrement s'arrêtait là. Norah avait alors perdu conscience. Doris débrancha les contacts.

Il y eut un long silence. Finalement, Dozzen, après un soupir, déclara :

— « Tout cela n'est pas très intéressant. Je pense que les bobi-

nes qui ont précédé celle-là nous en apprendront davantage... Des bobines enregistrées à un moment où Norah avait les idées plus claires. »

— « Fort probablement, » répondis-je. Doris me surveillait attentivement. Je lui jetai un regard et, en même temps, je songeai que je n'étais pas aussi astucieux que je l'imaginais — qu'en tout cas je ne me cachais pas aussi bien des femmes que je me cachais de moi-même.

Je me dirigeai vers la couchette, je pris Norah dans mes bras et je la transportai au dehors. Je pense que Dozzen fit un geste pour me suivre : dans ce cas, ce fut Doris qui le retint. Ils me laissèrent seul.

Je construisis un second tumulus à côté du premier. Je soudai les deux branches d'une croix grâce aux outils que nous portions toujours dans nos combinaisons étanches. Puis je gravai le nom de Norah sur la croix. J'avais arraché, un par un, des copeaux de métal à la surface de ce monde artificiel ; je les avais méthodiquement empilés. J'ouvris le casque de Norah pour que l'atmosphère inerte puisse pénétrer à l'intérieur de sa combinaison étanche, nettoyer l'oxyde de carbone qui y était enfermé et même les derniers atomes d'oxygène. Je l'abandonnai ainsi — sans âge, dans sa merveilleuse et éternelle beauté, maintenue intacte par le froid de l'espace.

Ayant accompli cette tâche, je m'éloignai des tumulus. Doris m'attendait. Elle prit mon bras et toucha mon casque avec le sien pour me parler à voix basse sans que Dozzen nous entende. Elle me dit :

— « Harry, ce sont souvent les femmes dont la féminité est la plus apparente... »

— « Qui ne sont pas femmes du tout ? »

— « Vous avez une façon brutale de dire les choses, » répondit-elle avec douceur. « C'était peut-être aussi la façon dont Lew les considérait, bien qu'il semble avoir choisi la voie la plus douloureuse en intériorisant son tourment. Vous avez connu Norah — elle était chaude, cordiale, elle était très belle : mais qui peut dire ce qui arrivait ou n'arrivait pas au moment où elle devait vraiment se montrer femme ? Si Lew la considérait comme un mensonge vivant, il aurait dû penser qu'elle savait peut-être qu'elle se mentait à elle-même. S'il avait voulu se montrer compréhensif... »

— « Ne me dites pas cela à moi ! » répliquai-je méchamment, pour me le reprocher aussitôt. « Moi, je n'étais pas son mari... »

— « Etes-vous satisfait ou non de ce que nous avons appris ? » demanda-t-elle encore, d'une voix tranquille.

Je ne répondis pas. A vrai dire, je n'en savais rien.

Au cours du trajet de retour vers notre astronef, Doris me toucha à nouveau le bras. « Harry ! Regardez ! »

Je levai la tête. Toutes les bêtes avaient disparu.

Le changement était mince — un déplacement de plans, un autre profil des courbes : rien d'autre. Pas encore. Du moins, nous ne demeurâmes pas assez longtemps pour observer la suite du processus. Et puis le bouleversement était trop fantastique pour que nous puissions le supporter.

La neige cessa de tomber : et celle qui était sur le sol fondit d'un seul coup en des volutes de vapeur qui nous enveloppèrent d'une brume étincelante, comme si — enfin — le printemps était venu.

Les formes métalliques avaient encore leur aspect fondu, leurs silhouettes demeuraient brisées : c'était encore du métal, dur et glacé. Mais les monstres avaient disparu. Ces cauchemars de frustration refoulée s'étaient évanouis dès les premiers signes de l'évolution qui s'amorçait.

Dans toute l'étendue de notre vision, nous percevions les symptômes des dernières batailles qui se livraient. Les « illusions », comme aurait dit ce sot de Dozzen, se transmuaient en formes calmes, adoucies et bientôt amicales. La brutalité de l'hostilité, de la haine était oubliée ; partout, ce n'était que volutes, minarets, festons délicats de cités féeriques ; il y avait des haies, des arbres, et il y avait aussi — je l'ai vu de mes yeux, si Dozzen ne le vit pas et si Doris ne le mentionna pas — il y avait aussi un banc et, sur ce banc, des amoureux enlacés. Et je crois même les avoir vus bouger.

— « Ça devient magnifique ! » s'écria Doris. Elle avait raison. C'était sauvage, étrange. Tout n'était pas transformé, mais déjà beaucoup de choses ; c'était d'une fantaisie que les meilleurs esthéticiens n'auraient pu concevoir plus gracieuse, c'était aussi d'une extraordinaire puissance de vie, c'était l'apothéose de la sève.

Nous reprîmes l'air sans tarder. Dozzen était sérieusement impressionné. Doris était morose. Et moi, j'étais bouleversé.

Dozzen fit le compte rendu officiel, sans utiliser les bandes enregistrées qui auraient mentionné, sans utilité pour personne, des impressions provisoires et faillibles. Doris et moi, nous contresignâmes ce compte rendu. Je n'ai jamais su, je ne saurai jamais si, à sa manière à elle, elle était aussi hésitante que je le suis encore. Nous n'en avons jamais parlé. D'ailleurs, où devions-nous situer le vrai problème ?

L'illusion est assurément un phénomène subjectif. Deux personnes ne voient pas le même visage dans le nuage qui dérive. L'un

imagine une tête de lion dans une masse de granit, l'autre y reconnaît un mouton. Toutes ces images ne sont que le reflet de la personnalité du spectateur. Il ne saurait être question de mesurer ou de comparer.

Le compte rendu de Dozzen décrit le sol de l'astre artificiel comme fragmenté en formes libres que l'esprit tente immédiatement de rapprocher d'autres formes familières — dans sa quête instinctive pour le familier, pour l'habituel là même où l'habituel ne peut pas exister. Sa relation ne va pas au-delà : sur le papier, il ne se risque pas plus loin, bien qu'il sache que, pour son malheur, la vérité soit un peu après, sur la même route. Mais à partir de quel repère la vérité commence-t-elle à mentir ? C'est bien pourquoi Dozzen n'a pas voulu franchir les limites entre lesquelles il s'est senti en sécurité.

Quant à moi, je crois savoir quel peut être le but poursuivi par ceux qui ont construit cette énorme machine à l'échelle planétaire, mais je n'arrive pas à me représenter la race d'êtres qui a pu adopter une boule de métal en atmosphère inerte dans le but d'y faire apparaître la Vie.

Je pense pourtant que c'est bien cela que nous avons découvert. Je pense que toute race doit passer par ce stade de création, un jour ou l'autre, à l'aurore de sa puissance. Je pense que ceux qui ont expédié cette grosse machine ont échoué dans leur tentative et ont disparu de l'univers. Sans quoi nous ne serions pas là aujourd'hui. Mais je pense aussi que cette race a frôlé de très près la réussite en lançant cet engin — message, bouteille à la mer, d'un espoir prochainement réalisable. Je pense qu'ils n'ont manqué que d'un seul composant de la Vie — bien qu'ils aient choisi une bien étrange matrice : cette énorme masse de fer...

Je crois comprendre pourquoi la neige de néon tombait à nouveau lorsque nous sommes arrivés sur la planète. Norah avait enseveli Lew, mais non dans sa combinaison étanche, car celle-ci (nous l'avons vue) était encore suspendue dans son placard. Lorsqu'elle ensevelit Lew, le mécanisme de la planète commença à se remettre en mouvement, parce qu'elle reçut à cet instant ce qui lui avait toujours fait défaut, ce dont elle avait failli mourir. Recevant cette unique étincelle, ce monde artificiel commença à bouger, à se modifier, à rechercher son but, à se débattre, à retomber, mais à essayer encore, à essayer malgré tout en attirant tout ce qu'il pouvait attirer de Lew Harvey. Une fois encore, ce fut l'échec. Une fois encore, c'était le retour au sommeil sans âge : le mécanisme se bornant à abandonner à la surface ses essais avortés qui furent à l'origine de nos terreurs quans nous débarquâmes. Quel que soit l'apport que fit Lew Harvey à ce monde torturé, à ce monde incomplet en s'y écrasant, cet apport se révéla insuffisant.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'une combinaison étanche contient nécessairement le « je ne sais quoi » indispensable à la manifestation de la vie — pas plus que je n'oserais dire qu'une femme morte peut encore prononcer « Je t'aime ». Et cependant, la neige cessa dès que j'eus relevé la visière du masque de Norah : à ce moment, les monstres s'enfuirent. Dès lors, nous fûmes témoins du début de la transformation de la planète... Non, ce n'était pas un mirage, un jeu de lumière, ni l'évaporation de la neige.

Je pense qu'un jour ou l'autre, si nous retournions avec Doris sur ce monde mort, nous devrions y retrouver quelque chose. Et je crois qu'elle le pense, elle aussi — bien que nous n'en ayons jamais discuté, bien que nous n'ayons aucun projet en ce sens. On ne peut pas concevoir cette sorte de projet.

Je me demande parfois comment il se fait que cette première race d'êtres, si géniale, ait pu échouer si près du but ; je me demande s'il n'y a pas là une trace d'un plan encore plus grandiose, dont l'ampleur m'échappe mais auquel je suis prêt à ajouter foi. Je n'ose pas le souhaiter. Je préfère me dire qu'un hasard aveugle a décidé contre la réussite — auquel cas il y aurait encore un espoir...

J'ai peur. Je suis fier de moi et en même temps je suis profondément bouleversé. Je suis sans cesse à me demander ce qui se serait passé si Norah m'avait aimé, si Lew Harvey ne l'avait pas rencontrée avant moi. Je pense à ce secret qui était entre eux, qu'ils n'ont jamais trahi, qu'aucun de nous n'a soupçonné. Je suis heureux pour eux deux, maintenant : mais je suis parfois en proie à une terreur panique en songeant à l'avenir de l'Homme.

Car je suis persuadé que, tôt ou tard, dans les profondeurs que nous explorons, nous risquons de rencontrer les fils et les filles de Lew et de Norah Harvey.

Traduit par Gersaint.
Titre original : The end of winter.

SIMON BAGLEY

Tous Américains !

Où un auteur anglais, fixé en Afrique du Sud, nous donne une anticipation politique et satirique, qui en dit plus sur la mentalité américaine et ses travers que bien de longues études.

J'AI travaillé au Projet Américain pendant cinq ans avant de savoir vraiment de quoi il retournait. Cela peut paraître sans importance à l'homme de la rue, qui est peu observateur la plupart du temps, mais pour un journaliste chevronné comme j'étais censé l'être, cela dénotait un manque lamentable de tout ce qui permet justement de mériter ce qualificatif.

J'insiste là-dessus pour bien montrer que le Projet Américain était vraiment secret. Comparé à lui, le Projet Manhattan était la Voix de l'Amérique — ce qui n'est pas une mauvaise comparaison parce que dans les deux il y eut l'infiltration d'un nombre à peu près égal d'agents communistes.

On se rendra compte à quel point c'était secret quand j'aurai dit que même le Pentagone n'était pas au courant. Quelque type brillant avait, à juste titre, fait le raisonnement suivant : là où il y a des uniformes, il y a des espions. Aussi les uniformes étaient-ils tenus à l'écart et ignoraient même que le Projet existait. Et cela en dépit du fait que ce dernier avait pour objet la mise au point de l'arme absolue, de l'arme la plus puissante du monde. Evidemment, chacun sait aujourd'hui combien elle s'est révélée efficace.

Ça se passait au début de 1962. Je prenais un verre avec un vieux camarade de faculté, Jack Lindstrom. C'est à la faculté que tout s'était décidé pour nous : j'avais choisi le journalisme, tandis que Jack s'était spécialisé en anthropologie, avait suivi des cours par la suite et était à présent en passe de devenir quelqu'un dans le monde académique.

Il débarqua un jour dans mon bureau en déclarant qu'il venait juste d'arriver d'un trou perdu au fin fond du Matto Grosso et qu'il prendrait bien un verre en souvenir du bon vieux temps. Demander à un journaliste débordé de travail de prendre un verre

équivaut à proposer du fromage à une souris — aussi nous retrouvâmes-nous bientôt dans un bar tranquille, à siroter une bière tout en échangeant des tas de mensonges sur l'heureux temps où nous étions étudiants.

Il me toucha ensuite un mot de son travail au Brésil, tandis que je prenais mentalement des notes, car il y avait là la matière d'un bon article pour le supplément du dimanche si je pouvais passer sous silence les choses vraiment importantes et m'en tenir aux banalités.

Après avoir bavardé de la sorte pendant près d'une heure, il me dit qu'il allait se joindre à un groupe de recherches qui se proposait d'appliquer les techniques de l'anthropologie à l'étude du mode de vie américain. Il semblait enthousiasmé par ce projet et déclara que c'était l'initiative la plus importante de l'anthropologie moderne.

— « Nous allons disséquer l'Américain moderne pour voir ce qui le fait agir. Ça n'a jamais été fait jusqu'à présent sur une échelle rentable. »

— « Et l'enquête de Middletown ? »

— « De la broutille, » fit-il avec dédain. « C'était l'étude d'une seule ville, faite par un petit groupe. Nous allons mener la nôtre dans le pays tout entier. Nous serons des centaines à travailler là-dessus. »

— « D'où vient l'argent ? »

— « La plupart des grandes Fondations nous assurent leur concours et je crois qu'il y aura une contribution de l'Oncle Sam. C'est important pour le gouvernement, tu sais. Quand les résultats auront été évalués, il possèdera enfin un étalon de mesure auquel il pourra se référer pour établir sa politique. »

— « Combien de temps estimez-vous qu'il vous faudra pour mener à bien cette entreprise ? »

Jack haussa les épaules.

— « Dix, quinze, vingt ans... Qui peut savoir avec un truc pareil ? »

— « Vous voyez les choses sur une échelle cosmique, » dis-je d'un air sérieux.

Il commanda deux autres bières et demanda :

— « Pourquoi ne te joindrais-tu pas à nous ? »

Je le regardai en ouvrant de grands yeux.

— « Ecoute, Jack. Il y a maldonne. Je suis Johnny Murphy, journaliste. Que diable puis-je bien connaître en anthropologie ? »

— « Quel est l'anthropologue qui s'y entend autant que toi dans le domaine du journalisme ? » me rétorqua-t-il. « Cette histoire ne concerne pas seulement des gens comme moi, tu sais. Nous recrutons dans toutes les industries de communication —

radio, télévision, journaux et périodiques. Tout ce qui concerne l'opinion, depuis Madison Avenue jusqu'à la Gazette d'Oshkosh. En fait il n'y a pas suffisamment d'anthropologues pour faire le travail. Il nous faudra des gens expérimentés pour recueillir les informations et pour rédiger les rapports. Nous aurons besoin de gens comme toi. »

Il but une gorgée.

« D'après quelques réflexions que tu as faites en passant, tu sembles en tout cas en avoir assez du métier de journaliste. »

C'était exact. Comme tout journaliste, j'éprouvais secrètement l'envie d'écrire un roman. J'étais convaincu de pouvoir écrire mieux qu'Hemingway si je m'en donnais vraiment la peine. Je savais aussi que le travail de journaliste rend un homme irrémédiablement inapte à la littérature sérieuse, et mon seul espoir de me mettre à un roman était de laisser tomber mes occupations au journal.

« Et le salaire n'est pas négligeable, » reprit Jack. « Il est certainement supérieur à ce que tu gagnes actuellement. »

C'était un bon argument. Je faiblissais rapidement.

— « Qu'aurai-je à faire ? »

Il mit ses coudes sur la table.

— « Avant tout, tu feras partie d'un service de documentation. C'est plus commode pour nous d'avoir sur place des personnes qualifiées que de devoir aller chercher ailleurs chaque fois que nous aurons besoin d'une réponse à une question. Tu dirigeras certainement la section journalisme si tu entres maintenant — ta réputation est assez bonne.

» Nous te poserons des colles sur le monde du journalisme — ses fonctions et ses méthodes. Si tu ne connais pas les réponses tu iras les chercher. Nous pensons qu'un journaliste a des contacts et plus de chances qu'un anthropologue d'obtenir des renseignements de ses anciens confrères. »

— « Quelqu'un a dû sérieusement réfléchir à la question, » fis-je.

Jack esquissa un sourire.

— « Je te dis que c'est une grosse affaire, » insista-t-il. « Si tu te joins à nous maintenant, je crois pouvoir te garantir que tu seras à la tête d'un service avec ta propre équipe de collaborateurs. »

Je réfléchis un instant puis déclarai :

— « Très bien. Je parlerai à celui qui est chargé du recrutement. Mais à une condition. Avant d'être engagé je voudrais rédiger un article là-dessus. Si c'est aussi important que tu le dis, je peux me faire un gentil petit bénéfice en annonçant la nouvelle. »

— « D'accord, » répondit Jack tranquillement. « Il n'y a rien de secret là-dedans. »

Je ne le savais pas alors, mais je venais d'être recruté pour l'ultra-secret « Projet Américain ».

J'entrai dans l'organisation facilement. Je ne sais pas si c'était grâce aux histoires qu'avait racontées Jack ou à cause de ma brillante personnalité. Quoi qu'il en fût, ça marchait. On me mit à la tête du service d'informations, et la première année fut principalement consacrée aux problèmes d'organisation, pour que tout soit en place lorsque l'on s'attaquerait au travail proprement dit.

Un poète a dit quelque part : « Pas pour une époque, mais pour toujours ». Ce vers définit parfaitement notre organisation. Elle était énorme et chacun y travaillait à un rythme constant, sans hâte, avec une lenteur trompeuse, mais l'œuvre s'édifiait, même si les résultats finals n'en devaient être visibles qu'une demi-existence plus tard — ou une génération plus tard, peut-être même deux. Personne ne le savait parce que c'était une entreprise sans précédent.

Je ne parvins jamais à m'y faire vraiment. J'étais un journaliste, et habitué à travailler dans le présent. Le travail que j'avais fait la veille était oublié — il n'est rien qui s'oublie plus facilement que les nouvelles de la veille — et le travail du jour serait oublié le lendemain. La vie d'un journaliste est tout entière sous le signe de l'impermanence, ce qui est une des raisons pour lesquelles écrire un roman lui est impossible. Il me fut difficile de m'adapter à ce nouveau rythme et de voir un peu plus loin que le lendemain matin.

Les responsables savaient certainement ce qu'ils faisaient. Dans les six mois nous nous installâmes à notre quartier général de New York, un gratte-ciel de belle taille dans le style classique d'une pyramide aztèque. Mon bureau personnel était luxueux. Une table immense, un tapis de Turquie, des panneaux de bois aux murs, et un nombre inimaginable d'accessoires. Après que j'eus installé un petit bar secret, je fus fin prêt pour me mettre au travail.

Je me sentais vraiment plein de pitié pour les gars restés là-bas dans les bureaux du journal, à faire crépiter leur machine à écrire dans la cohue bruyante d'une salle de rédaction. Au bout d'un certain temps cependant, le calme me porta sur les nerfs ; aussi je fis venir ma secrétaire personnelle et l'installai dans un coin de mon bureau. Je me sentis mieux, je n'étais plus aussi seul.

Ainsi nous mîmes l'organisation en état de marche, après quoi je n'eus plus le temps de me sentir seul, ni le loisir de me prélasser souvent dans le confort de mon bureau.

Je voyageai — Dieu sait si je voyageai. Quand on m'eut bien pressuré le cerveau, ainsi que Jack me l'avait promis, on m'envoya à San Francisco organiser le siège pour la côte ouest, de là à Chicago et une douzaine d'autres villes.

Je répondais à des questions — les plus empoisonnantes qui

soient — et je recrutais, et je répondais à d'autres questions et j'organisais une fois de plus une agence locale et je mettais des quantités d'équipe dans la nature, et je répondais encore à quelques questions ; certaines demeuraient sans réponse et j'allais par monts et par vaux pour les trouver — et les années passaient.

Je ne vis guère Jack Lindstrom mais parfois nos routes se croisaient et nous passions une soirée ensemble à échanger quelques propos sur l'organisation. Une fois je le rencontrai à Columbus, dans l'Ohio, et nous dînâmes ensemble. Je m'intéressais alors à certains aspects curieux du travail que je faisais et je désirais quelques éclaircissements pour ma gouverne, au lieu de les fournir à d'autres.

Après le steak, je demandai :

— « Combien, d'après toi, y a-t-il à présent de personnes travaillant pour l'organisation, Jack ? »

Il haussa les épaules.

— « Il doit y en avoir pas mal. »

— « C'est ce que je veux dire, » fis-je. « Curieux, n'est-ce pas ? »

— « Qu'y a-t-il de curieux là-dedans ? C'est une grosse affaire. »

— « Oui, c'est une grosse affaire ; mais le but de tout ça ? »

— « Tu le sais aussi bien que moi, » dit Jack. « C'est la plus vaste étude de cette sorte jamais entreprise. Nous réunissons des quantités d'éléments passionnants. »

Ses yeux brillaient en disant cela. C'était le type même du savant qui ne voit pas au-delà des données qu'il a devant le nez.

— « Je me demande combien de milliards ça coûte, » dis-je.

— « De milliards ? » fit Jack en hésitant. « Je ne pense pas que... voyons... peut-être... »

— « Ecoute-moi, » repris-je patiemment. « Mon propre salaire n'est pas mince, et j'ai plus de deux cents personnes dans mon service, dont je connais les appointements. Il y a ensuite les autres services de publicité — radio, TV, etc. Ils ne sont pas aussi importants que le mien, mais tout s'ajoute. Il y a encore tous les autres services recueillant toutes sortes de bon Dieu d'informations, depuis une évaluation de la dette nationale jusqu'à la vente du popcorn dans les foyers de théâtre le mercredi de la semaine précédente.

» Au-dessus de ça il y a les cerveaux qui analysent et évaluent tous ces matériaux. Tout ça, ce sont ceux qui travaillent — les gens comme toi et moi. Ajoute à cela le personnel auxiliaire — les secrétaires, les sténographes, les femmes de ménage, les portiers, les ingénieurs électroniciens qui empêchent les computeurs d'attraper des indigestions — et l'on arrive à un joli total. J'estime que ça ne fait pas loin de 25.000 personnes. »

— « Tant que ça ? »

— « Probablement davantage, » dis-je avec conviction. « Et tu ne peux engager tant de gens dans une association sans but lucratif comme celle-ci sans prélever de larges parts sur l'argent des contribuables. »

— « Je crois t'avoir dit une fois que l'Oncle Sam était dans le coup, » répliqua Jack.

— « Certes — mais il y a une chose curieuse. Ce projet n'est pas secret. Bon sang, je l'ai écrit moi-même avant d'entrer dans l'organisation. Mais ça, c'était pour la galerie. Tout le monde sait qu'elle existe, mais personne ne connaît l'énormité de l'entreprise. Pour le public ce n'est qu'un organisme de recherches de plus. Tu sais ce que pense l'homme de la rue : « Tout ça c'est très intéressant, mais à quoi diable ça peut servir ? »

Je pointai mon couteau vers Jack : « Mais je connais un ou deux membres du Congrès qui, s'ils avaient vent de la provenance de l'argent que le gouvernement met là-dedans, feraient un sacré raffût à la Chambre. Ça ferait un magnifique sujet d'interpellation. »

— « Je ne les mettrai pas au courant, tu sais, » fit doucement Jack.

— « Pourquoi le ferais-je ? » dis-je. « C'est mon gagne-pain. Mais si j'ai jamais vu un gaspillage de temps et de dollars, c'est bien à propos de ce projet. Seulement j'en profite, et je ne devrais pas me poser de questions. Mais je voudrais bien savoir à quoi ça rime. »

Jack ouvrit la bouche pour parler mais je levai la main.

— « Et ne viens pas me sortir un baratin du genre : c'est pour aider le gouvernement à mieux gouverner. Pas un gouvernement ne dépenserait des milliards pour découvrir comment mieux gouverner. Pourquoi le ferait-il alors qu'il est convaincu qu'il sait déjà comment gouverner mieux que quiconque ? Et qui plus est, il peut aussi le prouver : n'est-ce pas ce que les citoyens disent aux élections, et les électeurs ne se trompent jamais, au grand jamais. Bon sang ! mon vieux, tu n'as jamais rencontré un de ces politiciens grand teint ! »

— « Je suppose que le gouvernement sait ce qu'il fait, » répliqua Jack.

Il semblait mal à l'aise.

« Ne te casse pas la tête. Contente-toi de faire ton boulot et d'encaisser un salaire royal. »

— « Certes, » acquiesçai-je. « J'ai là une situation à vie. »

Je conclus que Jack n'occupait pas dans l'organisation une position aussi haute que je le pensais. Tous les renseignements que je lui avais soutirés auraient tenu dans une tête d'épingle, aussi je laissai tomber le sujet et nous parlâmes d'autre chose.

Je me trompais au sujet de Jack car deux jours après cette conversation d'où si peu de lumière avait jailli, je fus rappelé au bureau de New York où l'on me mit sur le gril.

J.L. Haggerty était le nom inscrit sur la porte. C'était un homme grand, au visage mince, aux cheveux blancs et aux yeux aussi froids que le canon d'une arme à feu. Il renvoya d'un geste la secrétaire qui m'avait conduit jusqu'à son bureau et dit :

— « Asseyez-vous, Mr. Murphy. »

Sa voix était aussi glaciale que ses yeux. Il posa ses mains à plat sur le bureau et reprit :

« J'ai appris que vous vous étiez livré à quelques réflexions, en dehors de vos heures de travail, sur le but final de notre organisation. »

Je n'avais pas grand-chose à répondre à cela, car ce n'était pas une question — c'était une simple constatation. N'eût été la manière dont il l'avait dit, j'aurais pu penser que c'était un préambule à des félicitations et à une promotion. De toute façon, je me contentai d'acquiescer.

Ses yeux eurent un éclair.

« Qui plus est, vous avez pensé tout haut, en public, dans un endroit où on pouvait vous entendre. »

Je laissai tomber l'idée de promotion. Il ne s'agissait pas d'avancement, mais bien d'une mercuriale. La voix de Haggerty résonnait de façon déplaisante.

— « Je me suis étonné à propos de quelques petites choses. Principalement l'envergure de cette opération, » dis-je avec précaution.

Haggerty eut un simple hochement de tête et abaissa son regard sur un dossier qu'il avait devant lui. Il tourna une page et dit :

— « Selon toute apparence vous êtes un fureteur professionnel — un bon journaliste. Heureusement pour vous, vous êtes blanc comme neige, sans le moindre point noir sur votre dossier. Pas d'attache communiste, aucun contact avec des sympathisants — vous n'allez même pas voir de films européens. »

Alarmé, je regardai le dossier. Il était épais et devait peser dans les quatre livres. Si c'était ça mon dossier, Haggerty en savait sur moi plus que je n'en savais moi-même. Je me mis à transpirer quelque peu.

Haggerty leva la tête et ses yeux me transpercèrent de la même manière qu'un naturaliste aurait épinglé un papillon sur un carton.

« Je tiens à vous dire que s'il n'en était pas ainsi, si vous n'aviez pas été blanc comme neige, si vous aviez seulement salué quelqu'un connaissant quelqu'un qui ait lu *Le Capital*, je vous faisais fusiller. Ça aurait pesé lourd sur ma conscience, mais je l'aurais fait. »

Je le croyais. Rien qu'à voir son regard, j'étais persuadé qu'il l'aurait fait.

Il s'éclaircit la voix.

— « Vous avez de la chance, Murphy. Je ne vais pas vous mettre à la porte. Je vais au contraire tout vous dire. Je vais vous révéler le reste du secret. Vous devrez jurer de garder le silence, ce qui signifie que si vous ouvrez encore la bouche après, je pourrai vous faire fusiller *sans* l'avoir sur la conscience. C'est clair ? »

En fait, ça ne l'était guère.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait. Mais le sens général était net et sans équivoque. J'étais tombé sur quelque chose qui ne me regardait pas. Je ne savais pas ce que c'était, mais les services de sécurité s'en étaient mêlés, et quoi que ce fût, le torchon brûlait. Moi aussi j'avais chaud ; je transpirais de plus belle à présent.

— « Je comprends, » dis-je.

— « Vous ne comprenez rien du tout — pour l'instant, » répliqua froidement Haggerty.

Il actionna l'interphone et dit :

« Envoyez Mr. Lindstrom dans mon bureau. »

Puis il leva la tête et esquissa un sourire.

« Nous avons appris que vous vous livriez à haute voix à quelques réflexions non dénuées d'intérêt, aussi j'ai envoyé Lindstrom pour savoir exactement ce qu'il en était. C'était de la dynamite. Savez-vous la raison précise qui motive votre présence ici ? »

Je secouai la tête sans répondre.

« C'est cette remarque stupide d'après laquelle vous connaîtriez un ou deux députés à l'esprit d'économie. » Sa voix se durcit. « Le Congrès n'est pas au courant de tout ceci, le Sénat non plus. Il n'y a pas plus d'une centaine de personnes dans tout le pays qui sachent exactement de quoi il s'agit dans ce projet.

» Nous ne pouvons prendre le risque de vous laisser parler à des gens qui ont à la fois les moyens et le désir de causer des ennuis, c'est la raison pour laquelle vous allez être mis dans le secret — vous saurez ainsi pourquoi il doit être gardé. C'est un vieux principe : « Si vous ne pouvez les battre, faites-en des alliés ». C'est ce que nous faisons avec vous. »

Il avait parlé d'un ton définitif.

Soulevant le dossier, il le laissa retomber avec un bruit sourd.

« Je *sais* que vous êtes un Américain patriote. Je *sais* que je peux vous faire confiance. »

— « A parler franchement, je ne sais pas du tout de quoi il s'agit ; mais quoi que ce soit, vous pouvez vous fier à moi, » fis-je.

Il me dédia un sourire glacial mais ne dit rien.

Jack Lindstrom entra à ce moment et Haggerty lui dit :

— « Bon, finissons-en. »

Il fouilla dans son bureau et en sortit une épaisse chemise qu'il poussa vers moi :

« Lisez ça. »

J'obéis. Cela semblait être la prestation de serment habituelle, plus un tas de clauses relatives à la transmission de brevets à l'Etat dans le cas où je ferais une découverte — ce qui paraissait hautement improbable. J'arrivai à la fin de ce jargon de juriste et je levai la tête.

— « Avez-vous lu ? » demanda Haggerty.

— « Oui. »

— « Je dois vous poser cette question dans les formes légales : avez-vous compris ce que vous avez lu ? »

— « Oui. »

Il éclata d'un rire bref.

— « Vous êtes un menteur. Personne en dehors d'un homme de loi n'est capable de comprendre ce jargon, et seulement après l'avoir étudié pendant deux jours. Mais venons-en au fait. Si vous soufflez un mot du projet à partir de maintenant, vous êtes un homme mort. Compris ? »

J'avalai ma salive et fis signe que oui.

« Parfait. Signez ceci, à chaque page. »

Je fis comme il me dit. Haggerty et Jack contresignèrent en tant que témoins. Quand ce fut fait, Haggerty dit :

« Très bien. Jack, emmenez-le et mettez-le au courant. »

Il semblait soudain en avoir assez de moi.

— « Tout ? Même vous-savez-quoi ? » demanda Jack.

Haggerty fit un geste.

— « Tout. Pas de demi-mesures. D'ailleurs j'ai toujours trouvé que c'était une bonne politique de faire confiance à la presse. Si vous jouez franc jeu avec elle, elle en fera de même avec vous. »

Il me désignait du doigt mais parlait comme si je n'avais pas été là.

« Cet homme est encore un journaliste au fond du cœur. Il sera peut-être commode de l'avoir sous la main quand tout sera au point, pour expliquer les choses à son public en termes accessibles à tous. »

Sur ce, il nous congédia d'un geste.

Quand nous fûmes dehors, je me tournai vers Jack.

— « Vas-tu me dire ce que signifie tout ce micmac ? » demandai-je.

Il grimaça un sourire.

— « Tu es tombé en plein sur le plus grand secret depuis le Projet Manhattan. Ça nécessite pas mal d'explications. »

— « Parfait. Allons dans mon bureau et tu me raconteras. »

Il secoua la tête.

— « Pas question. Tu fais partie de l'élite à présent. Tu es monté en grade et quelqu'un d'autre va prendre ta place ici. »

Nous entrâmes dans un bureau vide et Jack me dit :

« Reste ici un moment et ne bouge pas. »

Je fis comme il me disait. Au bout de quelques minutes survint un petit type timide, un Leica à la main, qui voulait prendre ma photo. Je le laissai faire. Un quart d'heure plus tard ce fut le tour d'un gars costaud qui désirait prendre mes empreintes digitales. Je le laissai faire. Il n'était pas sorti depuis deux minutes qu'arriva une sémillante infirmière avec une seringue. Elle voulait un échantillon de mon sang. Elle l'eut.

Jack revint enfin et me donna une carte avec ma photo et une reproduction de mes empreintes. Il en ressortait que je travaillais pour la Carson Electronics comme membre du personnel administratif. J'étais attaché aux cadres subalternes.

J'allai avec Jack jusqu'au garage et nous montâmes dans sa voiture. Dès qu'il démarra je lui dis :

— « Maintenant dis-moi de quoi il s'agit. »

Il répondit sur le ton de la conversation :

— « Normalement une voiture en marche est considérée comme comportant un minimum de risques pour une discussion privée. Cette voiture est soumise à un contrôle permanent, mais il se peut qu'on y ait installé un système d'écoute, aussi je ne te dirai rien jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination. »

— « Où allons-nous ? »

Il me jeta un regard qui me cloua le bec. Nous arrivâmes à un aéroport et nous montâmes à bord d'un avion civil qui nous attendait. Se dirigeant vers l'ouest, l'avion vola un long moment puis atterrit sur ce qui semblait être un terrain privé. Nous montâmes dans une voiture qui se trouvait là pour nous et nous roulâmes en pleine campagne. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à la Carson Electronics. Je savais que c'était ça parce qu'un immense panneau l'indiquait.

— « La Carson Electronics travaille à des projets secrets pour l'armée de l'air, » me dit Jack. « Aussi y a-t-il un tas de dispositifs de sécurité. Les relations patron-ouvriers sont très bonnes, et il y a de nombreux avantages : un foyer doté d'une piscine, d'un cinéma et un tas d'autres agréments pour le bien-être et le moral du personnel. Aussi personne ne veut-il quitter la Carson, bien qu'elle soit très éloignée d'une ville. »

Nous franchîmes un portail qui s'ouvrit devant nous et se referma

après le passage de la voiture. Nous étions dans une petite cour entourée de murs. Jack descendit de voiture et je l'imitai. En claquant la portière il me dit :

« Ça, c'est évidemment la couverture, pour le cas où quelqu'un manifesterait un intérêt excessif. Jusqu'à présent, ça n'est jamais arrivé, autant que nous ayions pu en juger. Ce n'est pas qu'une couverture d'ailleurs. Carson expédie un tas de matériel à l'armée de l'air, afin de rendre la chose convaincante. »

Une homme sortit de nulle part et Jack lui tendit sa carte de sécurité. Je fis de même. Nous passâmes ensuite par une porte qui menait à un ensemble de bureaux. Jack me montra une pièce pas plus grande qu'une cabine téléphonique.

— « Voilà où tu accrocheras ton chapeau et où tu feras tout ce que nous te donnerons à faire — si nous te trouvons quelque chose. Ça va être un problème, » dit-il pensivement.

Je compris et me sentis déprimé. J'étais un poids mort ; quelqu'un qu'on avait amené dans la place pour le réduire au silence. Je dis d'un ton acide :

— « Puis-je être informé à présent de ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'un équipement électronique a à voir avec une enquête anthropologique ? Et pourquoi toutes ces allures de conspirateur ? »

— « Très bien, » fit-il. « On va te mettre au courant. Je vais te donner les grandes lignes, suffisamment pour que ça ait un sens, et les autres combleront les trous. » Il s'anima. « Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Tu peux être l'historien du Projet Américain. »

— « Le Projet Américain ? »

— « L'organisation pour laquelle tu travaillais constitue la moitié du Projet Américain, la partie que nous ne pouvons garder entièrement secrète. Celle-ci est l'autre moitié, et elle relève du secret *absolu.* »

Je poussai un soupir. Jack eut un sourire et leva les mains.

« Ne t'impatiente pas, j'y arrive ; mais c'est assez compliqué. »

Je m'entêtai :

— « Tout ce que je veux savoir c'est comment un anthropologue se trouve mêlé à l'électronique. »

— « Voilà, je suis un de ceux qui eurent les premiers l'idée de ce projet. Plusieurs d'entre nous, dans différents domaines, en virent les possibilités. C'est pour cela que je suis là-dedans jusqu'au cou. » Il grimaça un sourire forcé. « Je parie que je suis le seul anthropologue qui ait jamais travaillé à la disparition de son métier. »

Il vit mon expression et se hâta de poursuivre :

« Voilà. Pourquoi l'avion a-t-il été inventé en 1903 ? »

Je battis des paupières.

— « Euh !... parce que le moment était venu, je suppose. »
Jack hocha la tête en signe d'assentiment.

— « Tu auras un bon point. » Il tapota le bout de ses doigts. « L'avion était impossible sans moteur à essence, aussi celui-ci dut-il être d'abord inventé. Il devait être léger ; il fallait pour cela qu'il y eût de l'aluminium. Pour extraire l'aluminium, il faut de l'énergie électrique, et en grande quantité ; il s'ensuit que sans une technologie basée sur l'électricité, il ne pouvait y avoir d'avions.

» Ce que j'essaie de montrer, c'est que tout développement spécifique est le résultat de l'ensemble d'une culture particulière. Peu importe de quelle culture il s'agit — elle pourrait aussi bien être sur Vénus ou Mars. »

— « Hein ! Est-ce que les extra-terrestres et la navigation spatiale sont mêlés à cette histoire ? »

Il eut un petit rire.

— « Pas exactement, bien que nous allions utiliser un satellite pour le projet. »

— « Cette fois, mon vieux, je nage complètement. »

— « J'y arrive. De nos jours il arrive parfois que certaines sciences, apparemment sans rapport entre elles, acquièrent un autre sens si on les considère en bloc. C'est ce qui s'est passé vers les années quarante avec la cybernétique, et c'est ce qui se passe aujourd'hui avec le Projet Américain.

» Dans notre projet il entre une bonne part d'électronique, une partie non négligeable de la théorie psychologique relative à l'hypnose, une forte dose de neurologie, la théorie de l'espace autant qu'il est nécessaire, et pour parachever le tout et faire du projet ce qu'il est, ma propre contribution en anthropologie.

» Ce qui se passa d'abord, c'est que les neurologues et les psychologues s'attaquèrent de concert au problème de l'hypnose et le résolurent. Autrefois, il y avait autant de théories sur l'hypnose qu'il y avait d'hypnotistes — c'était un domaine de recherches plutôt en désordre. On savait que l'hypnose était un processus purement mécanique — on avait par exemple hypnotisé des gens avec un disque de phonographe — mais aujourd'hui nous savons exactement ce que c'est. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Je ne pourrais te l'expliquer, » me dit-il d'un ton aimable. « Je ne le sais pas moi-même, ce n'est pas ma partie. Tout ce que je peux te dire c'est que ça a quelque chose à voir avec la conductivité électrique au niveau des synapses — des connexions neuronales. Modifie la conductivité sélectivement et les pensées du sujet varient, les opérations mentales empruntent des voies différentes. Ce que je te dis là est évidemment une simplification excessive.

» Heureusement, toutes ces recherches étaient secrètes dès le

début, parce qu'elles faisaient partie des moyens pour lutter contre les méthodes communistes de lavage de cerveau. Ce qui arriva ensuite, c'est que l'un des neurologues avait des dispositions pour l'électronique — il avait l'habitude de construire lui-même son matériel d'expérience, et il inventa un dispositif qui modifiait la conductivité électrique de l'extérieur, automatiquement et à distance. »

— « Tu veux dire une onde ou un rayon — quelque chose dans ce genre ? »

— « C'est plutôt un champ. Bien sûr, il n'était pas question d'hypnose à proprement parler. C'était plus que cela. Le champ neural, correctement manipulé, change le cerveau du sujet *de façon permanente*. C'est-à-dire qu'on actionne le champ, orienté dans le sens voulu, et la structure mentale du sujet change selon le schéma établi. Tu coupes le courant — le sujet *demeure inchangé.* »

Je réfléchis à cela pendant un instant, puis je lui dis d'un ton prudent :

— « Ce que tu as là, en fait, c'est une super-machine à laver le cerveau. »

Jack hocha la tête.

— « C'est juste, mais nous n'aimons pas employer le terme « lavage de cerveau ». Nous appelons ça un appareil de réadaptation. Et c'est ainsi que le considérait Harrod — c'est le type qui a mis l'ensemble sur pied. Son idée était que ce serait un accessoire du divan du psychiatre qui aiderait au traitement des maladies mentales. En fait, c'est ce à quoi ça servira un jour ; il y a un grand avenir dans ce domaine. »

Je pensai aux dizaines de milliers d'aliénés et aux millions de névrosés qui pourraient désormais être guéris et revenir à une vie normale.

« C'est ainsi que l'officier chargé du secret vit la situation, » reprit Jack. « L'affaire demeura dans le domaine public pendant trente-six heures ; c'est alors que j'en eus connaissance. J'en discutai avec deux ou trois personnes et nous écrivîmes une lettre urgente à une personne haut placée. Quelqu'un comprit ensuite l'importance du problème et mit l'embargo sur la découverte.

» Ne te tracasse pas, elle ne restera pas toujours classée *top secret.* Mais nous avons une tâche importante à accomplir d'abord, beaucoup plus importante que la guérison des malades mentaux. »

— « Qu'est-ce qui peut être plus important que cela ? » fis-je.

— « Réaliser l'union de l'humanité entière, » répondit Jack d'une voix calme.

J'ouvris de grands yeux.

— « Es-tu sûr que tu n'es pas toi-même un candidat pour ce champ neural ? » demandai-je.

— « Nous sommes tous candidats, » fit-il tranquillement. « Maintenant, cramponne-toi pendant que je te donne les grandes lignes. Le prototype de Harrod avait plusieurs inconvénients. La puissance n'était pas suffisante, et il n'était pas directionnel. Nous l'avons amélioré, mais c'est encore un champ et non un rayon. Ça n'a aucune importance pour ce que nous voulons en faire ; en fait, c'est un avantage. »

Il se frotta le menton.

« Sais-tu ce qui est à l'origine des guerres ? »

Ce coq-à-l'âne me prit au dépourvu. Je dis :

— « Qui le sait ? De mémoire d'homme il y a toujours eu des guerres, mais personne ne s'est donné la peine de chercher la cause de ce fait. »

Jack eut un sourire.

— « Nous autres anthropologues, nous nous en sommes quelque peu occupés mais la plupart de nos résultats reposent enfouis dans des revues que les responsables de l'ordre public ne lisent jamais. Pour autant que nous puissions le comprendre, la guerre résulte du conflit entre cultures. Une différence de cultures signifie une différence de perspective. Un groupe d'individus pense nord et sud, un autre pense est et ouest — résultat, le malentendu et la violence.

» Il arrive que nous tombions parfois sur une communauté unie et isolée, comme les Indiens Zunis. Ils n'ont même pas de mot pour « guerre », du moins ils n'en avaient pas jusqu'à ce que nous le leur apprenions. »

— « Ça n'explique pas les guerres civiles, » dis-je.

Il hocha la tête.

— « Tu as l'esprit vif. Mais il ne faut pas de grandes différences pour causer une guerre. Prends la Guerre de Sécession. Ce pays était partagé entre deux cultures différentes. Le Sud, agrarien et féodal, et le Nord, industriel et démocrate. Les deux cultures ne pouvaient coexister sous la même loi. L'une des deux devait disparaître. La violence est la seule réponse que l'homme ait trouvée pour décider quelle serait la culture qui survivrait — jusqu'à présent. »

Il s'arrêta pour me laisser le temps de réfléchir.

— « Continue. Tu allais en tirer une conclusion. »

Il frappa sur la table.

— « Cette machine est la réponse. Vois-tu, je suis parti de l'idée qu'on peut transformer l'humanité tout entière, en donnant aux hommes un même mode de pensée, une culture commune. Mais l'humanité ne se laisserait pas transformer sans réagir. De plus,

l'opération doit être faite partout à la fois. Pour y parvenir, il faut construire une machine très puissante, l'installer dans un satellite, l'envoyer autour de la terre et plonger toute la planète dans le champ neural aussi longtemps qu'il sera nécessaire. »

Je pris une profonde inspiration.

— « Tu veux dire que vous allez imposer une structure mentale à chaque individu sur Terre ? »

— « Oui. »

Je restai silencieux pendant un long moment. C'était trop énorme pour qu'on puisse réaliser d'un seul coup. Mille pensées diverses défilèrent dans ma tête. Finalement, je lui dis :

— « Quel conditionnement mental avez-vous choisi ? »

— « Ce fut là le point litigieux qui suscita maintes discussions parmi les gros bonnets. Il y eut un tas de considérations oiseuses sur « l'homme idéal ». On consulta à ce sujet de nombreux philosophes. Ils n'aboutirent à rien. » Il secoua la tête d'un air découragé. « Pour un philosophe qui dit une chose, on peut en trouver deux qui soutiennent le contraire. C'était la pagaïe ; le projet tout entier faillit tourner court. »

— « Je comprends ça. C'est une différence d'opinions qui cause une course de chevaux ou une compétition politique. Qu'arriva-t-il ensuite ? »

— « Eh bien, comme c'est moi qui avais eu l'idée de ce projet, on m'a laissé me débrouiller. Je déclarai qu'on devait s'en tenir à la science, aux choses mesurables, et oublier les idéaux. Et c'est ce qui s'est produit. Nous mîmes sur pied un programme pour établir ce qui faisait qu'un Américain était un Américain — c'est l'enquête dont tu t'es occupé jusqu'à présent. Quand nous aurons trouvé, nous aurons le modèle type que nous utiliserons. »

Je laissai tomber ma tête dans mes mains.

— « Maintenant, mon vieux, j'ai tout entendu. »

Ce projet était un mélange détonant ; ce n'était pas étonnant qu'il soit secret et que Haggerty m'ait si vite réduit au silence. Si un mot en transpirait, les bombes H se mettraient à pleuvoir dans l'heure suivante. Les Russes ne resteraient pas à attendre les bras croisés qu'on vienne les américaniser. Ni aucune autre nation.

« Mais c'est de l'impérialisme — de l'impérialisme mental. Ce n'est pas le genre de choses dont nous soyons coutumiers. » repris-je.

Jack me répondit d'une voix dure :

— « C'est le genre de choses que nous devons faire. Tu as mis toi-même le doigt sur le problème quand tu as dit « le moment est venu ». Si *nous* ne le faisons pas, nous risquons de nous réveiller un beau matin en pensant que Marx fut le plus grand homme qui ait jamais vécu. »

Son ton s'adoucit.

« C'est la plus grande de toutes les armes — et la dernière. Quand elle sera entrée en action, nous pourrons commencer à licencier toutes les armées et à mettre au rebut les stocks de bombes. Le monde pourra pousser un soupir de soulagement, regarder autour de lui et se débarrasser de son linge sale. La seule chose, c'est que je me serai mis au chômage ; il n'y aura plus qu'une seule culture à étudier, et elle aura été étudiée à fond afin de faire ce travail. »

Je secouai la tête.

— « Ça ne me paraît pas bien. »

— « Tu es Américain. N'es-tu pas content de l'être ? »

— « Bien sûr que si. »

Jack haussa les épaules.

— « Tout ce que nous autres, Américains, nous avons, nous l'avons obtenu grâce à notre façon de penser. Tout ce que nous sommes en train de faire dans ce Projet Américain, c'est de donner cette façon de penser à tous les hommes. Le monde connaîtra vraiment un essor extraordinaire quand ce projet aura été réalisé. »

Je secouai la tête avec une impression de vertige. Je pensais à 600 millions de Chinois Américains et à 450 millions de Russes Américains.

Jack parlait toujours, mais doucement, plus — semblait-il — pour se convaincre lui-même que pour me tracer un tableau de la situation.

— « Nous qui travaillons à ce projet, nous sommes comme les physiciens atomistes des années quarante. Nous avons attrapé un tigre par la queue et nous n'osons pas le lâcher parce que, si nous le faisons, quelqu'un de moins compatissant s'en saisira. Mais quelques-uns des nôtres qui travaillent ici ont le cœur malade à l'idée de ce que nous sommes en train de faire. Je sais que je le suis, et c'est moi qui en ai eu l'idée. »

Soudain il me prit la main.

« Johnny, crois-tu que ce que nous faisons est bien ? »

Je secouai la tête.

— « Je ne sais pas, Jack. Vraiment je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Cette histoire m'a pris au dépourvu. » Je réfléchis un instant, puis j'ajoutai : « Peut-être auriez-vous mieux fait de vous en tenir à la solution de l'homme idéal. »

Il fit un geste d'ignorance.

— « Qui sait ce qu'est l'homme idéal ? Il nous faut travailler avec ce que nous savons. »

— « Dans ces conditions, vous ne pouviez rien faire d'autre. Etre Américain, ce n'est pas une mauvaise chose... pour un Américain. »

Il poussa un soupir et dit :

— « C'est vrai. Tu connaîtras tout plus en détail quand tu verras les autres personnes travaillant au projet. A partir de maintenant, tu en es l'historien. Autre chose encore. Tu ne dois pas quitter la Carson Electronics jusqu'à ce que tout soit terminé. »

Je protestai.

— « Que diable... ? »

Il eut un sourire sardonique.

— « Ce sont les ordres. Ça ne vient pas de moi, mais d'Haggerty. Viens, je vais te montrer ton domaine. »

Je le suivis docilement, pensant avec amertume à la curieuse façon qu'avait Haggerty de faire confiance à la presse. Mais vu les circonstances, je ne pouvais dire que je le blâmais. Loin de là.

La Carson Electronics était la prison la plus luxueuse où j'aie jamais été incarcéré. Le foyer surpassait le Westchester Country Club et possédait même des courts de tennis et un terrain de golf. Le cinéma passait chaque soir les films les plus récents et le bar était bien approvisionné.

Je commençai par me la couler douce, mais je finis par trouver le temps long, aussi je m'attaquai à mon boulot d'historien — une vraie sinécure. D'après ce qu'on m'avait dit, j'étais à la Carson pour longtemps, et j'en conclus qu'il valait mieux que je maintienne mes cellules grises en activité.

L'usine n'était pas très vaste, du moins la section consacrée au Projet Américain. C'était en fait une petite entreprise — les gros capitaux étaient dépensés au dehors, pour l'enquête d'anthropologie. La machine de « réadaptation » devait tenir dans un petit satellite, et bien qu'elle fût fort complexe, elle n'était pas très volumineuse. Ça n'avait rien de l'immensité de ce vieux Projet Manhattan, ce qui rendait plus facile le travail des gens chargés de la sécurité.

Je parlai à toutes les personnes travaillant au projet. Il y avait les anthropologues qui opéraient sur les données brutes arrivant du dehors. Ces données avaient déjà fait l'objet d'un tri préliminaire, aussi n'y en avait-il pas autant qu'on aurait pu le penser. Avec l'aide des mathématiciens, ces éléments d'information étaient transformés en séries d'équation que les électroniciens pouvaient ensuite introduire dans leurs circuits.

Un ingénieur m'avoua qu'il n'avait jamais tracé le plan de circuits aussi aberrants.

— « Regardez, » me dit-il en mettant en marche un oscilloscope. Sur l'écran apparut le tracé vert d'une forme mouvante qui semblait avoir été dessiné par un Picasso en état d'ébriété. « Ce n'est que l'image préliminaire. Je dois superposer là-dessus tout un tas de machins avant que tout soit terminé. »

Le projet était passé au crible par des psychologues et des neurologues qui contrôlaient soigneusement tous les aspects de l'opération, s'assurant qu'on n'utilisait que les matériaux qu'ils avaient choisis. Il y eut une seule personne que je ne vis pas — Harrod le génie qui avait démarré toute l'affaire. Il s'était coupé le cou avec un vieux rasoir juste avant que l'opération soit mise en route.

Le docteur Paul Harden, diplômé en psychologie et en neurologie, dirigeait les recherches. En tant qu'historien du Projet, je devins très ami avec lui — et il me le rendit. C'était un homme qui avait un œil tourné vers l'avenir et un sens aigu de sa publicité personnelle. Il m'expliqua avec un grand luxe de détails à quoi était destiné le projet, y compris un certain nombre de choses à propos desquelles Jack avait été des plus vagues.

— « Nous ne touchons pas au libre arbitre, ou à quoi que ce soit de ce genre, » me dit-il. « Mais nous allons réformer l'humanité selon le modèle américain. Les Russes, qui sont de fieffés salauds, le seront toujours quand nous en aurons terminé avec eux ; mais ce seront des salauds américains. »

— « Il y a une chose que je ne comprends pas, » dis-je. « Vous dites que vous n'allez pas changer les convictions des gens, mais vous affirmez en même temps que leurs conceptions politiques changeront. N'y a-t-il pas là une contradiction ? »

— « Suivez mon raisonnement. Un Italien a des habitudes de pensées italiennes, qui ont été conditionnées en lui par son environnement italien. Il émigre en Amérique. Il adopte peu à peu le mode de pensée américain — plus rapidement s'il s'agit d'un homme jeune. C'est toujours le même homme, mais ses pensées se manifestent par des actes différents. Dans une rixe par exemple, il aura tendance à se servir de ses poings plutôt que d'un couteau, parce que le combat à mains nues est un mode d'agression américain.

» Il ne s'américanisera pas complètement, car les habitudes de son pays natal sont longues à mourir, mais ses enfants seront de purs Américains. Il est évident que la même chose se produirait, mais inversement, si un Américain était transplanté en Italie.

» Ce que nous faisons en ce moment avec ce dispositif, c'est une sorte d'éducation forcée ou de conditionnement. Le mode de pensée américain sera imprimé sur tous les cerveaux de façon indélébile, ce qui signifie qu'à toute situation donnée, les gens auront tendance à répondre par un mode d'action américain. Ils montreront leurs préférences politiques en votant démocratiquement au lieu de lancer des bombes. Les Orientaux perdront leurs préjugés de race et nous deviendrons beaucoup plus compréhensibles.

» Mais il s'agira toujours des mêmes individus avec les mêmes

travers. L'Anglais conservateur convaincu aura toujours les mêmes vues politiques, mais il votera probablement pour le programme républicain. Le Français radical continuera de voter radical, mais dans la tradition américaine. »

— « Ainsi les Russes renonceront au communisme parce que ce n'est pas un régime naturel aux Américains. Ils adopteront notre système ? » dis-je.

— « Exactement. »

— « Et il n'y aura aucun risque de voir retomber les gens dans les vieilles habitudes, parce que tout le monde aura été traité simultanément, » fis-je d'un ton pensif.

— « C'est bien ça. Ils ne pourront pas revenir en arrière parce qu'il n'y aura plus rien sur quoi revenir. C'est un système d'éducation qui se consolide de lui-même. » Il eut un large sourire. « Remarquable, n'est-ce pas ? »

Je pensais que les doutes et les problèmes de conscience soulevés par cette entreprise ne semblaient pas troubler particulièrement le Dr. Harden. Et il avait raison ; c'était remarquable. Pourtant je souhaitais que cette satanée machine n'ait pas été inventée. Certes, nous étions en train de faire marche arrière pour nous montrer justes envers tout un chacun, pour voir se continuer les progrès de la démocratie. Mais tôt ou tard, surviendrait quelque fanatique qui, comme tous les fanatiques, voudrait que tout le monde pense exactement comme lui. Dès lors, l'humanité serait sur le chemin qui la mènerait à grands pas vers une civilisation de termites.

Mais le moment était venu : si nous ne faisions rien, quelqu'un d'autre le ferait, et il m'aurait fort déplu de revenir par exemple au culte de nos aïeux.

Le temps passait de la sorte. Au bout de trois ans, la machine était prête à être mise sur orbite. La seule chose qui retardait le déclenchement du Projet Américain, c'était l'enquête anthropologique qui n'était pas encore terminée. C'était une besogne délicate de s'assurer que lorsque l'émetteur entrerait en action, ce serait seulement la quintessence de l'américanisme qui passerait, et rien d'autre. On ne pouvait prendre aucun risque.

Les données étaient rassemblées, soigneusement examinées et évaluées, et l'organisation extérieure s'accroissait sans cesse. Harden me dit que soixante mille personnes y travaillaient et que le camouflage tenait encore le coup. Selon toute apparence, après que j'eus presque vendu la mèche, on avait fait une sorte de système de cellules, de sorte qu'il était impossible à quiconque de seulement deviner l'ampleur de l'organisation.

Quand on se mit à assembler le satellite, je sus que le moment était proche. Je demandai à Harden combien de temps prendrait l'opération une fois que l'engin serait sur orbite. Il se frotta l'oreille et me répondit d'un ton léger :

— « Oh ! une semaine environ suffira. L'effet est cumulatif et je pense évidemment que nous le laisserons un peu plus longtemps. L'orbite passe par les pôles, comprenez-vous ; ça nous donnera un champ d'application complet. »

Il y avait encore un point qui m'intriguait.

— « Quel sera l'effet sur les Américains d'origine ? »

— « A peu près nul. Ça les affermira seulement dans leur américanisme. Autant dire pas grand-chose. » Soudain il grimaça un sourire. « Le Comité des Activités Anti-Américaines sera définitivement au chômage toutefois. »

La tension montait à la Carson. Une semaine avant le jour prévu pour l'envoi du satellite, toute communication avec l'extérieur fut interdite, et tout le monde était sur les nerfs. Le bar vendit plus d'alcool que d'habitude et il y eut quelques grosses pertes au poker.

Deux jours avant le coup d'envoi, Harden fit savoir qu'une réunion générale se tiendrait au foyer. Je m'étais réveillé tard et je me sentais les idées vagues bien que je n'aie pas bu outre mesure. Il me semblait que j'avais la tête garnie de coton en me rendant à la réunion.

Harden et une demi-douzaine de responsables étaient sur l'estrade, assis autour d'une table. Au bout de quelques minutes, Harden se leva et frappa sèchement sur la table avec un marteau.

— « Camarades travailleurs scientifiques, » commença-t-il, « je vous ai réunis afin que nous puissions élire pour notre organisation un Comité des Travailleurs régulièrement constitué. »

Je levai la main.

— « Je nomme le Camarade Docteur Harden Président. »

Il me semblait que ce fût ce qu'il convenait de faire.

Quelqu'un d'autre cria : « J'appuie cette proposition. »

Et la motion fut adoptée.

Le Camarade Harden leva la main et arrêta les acclamations.

— « Camarades travailleurs scientifiques, vous devez vous être rendu compte à présent que la grande et glorieuse Union Soviétique a montré une fois de plus sa supériorité sur l'impérialisme bourgeois.

Tous les communistes présents — c'est-à-dire nous tous — applaudirent.

Traduit par Claude Carme.
Titre original : Welcome, comrade.

HARRY HARRISON

Portrait de l'artiste par lui-même

Harry Harrison, qui dans ses romans est un bon auteur de space-opera, brosse ici un tableau qui fera dresser les cheveux sur la tête à nos amis du Club des Bandes Dessinées : un temps futur où les comics sont exécutés à la chaîne par des robots, capables de reproduire sur commande le style de n'importe quel grand dessinateur de l'âge d'or !

11 HEURES DU MATIN ! ! ! La note ronflante était punaisée devant lui, à l'angle supérieur de droite de sa planche à dessin. BUREAU DE MARTIN ! ! Il avait tracé lui-même les lettres d'un noir funèbre, avec un pinceau n° 7, à l'encre de Chine, sur un rugueux papier jaune. Des caractères énormes, des mots énormes.

La fin de tout, aussi, allait être énorme. Pachs essayait de se persuader que ce n'était qu'une convocation habituelle de Sa Majesté Martin, ayant pour objet un laïus, un savon ou une réclamation quelconque. C'est ce qu'il s'était dit en rédigeant son pense-bête, avant que Miss Fink ait fixé sur lui ses grandes prunelles aqueuses et lui ait chuchoté de sa voix rauque : « Il s'agit d'une commande, Mr. Pachs, qu'on doit livrer aujourd'hui. J'ai vu le récépissé sur son bureau. C'est une Mark IX. » Elle lui avait jeté de nouveau un regard mouillé puis, roulant les yeux vers la porte close du bureau de Martin, s'était éclipsée.

Une Mark IX ! Il savait que cela devait arriver un jour, il le savait sans vouloir l'admettre, et s'illusionnait lui-même quand il prétendait qu'on ne pouvait se passer de lui. Il étendit ses mains sur la planche, de vieilles mains toutes striées de rides et couvertes de taches d'un brun sombre, toujours un peu maculées d'encre, avec une callosité permanente à l'intérieur de l'index droit. Pendant combien d'années avait-il tenu là un crayon ou un pinceau ? Il ne voulait pas s'en souvenir. Il y en avait trop, peut-être... Il serra ses mains très fort, pour se convaincre qu'il ne les voyait pas trembler.

Il lui restait près d'une heure avant son entrevue avec Martin,

il avait donc largement le temps de finir l'histoire sur laquelle il travaillait. Il tira une feuille de carton à dessin au-dessus d'une pile et prit le script. Il en était à la page 3 d'un sujet intitulé *Amour dans la prairie,* pour le numéro de juillet de *Romances dans les Montagnes.* Les histoires d'amour, avec leurs textes copieux, étaient toujours pour lui un jeu d'enfant. Le temps que Miss Fink ait tapé les interminables légendes et dialogues sur sa grande varitype à rouleau plat, il aurait rempli au moins la moitié de chaque dessin. Pour le premier dessin, le découpage indiquait :

Dans la maison, Judy GP pleure et Robert AP est très en colère.

Pachs esquissa rapidement au crayon bleu l'ovale d'une tête dimension 3 pour Judy en gros plan, puis une mince silhouette de Robert à l'arrière-plan. Le bras levé, le poing fermé, en signe de colère. Le robot dessinateur Mark VIII ferait tout le reste. Pachs inséra la feuille dans la monture de la machine — mais la retira aussitôt. Il avait oublié les bulles. Travail bâclé, trop bâclé ! Il traça rapidement leurs contours au crayon bleu et les signes en forme de V les reliant aux personnages.

Quand il donna le coup de pouce au bouton de contact, la machine s'anima en vrombissant, les valves électroniques rutilèrent à l'intérieur de sa caisse de teinte sombre. Il pressa le bouton de contrôle pour les têtes, d'abord la fille — TÊTE DE JEUNE FEMME, FRONT ENTIER, DIMENSION TROIS, HÉROINE TRISTE. Les filles ont toutes, bien entendu, le même visage dans les bandes dessinées. La mention HÉROINE avait pour seul but de signifier à la machine de n'avoir pas à toucher à ses cheveux. Pour une VAMP, ils seraient encrés en noir, toutes les femmes fatales ayant les cheveux noirs, de même que les traîtres, qui arborent par surcroît une moustache pour les distinguer du héros.

La machine vrombissait et cliquetait en faisant un tri dans son stock de pièces détachées, puis il y eut le déclic d'un coup de timbre en caoutchouc qui imprima bruyamment une tête correcte sur le cercle bleu qu'il avait tracé. L'indication TÊTE D'HOMME, FRONT ENTIER, DIMENSION SIX, HÉROS TRISTE déclencha un timbre plus petit qui martela le deuxième cercle, surmontant la silhouette réduite. Certes, le scénario indiquait *en colère,* mais c'est pourquoi il y avait un poing levé, car il n'existe que des visages tristes ou heureux dans les bandes dessinées.

La vie n'est pas si simple, songea Pachs, réflexion dépourvue d'originalité qui lui venait à l'esprit au moins une fois par jour quand il était assis à sa machine. SILHOUETTE D'HOMME, COSTUME D'AFFAIRES, composa-t-il sur le cadran, puis il appuya le bouton DESSIN. Un bras mécanique prolongé d'une plume s'abaissa aussitôt et se mit à encrer rapidement une silhouette d'homme en costume d'affaires dans l'emplacement que Pachs avait esquissé en bleu. Les yeux mi-clos, ce dernier observa l'exécution industrielle

d'un dessin qui n'avait pas varié d'un trait de plume en cinquante ans. Il vit apparaître un col, une cravate et deux lignes minces du cou qui relièrent le buste encré avec soin à la tête imprimée au moyen du timbre en caoutchouc. La plume glissa vers le rebord de la manchette au bout du bras qu'elle venait de dessiner et se mit à vibrer. Un relais bourdonna, un volet rouge et poussiéreux alluma devant Pachs le signal : INDICATIONS, S. V. P. D'un coup sec et rageur, il poussa le bouton étiqueté POING. La lumière s'éteignit et la plume propulsée dessina un poing à l'extrémité du bras.

Pachs contempla le carton dessiné avec soin et soupira. La jeune fille n'avait pas l'air assez malheureux ; il plongea sa plume dans l'encrier et fit perler deux larmes, une au coin de chaque œil. C'était mieux. Mais l'arrière-plan était encore bien nu, en dépit de la longue tartine qui remplissait chaque bulle. Tout en réfléchissant, il poussa d'un geste machinal le bouton BULLES et la plume mécanique s'abaissa pour encrer les contours des cartouches qui encadraient les textes, terminant chaque « V » à la distance correcte du personnage qui parlait. L'arrière-plan avait besoin d'être un peu étoffé. Il appuya la référence 473, qu'il savait de longue date correspondre à FENÊTRE D'INTÉRIEUR A RIDEAUX DE DENTELLES. Celle-ci apparut rapidement sur le carton, mise en place automatiquement par la machine à l'échelle et dans la perspective de la silhouette masculine qui se tenait devant elle. Pachs prit le scénario et lut la description du deuxième dessin :

Judy tombée sur un divan Robert essaye de la consoler Mère jeune fille surgit furieuse en tablier.

Il y avait un sous-titre de quatre lignes pour cette image et, après que les trois bulles eurent été lettrées, l'espace total restant disponible suffisait à peine pour un gros plan, même réduit. Pachs s'en tira par un moyen classique. Il se sentait fatigué ce jour-là, très fatigué. MAISON, PETITE, FAMILIALE produisirent un petit cottage d'où émergeaient les queues des trois bulles. Ma foi, le lecteur n'aurait qu'à se débrouiller pour savoir qui parlait.

Il termina la planche peu avant onze heures, rangea le script dans le dossier et nettoya la plume à l'intérieur de la Mark VIII. Elle s'encrassait toujours quand il laissait sécher l'encre.

Il était maintenant onze heures et il devait aller voir Martin. Pachs traîna un peu ; pourtant le moment fatal ne pouvait être évité. Se redressant un peu, il passa près de Miss Fink en train de marteler assidûment sa varitype et s'engouffra par la porte ouverte dans le bureau de Martin.

— « Allons, Louis, » susurrait Martin au téléphone de sa voix la plus cajoleuse. « S'il s'agit de choisir entre la parole d'un marchand de lacets de chaussures de Kansas City et la mienne, laquelle mettrez-vous en doute ? C'est ça... okay... c'est ça, Louis. Je vous rappelerai dans la matinée... Bien, vous aussi... Mes amitiés à Hélè-

ne. » Il raccrocha avec fracas et ses prunelles d'acier mitraillèrent Pachs.

— « Que voulez-vous ? »

— « Vous m'avez dit que vous vouliez me voir, Mr. Martin. »

— « Ouais, ouais, » grommela Martin. Avec le bout mâchonné de son crayon, il se gratta des pellicules derrière la tête et se balança d'un côté à l'autre dans son fauteuil. « Les affaires sont les affaires, Pachs, vous le savez, et les frais généraux ne cessent d'augmenter. Le papier... vous savez ce qu'il coûte la tonne ? Alors nous devons prendre les virages à la corde... »

— « Si vous avez l'intention de réduire de nouveau mon salaire, Mr. Martin, je ne crois pas pouvoir... enfin peut-être, mais pas beaucoup... »

— « Je vais être obligé de me séparer de vous, Pachs. J'ai acheté une Mark IX pour réduire les frais et j'ai déjà engagé une gamine quelconque pour la faire fonctionner. »

— « Mais il ne faut pas faire cela, Mr. Martin, » répondit Pachs précipitamment, conscient que ses mots se bousculaient et qu'il prenait un ton implorant. « Je saurai faire marcher la machine, j'en suis sûr, donnez-moi seulement quelques jours pour me mettre au courant... »

— « Hors de question. D'abord je paye la môme des haricots, parce qu'elle n'est qu'une môme et que c'est un salaire de début, et d'autre part elle sort justement d'une école où elle a étudié cette machine. Elle connaît vraiment le boulot. Vous savez que je ne suis pas un salaud, Pachs, mais les affaires sont les affaires. Et je vais vous dire une bonne chose, bien que nous ne soyons qu'un mardi je vais vous payer toute la semaine. Qu'en dites-vous ? D'ailleurs, vous pouvez partir dès maintenant. »

— « C'est très généreux de votre part, surtout après huit ans de service, » répondit Pachs, en s'efforçant de garder une voix calme.

— « Je vous en prie, c'est le moins que je puisse faire. » Martin était immunisé de naissance contre l'ironie.

Alors Pachs se sentit perdu et cela lui donna un coup, une contraction de l'estomac, la sensation que tout était fini. Martin avait de nouveau décroché son téléphone et Pachs n'avait vraiment plus rien à dire. Sortant du bureau, il marcha d'un pas raide et, derrière lui, le martèlement de la machine de Miss Fink s'interrompit un instant. Il ne voulait pas la voir, non, pas maintenant ; il préférait éviter ses yeux tendres et humides. Au lieu de revenir à l'atelier, ce qui le ferait passer devant la table de la secrétaire, il ouvrit la porte du hall et sortit. Lentement, il la referma derrière lui et s'y adossa un instant, jusqu'à ce qu'il se rendît compte que la dactylo pouvait apercevoir sa silhouette de l'intérieur à travers le panneau en verre dépoli. Il s'éloigna vivement.

Il y avait un bar à bon marché au coin de la rue, où il prenait

une bière les jours de paye, et il s'y rendit de ce pas. « Bien le bonjour... Mr. Pachs, » le salua le barman robot, après une légère hésitation entre la phrase passe-partout et la recherche de son nom dans le répertoire magnétique de la clientèle. « Voulez-vous être servi comme d'habitude ? »

— « Non, je ne veux pas être servi comme d'habitude, espèce d'ersatz en plastique. Je veux un double whisky. »

— « Bien sûr, monsieur, et je vois que vous aimez la plaisanterie, » acquiesça le barman électroniquement affable, en faisant sautiller sa houppe frisée en crin de cheval, tandis qu'il prenait une bouteille et versait dans un verre une quantité d'alcool soigneusement mesurée.

Pachs l'absorba d'un trait et sa chaleur inaccoutumée brûla jusqu'à la moelle la froide indifférence dans laquelle il se maintenait. Mon Dieu, tout était fini, bien fini. Maintenant il était bon pour le Foyer des Citoyens Agés et tout le reste. C'était comme s'il était déjà mort.

Il est insupportable de penser à certaines choses et celle-là en était une. Un autre double whisky suivit le premier. Le prix des consommations n'avait plus d'importance, puisqu'il ne gagnerait plus rien la semaine prochaine. La dose inhabituelle d'alcool cautérisa une partie de sa douleur. Maintenant, avant de s'y appesantir, il fallait revenir au bureau. Il ferait place nette sur sa table à dessin en enlevant son attirail personnel et irait toucher sa paye chez Miss Fink. Il savait que le chèque serait prêt. Quand Martin balançait quelqu'un, il aimait qu'il débarrasse rapidement le plancher.

— « Quel étage, s'il vous plaît ? » questionna la voix sortant du haut de l'ascenseur.

— « Va au diable ! » explosa-t-il. Jamais il ne s'était rendu compte jusqu'à présent de la quantité de robots qui l'entouraient. Oh ! comme il les détestait ce jour-là !

— « Je regrette, cette firme ne se trouve pas dans l'immeuble, avez-vous consulté le registre ? »

— « Vingt-troisième étage, » dit-il. Sa voix chevrotait et il fut heureux d'être seul dans l'ascenseur. Les portes se fermèrent.

Il y avait une porte de communication entre le hall et l'atelier. Cette porte était ouverte et Pachs avait fait la moitié du chemin lorsqu'il comprit pourquoi — mais alors il était trop tard pour reculer. La Mark VIII, dont il avait pris soin et qu'il avait utilisée pendant tant d'années, gisait sur le flanc dans un coin, comme déracinée. La face qui avait touché le mur était couverte d'une épaisse couche de poussière.

Bravo ! se dit-il et, en même temps, il se rendit compte qu'il était stupide de haïr une machine, mais il se délecta quand même

à la pensée qu'elle aussi fût mise au rancart. À sa place se dressait un appareil en forme de colonne, dans une caisse d'un gris craquelé. Il atteignait presque le plafond et paraissait aussi massif qu'un coffre-fort.

— « Elle est entièrement branchée à présent, Mr. Martin, prête à fonctionner avec une garantie à vie de cent pour cent, comme vous le savez. Mais je vais juste vous en faire l'essai, pour vous donner une idée de la virtuosité de cette machine, la plus perfectionnée qui soit. »

Le démonstrateur portait une combinaison dont la couleur était exactement assortie à celle de la finition de la machine, qu'il désignait de la pointe d'un tournevis étincelant. Martin l'observait, sourcils froncés, et Miss Fink frétillait à l'arrière-plan. Il y avait là également quelqu'un d'autre, une petite jeune fille mince en sweater rose, qui mastiquait de la gomme avec une grâce toute bovine.

— « Donnons à cette Mark IX un travail important, Mr. Martin. Tenez, une couverture destinée à l'un de vos magazines, quelque chose que vous n'auriez jamais supposé auparavant, je suis prêt à le parier, qu'une machine soit capable d'entreprendre et que les appareils courants ne peuvent... »

— « Fink ! » aboya Martin. Elle joua des mains et des pieds pour lui apporter une feuille de carton à dessin et un petit croquis en couleurs.

— « Nous n'avons en ce moment qu'une couverture en commande, Mr. Martin, » dit-elle d'une voix défaillante. « Vous aviez donné votre accord à Mr. Pachs pour qu'il la fasse... »

— « Au diable ces foutaises ! » grogna Martin, en lui arrachant le croquis des mains et en l'examinant de près. « Ceci est destiné à notre meilleur magazine, comprenez-vous, et nous ne pouvons nous contenter d'un bricolage de nègre avec des timbres en caoutchouc. Pas sur la couverture de *Combats Héroïques*. »

— « N'ayez aucune crainte, je vous assure, » fit le démonstrateur en enlevant doucement le croquis des mains de Martin. « Je vais vous montrer la facilité d'adaptation de la Mark IX, une chose qu'il est indispensable de voir pour y croire. Un opérateur entraîné peut programmer la Mark IX avec un simple croquis ou une description, et les résultats sont toujours pour le moins sensationnels. »

Il s'assit devant une console avec des touches de machine à écrire faisant saillie latéralement sur l'appareil et, tandis qu'il tapait, un ruban perforé se déroulait dans une corbeille à côté de lui.

« Votre nouvelle opératrice connaît le code de la machine et décomposera n'importe quelle conception artistique en symboles standard sur bande perforée. Cette bande peut être revue ou corrigée, mise en réserve ou modifiée et utilisée à nouveau si nécessaire. Voilà, j'ai enregistré l'essentiel de votre croquis et maintenant il

me reste une dernière question à vous poser : dans quel style désirez-vous qu'il soit exécuté ? »

Martin émit un grognement porcin en guise d'interrogation.

« Vous êtes surpris, n'est-ce pas, monsieur ? Eh bien, je m'y attendais. La Mark IX contient un assortiment enregistré du style de tous les grands maîtres de l'Age d'Or. Vous pouvez avoir Kubert ou Caniff, Giunta ou Barry. Pour camper un personnage, vous pouvez utiliser Raymond ; pour vos passionnantes histoires romanesques, vous avez l'esprit de Drake. »

— « Et Pachs ? »

— « Je regrette, je crains de ne pas connaître... »

— « Je plaisantais. Allons-y. Caniff, voilà le genre que je voudrais voir. »

Pachs eut subitement très chaud, puis très froid. Miss Fink, jetant un coup d'œil circulaire, croisa son regard et baissa les yeux, pour l'éviter. Il serra les poings, remua les pieds comme pour partir, mais écouta la suite. Il ne pouvait pas s'en aller, du moins pas encore.

— « Vous voyez : la bande est introduite dans la machine, la feuille de papier à dessin centrée sur le plateau. Alors on appuie le bouton du déroulement automatique. C'est si simple, une fois qu'une bande a été perforée, qu'un enfant de trois ans pourrait opérer. Il suffit de presser un bouton et se tenir en arrière. Grâce à cette géniale machine, toutes les instructions sont analysées à l'intérieur et une image se forme. Dans les circuits de sa mémoire, se trouvent tous les fragments et toutes les parties détachées de n'importe quel objet qu'un homme ait jamais imaginé ou vu et dessiné pour son édification personnelle. Ceux-ci sont assemblés de façon correcte et dans les proportions voulues, puis montés sur l'écran collationneur. Quand l'image définitive est au point, un signal donne le feu vert — le voici justement — et nous pouvons examiner le dessin complet sur l'écran que voici. » Martin se pencha et regarda par l'ouverture à auvent.

— « Il est tout simplement parfait, n'est-ce pas ? Toutefois, si pour une raison quelconque, l'opérateur n'est pas satisfait, l'image peut être maintenant modifiée dans le sens désiré, quel qu'il soit, en manipulant les régulateurs de montage. Et quand on a obtenu la correction que l'on souhaitait, on appuie sur le bonton de presse et l'image impressionne une pellicule en matière plastique réutilisable, imprégnée électrostatiquement de façon à absorber l'encre pulvérisée. L'image est ensuite imprimée d'une seule frappe sur le papier ci-dessous. »

Un gémissement pneumatique résonna de façon spectaculaire dans les entrailles de la machine, tandis qu'une boîte rectangulaire, mue par un piston brillant, descendait presser le papier. Il y eut un sifflement, un filet de vapeur s'échappa. La presse remonta à sa

position initiale et l'homme en combinaison exhiba le carton en souriant.

— « Et maintenant, ne trouvez-vous pas que c'est une belle œuvre d'art ? »

Martin grogna.

Pachs regarda l'image et ne put en détacher les yeux : il avait peur de se trouver mal. Non seulement la couverture était bonne, mais c'était de l'excellent Milton Caniff. Elle était telle que le maître aurait pu la dessiner lui-même. Mais le plus horrible de la chose, c'est que c'était la couverture de Pachs, sa propre composition. Améliorée ! Il n'avait jamais été ce que l'on peut appeler un dessinateur formidable, mais il n'était pas un mauvais dessinateur. Il avait bien réussi dans les bandes dessinées et, pendant les bonnes années, il était en tête du peloton. Mais le métier était devenu de plus en plus difficile et, après l'apparition des premières machines, ce fut le marasme. Il n'y avait eu presque plus de situation valable pour un dessinateur, tout juste une place ici et là de monteur en dessins et de réparateur de machines. Il avait pris cet emploi — depuis combien d'années ? — parce qu'il était vieux, et pourtant, si désuète que fût sa technique, elle avait donné jusqu'à présent de meilleurs résultats que n'importe quelle machine qui dessinait des têtes avec des timbres en caoutchouc.

Mais plus maintenant. Il ne pouvait même plus se donner l'illusion qu'on avait besoin de lui ou qu'il pouvait être utile à quelque chose.

La machine lui était supérieure.

Il se rendit compte qu'il avait serré ses poings si fort que ses ongles s'étaient enfoncés dans la chair de ses paumes. Il ouvrit les mains, les frotta l'une contre l'autre, constata qu'elles tremblaient violemment. On avait arrêté la Mark IX et ils étaient tous partis. Il pouvait entendre le cliquetis de la machine de Miss Fink dans le bureau extérieur. La petite jeune fille était en train de parler à Martin des fournitures spéciales qu'elle devrait acheter pour se servir de la machine. En fermant la porte de communication, Pachs coupa court à une grincheuse réponse au sujet de dépenses supplémentaires non prévues.

Pachs se réchauffa les doigts sous ses aisselles jusqu'à ce que les tremblements se soient calmés. Puis il punaisa soigneusement une feuille de papier sur sa vieille planche à dessin et régla la lumière de façon à ne pas l'avoir dans les yeux. En tirant ses traits à la règle, il divisa en six images une page standard de bandes dessinées, en réservant à la sixième un vaste emplacement, s'étendant sur toute la largeur d'une bande. Il mania assidûment son crayon, ne s'interrompant qu'une seule fois pour aller jusqu'à la fenêtre et regarder à l'extérieur. Puis il revint à sa planche et, quand la lumière du jour se mit à baisser, il avait fini d'encrer tous ses dessins.

Il nettoya minutieusement son pinceau Windsor & Newton, qu'il préférait aux autres, malgré son usure, et le glissa en place dans son étui à ressort.

Il y eut un remue-ménage dans le bureau extérieur. On eût dit que Miss Fink se préparait à partir, à moins que ce ne fût la nouvelle qui revenait avec les fournitures. De toute façon, il se faisait tard et il était temps pour lui de partir.

Très vite, avant d'avoir pu changer d'avis, il bondit vers la fenêtre, dont il défonça la vitre de tout son poids, et il se jeta dans la rue du haut de vingt-trois étages.

Miss Fink entendit le fracas du verre et poussa un cri perçant, puis elle cria encore plus fort quand elle entra dans la pièce. Martin la suivit, en se plaignant à cause du bruit, mais il se tut lorsqu'il vit ce qui s'était passé. Un morceau de verre craqua sous ses souliers, tandis qu'il regardait par la fenêtre. Le corps de Pachs, semblable à une poupée, était visible au centre de la foule qui s'amassait. Il gisait à la fois sur le trottoir et la chaussée. Le rebord du trottoir l'avait affreusement désarticulé.

— « Oh ! mon Dieu, Mr. Martin, oh ! mon Dieu, regardez cela... » gémit Miss Fink.

Martin vint se placer près d'elle, en face de la planche à dessin. Il regarda la page qui s'y trouvait toujours fixée. Elle était réalisée avec soin, bien dessinée et convenablement encrée.

Le premier panneau représentait un auto-portrait de Pachs travaillant sur une page, penché au-dessus de cette même planche à dessin. Dans le deuxième, il s'était redressé sur sa chaise et lavait son pinceau ; dans le troisième il était debout. Le quatrième dessin montrait l'artiste devant la fenêtre, bien rendu en clair-obscur, avec une lumière à contre-jour. Le cinquième était une vue en contre-plongée, à la perspective accentuée, le long de la façade verticale du building, avec le corps précipité dans le vide vers le pavé en bas.

Dans la dernière image, aux détails précis et horribles, le vieil homme, brisé et sanglant, était recroquevillé sur le pare-chocs tordu de la voiture qui stationnait à cet endroit. Des témoins horrifiés avaient les yeux fixés sur lui.

— « Regardez ça, » fit Martin, l'air dégoûté, en frappant le dessin du pouce. « Quand il est tombé par la fenêtre, il a râté la voiture d'au moins deux bons mètres. Ne vous ai-je pas toujours dit qu'il ne valait rien pour l'exactitude dans les détails ? »

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Portrait of the artist.

ROBERT SILVERBERG

Eve et les vingt-trois Adams

Avec un niveau de qualité à peu près constant, Robert Silverberg — qui débuta à 18 ans et est maintenant âgé de 27 — continue d'écrire intensivement dans de nombreux magazines américains, tout en publiant des romans de façon régulière. Le nouveau Galaxie **a présenté, dans ses premiers numéros, deux remarquables nouvelles de lui :** Voir l'homme invisible **(n° 1) et** La souffrance paie **(n° 2). En regrettant de ne pouvoir l'inscrire que rarement à nos sommaires, nous vous soumettons, aujourd'hui, cette curieuse histoire de l'ère spatiale, de ses incongruités psychologiques, de sa morale nouvelle.**

ELLE se nommait Eve. Je ne crois pas que je fus le premier homme dont elle se soit payé la tête, et cela m'est égal, mais — pour des raisons toutes personnelles — je souhaite ardemment être le dernier.

Je la vis pour la première fois le 29 août 2240. C'était, on s'en souvient, le premier mois de la guerre avec Sirius. Elle couvait depuis neuf ou dix ans, cette guerre, ou peut-être même plus, depuis le jour où il était devenu évident que les humains et les Siriens ne s'entendraient jamais sur qui devait vendre tel produit à telle planète de la galaxie. Un antagonisme mercantile est à l'origine de bien des guerres. Il est probable qu'il a causé la destruction de la Troie antique. Nous ne voulions pas qu'il détruisît la Terre.

Quand le conflit éclata, j'étais en garnison sur Vénus, affecté comme psycho-officier à bord du destroyer *Donnybrook.* Depuis près de deux ans, le *Donnybrook* et les vingt-trois membres de son équipage étaient restés virtuellement en cale sèche : l'astronef reposant sur ses béquilles dans les spatiodocks de Port-Vénus et l'équipage patrouillant à la frontière qui séparait les installations terriennes des jungles indomptées et riches en formaldéhyde de Vénus. Notre service était fastidieux, mais nous touchions double solde, sur les autres planètes, et il y avait assez de femmes à Port-Vénus pour satisfaire tout notre groupe.

Dans la semaine qui suivit la déclaration de la guerre, le *Donnybrook* reçut ses ordres de vol. Nous devions mettre le cap sur la région de Sirius, pour nous joindre à l'offensive contre le territoire ennemi. Départ sous quatre jours.

Bien que j'eusse quelque peu passé l'âge pour le service actif dans une zone de combat, je fus heureux de cette mission. Mon frère faisait partie du haut commandement des troupes de l'expédition sirienne. D'autre part, j'avais deux neveux et un fils qui seraient en première ligne lors de l'attaque (ce fils, je l'avais eu d'un mariage avec une Terrienne, avant de plaquer ma femme pour m'engager dans le service spatial). Du moins, je supposais qu'ils étaient au front ; même en mettant les choses au mieux, les communications dans l'espace étaient très lentes et il y avait fort longtemps que je n'avais reçu de nouvelles d'eux. Mais, de toute façon, je ne voulais pas être le seul embusqué de la famille, aussi étais-je satisfait de m'embarquer pour le front. Bien entendu, il en était de même pour nos hommes.

Il y avait un détail qui devait être réglé avant que nous puissions cingler vers Sirius : car notre équipage n'était pas au complet pour un voyage au long cours. La distance jusqu'à Sirius est de huit années-lumière et, même avec la propulsion supra-luminique dans l'hyper-espace, il faut compter huit mois pour y parvenir depuis le système solaire. Or, les règlements de l'espace prévoient que les vaisseaux militaires entreprenant des croisières de six mois ou plus sont obligés (je dis bien *obligés*) d'emmener des filles d'équipage, dans la proportion d'une par effectif d'une vingtaine d'astronautes.

J'attirai donc formellement l'attention du Capitaine Bannister sur ce fait et il rédigea un avis de recrutement officiel dans ce sens. Un navigateur nommé Stetson partit dans le quartier des affaires, à Port-Vénus Central, et placarda l'avis au bureau d'embauche.

Une demi-heure plus tard nous avions notre première candidate à ce poste.

Elle se nommait Eve. Je ne l'appelai pas ainsi, bien entendu, car j'avais le double de son âge, et cela n'eût pas été militaire. Je l'appelai Miss Tyler.

Cette après-midi là, elle se présenta devant les bureaux de la caserne à quatorze heures quinze, ce qui signifiait que, sitôt lu notre avis, elle avait volé vers nous à la vitesse de la lumière pour poser sa candidature. Sa venue me fut d'abord signalée par un discret sifflement d'admiration qui me parvint de la cour du quartier. Puis un planton frappa à ma porte, entra et dit : « Faites excuse, Lieutenant. Il y a là une demoiselle qui attend dehors pour vous voir au sujet d'une situation à bord du *Donnybrook.* »

Je lissai mes cheveux, rajustai mes décorations et attendis. Officiellement, c'est au capitaine que revient la tâche de recruter les filles d'équipage, mais dans la pratique, il délègue invariablement cette fonction au psycho-officier. Le capitaine se contente de parapher la feuille d'engagement.

Elle entra. Elle était jeune et jolie. Vêtue fort simplement d'une robe-fourreau en vénusoie, elle avait des cheveux châtains, des yeux bleu clair, le teint rose et des lèvres pulpeuses au sourire avenant. Son corps ne me bouleversa pas, mais il n'était pas non plus désagréable à contempler.

Elle avait l'air d'une gentille fille. Je ne pouvais imaginer pourquoi elle briguait cet emploi.

— « Mon nom est Eve Tyler, capitaine, » dit-elle d'une voix ténue et comme survoltée.

Je souris. « Je ne suis pas le capitaine — seulement le psycho-officier. Vous pouvez m'appeler lieutenant Harper. Ou Dr. Harper, si vous préférez. Ou même simplement Harper. Asseyez-vous, Miss Tyler. »

Elle s'assit, gardant les pieds repliés sous la chaise et les genoux serrés. Elle me tendit une liasse de formulaires et de certificats médicaux, attestant qu'elle était bien portante et qualifiée pour ce poste. Je les pris, les parcourus rapidement et les mis de côté. Puis je lui dis : « Vous vous présentez pour l'emploi de fille d'équipage sur le *Donnybrook*, n'est-ce pas ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Quel âge avez-vous ? »

— « Vingt-deux ans, monsieur. »

C'est à peu près l'âge que je lui donnais. « Avez-vous été déjà mariée ? »

— « Non, monsieur. »

— « Fiancée ? »

Elle remua d'un air gêné. « Non, monsieur. »

J'aurais parié qu'elle mentait, mais je passai outre. Je commençais à voir le topo : la fille avait été fiancée, puis ses projets matrimoniaux étaient tombés dans le lac et, au lieu de se lamenter sur son sort, elle venait s'engager comme fille d'équipage. Une jolie façon de se venger de l'homme qui l'avait repoussée, à supposer que sa tournure d'esprit fût d'un puritanisme suranné.

— « Naturellement, vous comprenez les responsabilités de votre emploi. Vingt-trois hommes sont affectés au service du *Donnybrook*. Vous serez la seule femme. Le voyage dure huit mois et vous savez quel devra être votre rôle durant ce temps. Nos hommes sont sensibles et intelligents, mais ils seront soumis à une tension terrible durant cette traversée. Votre présence est vitale pour la réussite du voyage. Le comprenez-vous ? »

— « Oui, » fit-elle à mi-voix.

— « Bien. D'autre part, vous n'êtes pas obligée de vous embarquer deux fois avec le même équipage, à moins que vous ne le désiriez et que celui-ci ne fasse pas d'objections. En d'autres termes, quand nous arriverons à destination, vous pouvez faire une demande pour être transférée sur un autre vaisseau ou même démissionner.

Nous ne retenons pas les femmes de force. La paye est bonne, mais on exige du rendement dans le travail. Pendant huit mois, vous devrez être pour vingt-trois hommes une mère, une épouse et une amante. Etes-vous toujours intéressée ? »

— « Il n'est rien que je ne désire plus au monde, » répondit-elle. « Si vous me dites que je peux avoir la place... »

— « Je vous le ferai savoir demain, Miss Tyler. Je dois examiner également les autres demandes d'emploi. »

La panique se peignit sur son visage. « Docteur Harper, c'est terriblement important pour moi d'être engagée. »

— « Je ferai ce que je pourrai, » lui promis-je. Puis je lui adressai un sourire paternel et la reconduisis. Dans l'entre-temps, d'autres candidates étaient arrivées, qui attendaient dehors d'être reçues. Je les fis entrer une par une.

Il en vint de toutes les tailles, de toutes les formes et de tous les genres. Une plantureuse mémère terrienne de type nordique et une sèche quadragénaire au corps anguleux. Le contingent habituel des filles de port spatial, professionnelles dures et dépourvues d'attraits, à la recherche d'un emploi fixe. Une paire de veuves de l'espace, désireuses d'emmener leur progéniture sur Sirius. Des débraillées et des soignées, des minces, des grosses — cinquante à soixante d'entre elles durent défiler ce jour-là dans mon bureau.

Mais ma pensée revenait sans cesse vers la première, Eve Tyler. Je n'avais jamais vu de fille d'équipage de cette sorte. Elle semblait « la jeune fille de la porte à côté », chérie de tous, une bonne enfant très comme il faut. Et puis elle était trop jeune, elle avait l'air trop pure, pensais-je, pour être souillée par la lubricité de vingt-trois cosmonautes...

Puis je secouai la tête. J'étais en train de considérer tout cela d'un point de vue trop peu réaliste et c'était une erreur. L'important, c'est qu'elle convenait à l'équipage. Elle était d'âge à savoir ce qu'elle faisait ; ce n'était pas mon affaire de me tracasser pour sa candeur qui, de toute façon, n'était probablement qu'un effet de mon imagination. Le voyage spatial est une occupation d'adultes. Or, cette fille avait du charme, un physique agréable, quelque chose d'attirant. Que diable, pensai-je, elle veut partir et elle plaira sûrement à l'équipage. Alors, qu'est-ce que j'attends ?

Je lui passai le soir même un coup de fil, pour lui annoncer qu'elle était engagée. Dans sa joie elle m'embrassa, pour ainsi dire, dans le visiphone.

Trois jours plus tard, nous partions pour Sirius. Le départ fut impeccable. Nous décollâmes de Vénus avec des réacteurs, perçâmes la couche de nuages. Ensuite les fusées furent mises en action, tan-

dis que nous foncions vers les premières zones d'accès de l'hyper-espace et entrions aisément dans l'hyper-espace lui-même.

Il me semblait que nous allions avoir jusqu'au bout une paisible croisière. Mais je ne pouvais me tromper plus lourdement.

Nous avions donné à Eve la cabine près de l'office, la seule qui fût dotée d'un lit à deux places et d'un hublot de double grandeur pour la contemplation romanesque des splendeurs du cosmos. Elle se mit en devoir de l'aménager — la cabine ayant été inoccupée depuis trois ans — et, au soir de cette première journée, elle nous invita, le capitaine et moi-même, à venir la visiter.

Elle l'avait ornée de rideaux de chintz et de quelques plantes vertes empruntées à une sorte de serre aménagée dans un coin de cambuse, et cela donnait à la cabine un aspect brillant, joyeux et coloré. Je souris au capitaine et il me sourit à son tour. Il semblait qu'Eve allait s'en tirer très bien.

Il y avait une convention tacite à bord des astronefs militaires, selon laquelle personne ne devait requérir la fille d'équipage durant les premières quarante-huit heures de temps hyper-spatial. C'était en partie par souci de dignité et en partie du fait que, durant ces premières quarante-huit heures, chaque membre de l'équipage consacre tout son temps à la très délicate besogne d'assurer la bonne marche de la navigation. L'équipage d'un destroyer est une machinerie aux fonctions nettement précises : il n'y a pas un seul homme superflu à bord.

Je fis le tour du vaisseau, bavardant avec les hommes, ouvrant l'œil sur les signes de tension physique. La tension est mortelle sur un astronef. Le voyage dans l'hyper-espace exige des calculs et des réactions d'une extrême minutie, et si les entrailles d'un homme sont tordues d'angoisse, il est capable de commettre l'erreur d'un dizième de seconde qui peut nous faire basculer de l'hyper-espace dans le cœur embrasé d'un soleil.

C'est pourquoi les astronefs avaient des psycho-officiers. Et l'un des instruments les plus valables — non, *le plus* valable — du psycho-officier, pour réduire la tension à bord, c'était la fille d'équipage. On parle beaucoup de l'apaisant contact féminin et l'on a parfaitement raison.

Jadis, on n'emmenait pas de filles d'équipage. Le voyage spatial était un monopole masculin, surtout vu le taux de 30 % d'accidents. Mais les psychologues commencèrent à étudier, par la suite, la tension à bord des astronefs et découvrirent qu'un pourcentage important de celle-ci résultait de la privation sexuelle. Un groupe d'hommes soudés dans une boîte de conserves pendant huit à douze mois, sans aucune escale en route, pouvaient devenir terriblement nerveux dans le plus bref délai.

Il y avait le cas du *Vengeur*, en 2079. Ils firent une transition erronée en décollant de Véga et se retrouvèrent près de Procyon.

Trois ans plus tard, le *Titan*, dont la destination était Altaïr, n'eut même pas cette chance. Il fit une faute de gyroscope et se déporta de sa trajectoire en plein dans la photosphère de Bételgeuse. Après cette tragédie, l'emploi de filles d'équipage devint impératif.

Vers la fin de la deuxième journée, je remarquai que plusieurs de nos hommes devenaient nerveux. Je disposais d'un copieux stock de tranquillisants, mais le meilleur sédatif à ma connaissance est encore la tendresse d'une femme. Aussi leur suggérai-je de réorganiser leurs horaires de façon à pouvoir entrer en relation avec notre nouvelle fille d'équipage.

Ils étaient trois — Cafuzzi, Leonards et Marshall. Chacun des trois fit son petit tartufe en faisant semblant de ne pas vouloir passer avant les autres. Comme leurs dérobades n'en finissaient pas, je leur suggérai de tirer à la courte paille. Marshall fut le gagnant. Hilare, il actionna d'un coup de poing son signal « *exempt de service* » et descendit par le capot vers la cabine de la fille d'équipage.

Environ cinq minutes plus tard, il était de retour, tandis que j'étais encore en train de secouer les puces à Leonards et Cafuzzi, en essayant de calmer un peu leur nervosité des premières heures. Il devait y avoir une dure transition de zone d'accès d'ici une heure et je savais qu'ils se faisaient de la bile.

— « Tiens, voilà Marshall, » fit soudain Cafuzzi.

— « Ouais, ce bon vieux Marshall, une vraie mitrailleuse, » gouailla Leonards.

Je me tournai vers lui. « Vous avez fait rudement vite, Leo. Vous avez un train à prendre ? »

Il sourit d'un air honteux. « Je regrette, messieurs, je n'ai pu l'approcher. Elle m'a dit qu'elle ne se sentait pas en forme pour la bagatelle ce soir. Paraît qu'elle a une pointe de fièvre spatiale. »

J'aurais dû frémir en l'entendant dire cela. Mais, parce que je refusais d'admettre, dans mon for intérieur, que nous pouvions courir à de sérieux ennuis, parce que je ne voulais pas découvrir que j'avais commis une fatale erreur de jugement, et surtout parce que je ne voulais pas alarmer les hommes, je leur dis simplement : « Je pense que je ferais mieux d'envoyer le toubib à son chevet. Nous ne tenons pas à ce qu'elle tombe malade, n'est-ce pas ? »

Une demi-heure plus tard, je travaillais dans ma cabine sur les psycho-fiches de l'équipage lorsque l'intercom bourdonna. Je mis le contact. C'était Tolbertson, l'officier de santé.

— « Harp, je viens d'examiner votre fille d'équipage. »

— « Comment va-t-elle ? Mieux, j'espère. »

— « Harper, elle a une fièvre spatiale d'une forme entièrement nouvelle, c'est-à-dire sans symptômes d'aucune sorte. Le diagnogramme ressort absolument vierge. Pas de fièvre, pas d'excédent de glo-

bules blancs, pas de troubles visuels, rien du tout. Il y a une légère perturbation au niveau neural, mais nous l'avons tous de temps en temps. La machine dit qu'elle est en parfaite santé. La fille prétend qu'elle est malade. Alors ? »

Je lui répondis en bafouillant : « J'imagine qu'il s'agit de quelque chose d'absolument inédit, hein, Bert ? Peut-être as-tu besoin d'un nouveau diagnogramme. »

— « Peut-être as-tu besoin d'une nouvelle jugeote, » rétorqua sèchement Tolbertson. « Cette fille est une simulatrice. Ce qu'elle a, c'est qu'elle tire au flanc, et je ne possède aucun remède pour cela. C'est ta chouchoute, Harp. Tu ferais mieux d'aller la voir. »

Il ferma le contact. J'appelai la coquerie et demandai au cuistot d'ajouter, jusqu'à nouvel ordre, une généreuse giclée d'antistimulant à la nourriture. Il ricana et me dit : « Jusqu'à ce qu'Eve se sente mieux, hein, Doc ? »

— « Ouais, » répondis-je d'une voix sans timbre, « jusqu'à ce qu'Eve se sente mieux. »

Je lâchai la touche du visiphone et me regardai dans la glace de ma cabine. Je n'ai jamais eu un joli visage, mais à présent il me fit peur. Il avait un aspect gris et pâteux. Et terrifié. Je songeai à prendre une de mes propres pilules, mais je me ravisai. Je partis rendre visite à Eve.

Lorsque j'entrai chez elle, je la trouvai allongée sur un côté du grand lit. Elle ne s'était pas donné la peine de se lever, elle avait simplement dit : « Entrez, » et elle avait attendu. Je fis de la lumière. Elle se retourna et me regarda. Il n'était pas nécessaire d'avoir reçu une formation de psycho-officier pour voir qu'elle venait de pleurer. Et les filles d'équipage ne sont pas censées pleurer. Elles sont censées être de joyeuses compagnes de jeu vingt-quatre heures par journée de croisière. Je me rongeai les sangs.

Arborant ma personnalité de Bon-Vieux-Docteur, je lui dis : « Qu'est-ce qui cloche, Eve ? Le Dr. Tolbertson vient de m'appeler et il a dit... »

— « ...et il a dit que chez moi rien ne clochait et que je m'étais diablement vite rétablie. C'est cela ? »

Je fulminai intérieurement. Tolbertson n'a jamais brillé par le tact. « Il m'a déclaré que vous ne souffriez d'aucun mal organique. Or vous avez dit à Leo Marshall que vous ne vous sentiez pas bien. »

— « Et c'est exact. »

— « Pouvez-vous m'expliquer ce qui ne va pas ? Vous savez, vous êtes très importante pour ce vaisseau. Des hommes survoltés commettent des erreurs et, quand vous avez cent cinquante transitions à effectuer à la file dans l'hyper-espace, vous ne pouvez faire la moindre faute. Et puis, de par vos fonctions, vous êtes le seul membre de l'équipage qui soit irremplaçable. »

Elle se détourna de moi. J'entendis une sorte de sanglot.

Je mis ma main sur son épaule et la relevai, lui faisant prendre une position à demi-assise. Elle me regarda gravement — comme une petite fille, pensai-je, une vraie petite fille ! — et me dit : « C'était juste le changement d'ambiance, docteur. Je commence à me sentir mieux. Accordez-moi un jour ou deux, pas plus, voulez-vous ? Les hommes peuvent bien attendre jusque-là, n'est-ce pas ? »

Elle me souriait d'un air suppliant. Je commençais à avoir chaud. « C'est bon, » lui dis-je. « Le temps de vous adapter. Nous laisserons passer encore quarante-huit heures. D'ici là, tâchez tout de même de ne pas troubler les hommes avant d'être prête à mener les choses à bonne fin. »

Je baissai les yeux vers elle. Comme elle me semblait jeune et esseulée ! A présent, je ne pouvais plus du tout me la figurer dans le rôle d'une fille d'équipage. Sirotant des sodas dans un drugstore sur Terre, peut-être, mais rien de plus. Elle m'avait en quelque sorte porté la guigne, en m'obligeant à lui donner un emploi pour lequel elle était à peine plus qualifiée que je pouvais l'être moi-même. J'eus l'intuition d'avoir commis une boulette monumentale — et malheureusement, comme je l'avais dit à Eve, dans ce genre de cas il n'y a pas de deuxième chance.

Deux jours passèrent. Eve se mêlait aux cosmonautes, prenait ses repas en leur compagnie — la nourriture était droguée, évidemment, mais cela ne pouvait être qu'un expédient provisoire — et plaisantait avec eux. Ces deux journées furent infernales. Elle devint la coqueluche de l'équipage entier. Il n'y avait pas un homme à bord, le capitaine Bannister et moi inclus, qui n'en fût épris de tout son cœur.

C'était le pire de la chose. Nous avions l'habitude de compagnes qui n'étaient que des catins de plus ou moins bas étage. Pour cette croisière, nous avions une perle — mais elle était intouchable. Du moins pendant ces deux jours. J'avais promis aux hommes que ce ne serait que momentané. Passé ce délai supplémentaire, elle ferait son devoir comme n'importe quelle fille d'équipage. C'étaient des cosmonautes sélectionnés, sensibles, compréhensifs. Ils ne rouspétèrent pas trop et la nourriture droguée y contribua. Je délivrai une quantité record de dérivés de chlorpromazine durant ces deux jours, de sorte que nous pûmes survivre tant bien que mal à la transition dans l'hyper-espace.

Quatre jours nous séparaient de la prochaine manœuvre.

Nous avions dépassé l'orbite de Pluton, sillonnant le vaste néant qui nous séparait de Sirius. Un voyage dans l'hyper-espace implique une série de bonds consécutifs à travers des zones d'accès, qui sont des passages d'entrée et de sortie. Les coordonnées de ces zones

d'accès avaient été fort bien relevées. Il y en avait cent cinquante entre Vénus et notre point de ralliement, la lune de Sirius IX. Le guidage du vaisseau à travers chaque ouverture était un enfilage d'aiguille cosmique et nul computeur existant ne pouvait le régler tout seul.

Il fallait des hommes pour y collaborer. De frêles et mortels êtres humains. Or, ils devaient avoir la tête à leur travail, entièrement et exclusivement. Ils ne devaient pas rêvasser à la blonde de chez Mrs. Rafferty de Port-Vénus, qui était loin derrière nous. Il fallait qu'il y eût une femme disponible à bord : c'était une condition vitale et il n'y avait pas à en démordre.

Quand expira le délai de grâce de deux jours accordé à Eve, je priai le calculateur en second, Stetson, de lui rendre visite. Stetson était le cosmonaute le plus émoustillé du moment et je me figurais qu'Eve avait eu assez de temps pour s'adapter.

Je tournai en rond dans ma cabine, en me rongeant les ongles, et recourus finalement à une tablette de chlorpromazine, en attendant que Stetson revînt me faire son rapport. J'espérais qu'Eve avait marché.

Mais, lorsqu'il entra dans ma cabine, il paraissait confus et sous pression. « Eh bien ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. « Je me suis couché avec elle. On s'est pelotés, on s'est bécotés et serrés dans les bras. Mais pour le reste... elle n'a pas voulu... elle ne m'a pas laissé... Ah ! ça, Doc, qu'est-ce que c'est que cette fille d'équipage que vous nous avez dégotée pour cette croisière ? »

Je lui administrai un calmant et l'exemptai de service pendant une heure. Je restai un moment assis, les yeux fixés sur mes ongles déchiquetés, puis je me mis à griffonner des symboles érotiques sur mon sous-main, en me demandant ce que je devais faire maintenant.

La situation devint plus critique tandis que je restais assis là. Je reçus une communication du poste d'astrogation. C'était le chef astrogateur, Hammel, et il était furieux.

— « Harper, que se passe-t-il avec cette fille d'équipage ? »

— « Que voulez-vous dire ? » demandai-je innocemment.

— « Bon sang, vous savez bien de quoi je parle. On était en train de faire le tracé de la prochaine transition quand je me suis aperçu que Mackenzie était à cran. Je l'ai exempté de service et lui ai dit d'aller rendre visite à Eve. En son absence, j'ai contrôlé son travail et relevé un écart de deux minutes entières de course. Naturellement, le computeur aurait rectifié la trajectoire d'un coup de barre automatique et, cette fois-ci, on n'aurait pas eu de bobo, mais là n'est pas la question. Voilà maintenant que Mackenzie me revient en m'annonçant qu'Eve n'est toujours pas en forme. Enfin, Harper ! Comment pouvons-nous atteindre Sirius avec une fille d'équipage qui joue les pucelles ? »

Nous ne le pouvions pas. Je le lui dis, d'une voix légèrement hachée. Puis j'ajoutai : « J'allais justement faire mon rapport au capitaine Bannister. La question devra être examinée par un Conseil des Cinq. »

Ce n'est que dans les cas d'urgence qu'un Conseil des Cinq était convoqué, pour résoudre d'importants problèmes de navigation. Il comprenait le capitaine, le psycho-officier, l'officier de santé, le chef astrogateur et un représentant de l'équipage — en l'occurrence Mike Leonards. Nous fûmes réunis dans la cabine du capitaine, installés tous les cinq en demi-cercle, face à une Eve Tyler pâle et défaite.

— « Eve, laissez-moi tirer cette situation au clair, » déclara le capitaine. Il parlait d'une voix égale, contenue, et je l'admirais car je savais qu'il nous aurait volontiers fourrés, Eve et moi, dans la soute à combustible. « Vous prétendez être montée à bord de ce vaisseau sans aucune intention de remplir les fonctions d'une fille d'équipage ? »

— « Pas... toutes les fonctions, monsieur, » répondit-elle d'une voix à peine audible.

— « En d'autres termes, vous avez commis délibérément une imposture. Pourquoi ? »

Elle regarda ses pieds. J'eus pitié d'elle, même à ce moment-là. Elle dit : « Mon... fiancé se trouve mobilisé dans le secteur de Sirius. Il peut se passer des années avant qu'il retourne dans le système solaire. Ou bien il peut ne jamais revenir. J'ai... voulu le rejoindre. »

— « Et c'est pourquoi vous avez commis cette fraude ? » demanda Bannister.

— « Les civils ne sont pas admis dans la zone de guerre, monsieur, » répondit-elle craintivement. « C'était le seul moyen que j'avais de le rejoindre. Je savais que c'était mal et je suis navrée... »

— « Navrée ! » explosa le toubib Tolbertson. « Elle nous a tous virtuellement condamnés à mort en nous privant des services d'une fille d'équipage et elle est *navrée* ! »

— « Je vous en prie, Bert, » fit Bannister. Puis il me foudroya du regard et je me ratatinai sur ma chaise. Il reprit : « Vous rendez-vous compte de l'importance d'une fille d'équipage pour le personnel d'un astronef, Eve ? Il ne s'agit pas uniquement de satisfaire la luxure, pour employer un terme désuet. C'est simplement que nous sommes, pour la plupart d'entre nous, esclaves de notre structure biologique. Nous sommes créés pour rechercher le soulagement ; certes, chacun d'entre nous serait capable de se passer de femme sans dommage durant huit mois — ou durant huit années — mais cette continence aurait d'autres effets. Rêvasseries en plein jour. Perte de concentration d'esprit. Mauvaise entente crois-

sante parmi les membres de l'équipage. Chacune de ces déficiences risque d'être fatale au cours d'un voyage dans l'hyper-espace. »

— « Je n'avais pas envisagé cela, monsieur, » dit la pauvre fille.

— « Evidemment. Ma foi, nous sommes trop éloignés de Vénus pour y retourner, mais pas assez éloignés encore que nous ne puissions nous arranger. Si vous prenez conscience de vos responsabilités et commencez dès maintenant à remplir votre tâche, nous oublierons toute cette séance. Est-ce que ça va comme ça ? »

Elle secoua la tête en silence.

— « Capitaine, je dois vous dire... je... je n'ai encore jamais connu d'hommes. Je voulais mon fiancé pour... pour... »

Elle s'interrompit. Bannister devint blanc comme un linge et me lança un regard féroce, tel que je n'en avais encore jamais reçu d'un être humain. A ce moment-là je me serais volontairement retiré sans uniforme. Qu'un psycho-officier chevronné, soi-disant compétent, ait engagé une fille d'équipage *vierge*, c'était le comble !

Bannister me dit d'un ton glacial : « Il est certaines conditions physiologiques, Harper, qu'une fille d'équipage doit remplir. Le règlement exige qu'elle fournisse des documents prouvant ces qualifications. Alors ? »

— « Elle m'a montré des papiers médicaux, » proférai-je, sans espoir. « Des certificats légalisés. Je ne comprends pas comment... »

Je regardai Eve. Elle déclara d'une voix calme : « Ce sont des faux. J'ai donné cent cinquante unités de paye à un falsificateur de passeports pour faire le travail, certificats et tout. »

— « Très bien, Eve, » fit Bannister d'une voix étranglée. « Vous feriez mieux de rentrer dans votre cabine et d'y rester. »

Elle partit sans se retourner. Un silence pesant s'ensuivit. Le capitaine le rompit en ces termes : « Harper, nous fermerons les yeux sur l'idiotie que vous avez commise en embauchant cette fille, car vous passer un savon ne résoudrait pas notre problème immédiat. J'attends que la sagesse parle d'or par votre voix, messieurs. »

— « A mon point de vue, » répondit Tolbertson, « il n'y a pas là matière à discussion. Avec tout le respect dû aux émotions et inhibitions de la fille, ou bien nous la mettons tout de suite en service — de force, si nécessaire — ou bien nous la jetons dans la soute à combustible et prions le ciel d'arriver vivants sur Sirius. »

— « Est-ce la seule alternative ? » demanda Hammell. « Ne pouvons-nous pas essayer de nous en tirer, en laissant la vie sauve à la fille ? »

Tolbertson secoua la tête. « Si elle restait parmi nous en continuant à se refuser, la situation ne tarderait pas à devenir explosive. Mieux vaut n'avoir aucune femme qu'une simple allumeuse ! »

Je dévisageai Bannister. Je savais que le capitaine était profondément humain. Il lui serait presque impossible de soumettre la fille à l'équivalent d'un viol régulier durant les huit mois à venir

et, de toute façon, cela résoudrait mal notre problème. D'autre part, il lui répugnerait d'ordonner sa mort.

Pourtant, Bannister finit par prononcer avec tristesse : « Je crains que Tolbertson n'ait raison. La présence d'Eve Tyler, avec son état d'esprit actuel, est plus menaçante à bord que si nous n'avions aucune fille d'équipage. Aussi vais-je donner l'ordre qu'on la liquide. »

— « Non ! Attendez ! » Un sentiment de culpabilité bouillonnait en moi et je cherchais désespérément à sortir de l'impasse.

J'essayai de sourire. « Je reconnais que j'ai été embobeliné par une jolie frimousse et que je l'ai engagée sans psycho-examen approfondi. C'est la deuxième fois de ma vie que je commets l'erreur de croire à ce que me raconte une femme, et la fois précédente... » (je me renfrognai) « c'était il y a un quart de siècle, sur Terre. Mais assez d'amende honorable. Il existe un moyen pour nous d'utiliser Eve comme fille d'équipage, et cela sans corrompre sa personnalité pour le restant de sa vie. »

Les yeux de Bannister se rétrécirent. « Comment ça ? »

— « Il existe une drogue, » expliquais-je. « Tolberton la connaît. Je ne vous importunerai pas avec son nom, qui est long d'une aune, mais j'en possède suffisamment dans ma pharmacie. C'est une composition à base d'acéto-phénone, avec des qualités soporifiques. Elle provoque un court-circuitage net, temporaire et sans accoutumance des centres du raisonnement. »

— « En effet, » opina Tolbertson. « C'est désagréable, mais... »

Je poursuivis : « Nous pourrions traiter Eve avec cette drogue. En la gardant ainsi conditionnée pendant les huit mois qui viennent, elle fonctionnera ni plus ni moins comme un robot sexuel. A la fin du voyage, nous cesserons le traitement, lui donnerons la suggestion post-hypnotique d'une croisière chastement effectuée, puis la repasserons à son petit copain. Aucun d'eux n'en saura rien, personne n'en souffrira et nous aurons eu une fille d'équipage. »

Leonards remarqua : « C'est un truc moche à lui faire. Elle sera sans défense, comme... un bébé. On devra la nourrir à la cuiller. Quelqu'un devra l'habiller chaque jour. »

Je haussai les épaules. « L'idée me répugne. Mais celle de la voir mourir aussi. D'autre part, je suis encore un psycho-officier assez compétent pour vous annoncer qu'il y a un cas de frousse contagieuse qui sévit dans tout ce navire. Du train dont vont les choses, je ne voudrais pas supputer nos chances de survie après les cent trente transitions qui nous restent à faire ! »

Tous les cinq nous tournâmes et retournâmes la question pendant une vingtaine de minutes. L'idée ne souriait particulièrement à personne, mais personne ne voyait d'autre solution. Bannister mit la décision aux voix et il y eut cinq « oui », donc pas d'opposant.

J'eus pour mission de donner la drogue à Eve. J'entrai chez elle sans frapper et ne fus pas surpris de la voir en proie à une crise de nerfs. Elle se convulsait, recroquevillée en boule sur le grand lit, tout en pleurnichant.

Je m'assis près d'elle, caressai sa chevelure et la consolai, comme si elle était ma propre fille et non — Dieu me pardonne ! — une fille d'équipage sur un astronef. Puis je lui dis : « Tout est arrangé, Eve. Personne ne vous touchera. Tenez... j'ai apporté quelque chose pour vous calmer. Prenez-le. »

Elle se redressa, me regarda d'un air confiant, et je me fis horreur. Je lui donnai la capsule et un verre d'eau. Elle avala le tout. Je conversai tranquillement avec elle pendant dix minutes, l'observant froidement et sans émotion, tandis que la personnalité de celle qui avait été Eve Tyler s'effaçait sur son visage. Ses yeux devinrent vagues, ses lèvres s'alanguirent dans un sourire enfantin et tout signe d'intelligence disparut chez elle.

Alors je demeurai assis dans la pénombre, la contemplant durant quelque cinq minutes, sans dire mot, les yeux simplement fixés sur cette jolie masse de chair sans âme qui avait été une jeune fille.

C'est pour le bien commun, me disais-je. Une question de survie. Une absolue nécessité. Mais je ne réussis guère à me convaincre. Je me levai enfin et sortis. Bannister m'attendait derrière la porte.

— « Eh bien ? » demanda le capitaine.

J'acquiesçai d'un mouvement de tête et filai vers ma cabine. J'appelai Stetson pour lui dire d'aller dans la cabine de la fille d'équipage à des fins récréatives. Pendant ce temps, Bannister avait informé l'équipage de la tournure que prenaient les événements pour Eve ; ils savaient qu'elle avait été transformée en un zombie réceptif, qui n'aurait rien à leur refuser.

Plus tard, Stetson revint me trouver. « C'était un drôle de truc, Doc, » dit-il. « Comme de faire l'amour avec un fantôme. Je dois pourtant lui rendre cette justice que c'est un fantôme assez chaud. »

Et cela continua ainsi. Le *Donnybrook* sillonna la nuit noire de l'hyper-espace vers Sirius et nous passâmes les points de transition l'un après l'autre, sans coups durs. A bord du vaisseau, la tension était réduite au minimum.

Les hommes s'accoutumèrent à la manière d'être d'Eve et, bientôt, aucun complexe ne les retint d'aller lui rendre visite. Il n'y avait personne à bord qui n'eût recours à elle, y compris le capitaine et moi. Certains allaient la voir souvent, d'autres plus rarement, selon le tempérament particulier à chacun. Mais elle était toujours là, toujours consentante.

Nous en prenions soin, l'habillions, lui donnions à manger ; au bout de quelque temps elle apprit à faire par elle-même les choses les plus simples. Souvent, je la trouvais devant sa baie vitrée, en train de contempler l'infini d'un regard incompréhensif.

Mes propres sentiments de culpabilité s'atténuèrent. D'inexorables mobiles nous avaient forcés d'agir comme nous l'avions fait et, de toute manière, Eve s'était rendue coupable d'un grave délit en s'engageant sous une fausse apparence. Tout, dans la situation ainsi créée, semblait s'acheminer vers un dénouement très net : nous atteindrions Sirius bien vivants et elle ne connaîtrait jamais le rôle qu'elle avait joué dans ce voyage. La pureté, me disais-je en tant que psycho-officier et homme de science, est une question de mentalité, non de comportement physique — et pour autant qu'Eve et son fiancé y croiraient, elle se serait gardée pure pour lui.

Les mois passèrent. L'époque de l'atterrissage approcha. Nous franchîmes le dernier point de transition, émergeant dans l'espace voisin de la splendeur radieuse de Sirius et nous nous frayâmes un chemin sinueux à travers la zone des combats, jusqu'aux avant-postes des Terriens sur la lune de Sirius IX, où nous recevrions aussitôt notre affectation dans un secteur du front.

Le jour de l'atterrissage arriva. La face blême de la grande lune tourna d'une façon obsédante autour de nos hublots. Nous pouvions voir en-dessous les fortifications des Terriens, puissamment armées.

Je réveillai Eve.

Elle reprit conscience d'une manière hésitante, pendant que je neutralisais l'effet de la drogue qui avait si longtemps obscurci son cerveau. Elle jeta autour d'elle un regard indécis. Ses yeux s'animèrent d'une vie nouvelle, après être restés sans expression.

— « Salut, Eve, » lui dis-je. « Nous sommes presque sur le point d'atterrir. »

— « Si... vite ? » Ce furent ses premières paroles, après un silence de huit mois. « Nous ne sommes en route que depuis quelques jours. »

— « Ce n'est qu'une apparence. Il s'est passé huit mois entiers, Eve. Nous arrivons dans environ deux heures. »

Elle sourit. « J'ai fait les rêves les plus étranges, savez-vous ? » Son visage s'empourpra peu à peu. « Pourtant je ne pourrais pas vous les raconter. *Je n'oserais pas* ! »

Je profitai de sa somnolence pour la placer dans un état d'hypnose et dictai à son subconscient un compte rendu de notre voyage, du début à la fin, sur un astronef qui, grâce à un effort surhumain, s'était dispensé des services d'une fille d'équipage. Puis je la réveillai de nouveau, bavardai un moment avec elle et m'en allai.

Je pensais que nous avions tiré le meilleur parti d'une mauvaise affaire. J'avais fini par me convaincre que tout s'arrangerait au mieux pour Eve. « Personne n'en souffrira, » avais-je dit au capitaine, et il semblait que j'avais eu raison. Néanmoins, cela avait été une étrange croisière pour nous tous, Eve et ses vingt-trois Adams

— nous surtout, car Eve serait la seule de tous qui l'oublierait à jamais.

Nous nous posâmes sans encombre. On nous apprit que la guerre marchait bien, que les Siriens se tenaient à présent sur la défensive et que, lorsque les quelques vaisseaux terriens qui étaient en route arriveraient, nous ne tarderions pas à mettre l'ennemi en fuite.

Le capitaine Bannister confia Eve aux autorités du sol dès le premier jour, en expliquant qu'elle n'avait pas trouvé les fonctions d'une fille d'équipage à son goût, et il demanda qu'un poste lui soit trouvé parmi le personnel de la base.

Nous étions encore réunis à l'état-major, où nous parvenaient les renseignements tactiques sur la situation, lorsque je reçus un appel. Sans raison, j'espérai que ce fût de mon fils Dan. Il se trouvait quelque part dans la zone des armées et il pouvait y avoir des chances que ce fût dans ces mêmes avant-postes.

Mon pressentiment était bien fondé. Le visage qui apparut sur l'écran appartenait au capitaine Dan Harper, de la 7e Flotte de l'Espace.

— « Père ? J'apprends que tu viens de débarquer du *Donnybrook*. Bienvenue sur le théâtre des hostilités ! »

Je bafouillai un peu, ne sachant de quoi lui parler. Nous étions, pour ainsi dire, comme des étrangers. Je ne l'avais pas vu depuis plus de deux ans, en tout cas pas depuis son affectation dans le secteur sirien, et je n'avais reçu de lui qu'une ou deux lettres en style télégraphique. Je lui demandai piteusement : « Tout a bien marché, fils ? Je me doute qu'ils doivent te donner de l'occupation par ici. »

— « J'ai tous les combats que je veux. » Il eut un ricanement, puis un sourire chaleureux s'épanouit sur son visage. « Père, sans que tu le saches, je te dois des remerciements. »

— « Pourquoi ? »

— « Eh bien, d'après ce que me dit Eve, je comprends que tu n'as jamais reçu ma dernière lettre, aussi tu ne te rends pas compte que je suis sur le point de me marier — et que c'est toi qui a rendu la chose possible. »

— « D'après ce que te dit *Eve* ? Comment pouvais-tu déjà connaître Eve ? Nous venons tout juste de l'amener ! Et avec qui te maries-tu ? »

Dan devint encore plus hilare. « Je connaissais déjà Eve, puisque je l'ai rencontrée il y a deux ans. Et c'est une bonne chose que je la connaisse très bien, puisque c'est la jeune fille que je vais épouser ! »

— « *Eve* ! Notre fille d'équipage ? » Je me serais mordu la langue en petits morceaux pour avoir laissé échapper ces mots — mais cela n'avait aucune importance.

Car Dan éclata de rire. « Eve, » finit-il par dire, quand il reprit son sérieux, « Eve m'a raconté comment elle s'était payé ta tête. Au fond, elle se sent un peu honteuse de l'avoir fait. Mais je lui ai dit

que, puisque personne n'en a souffert, puisque le *Donnybrook* est arrivé ici à bon port — et *qu'elle* est arrivée également — elle devrait l'oublier. Et quand tu viendras ce soir assister à mon mariage dans la grande chapelle, tu lui diras la même chose. Elle te croira... »

— « Tu as raison, Dan, » prononçai-je lentement. « Elle me croira... et personne n'en a souffert... »

Personne n'en a souffert, me dis-je après avoir coupé le contact. *La pureté n'est qu'une question de mentalité. Je suis un homme de science et je sais que c'est un fait. Je m'en souviendrai et, ce soir, au mariage, j'accueillerai Eve avec l'amour et le respect que j'aurais éprouvés pour ma propre fille...*

On me dit que je l'ai fait. Pourtant je ne m'en souviens pas, car à ce moment-là j'étais fin saoul.

Traduit par Paul Alpérine.

Titre original : Eve and the twenty-three Adams.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offre entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuite et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Recherche *Galaxie*, nos 1 à 65 ; *Satellite* nos 1, 10, 12, 13, 15, 16, 18, 24, 29. Faire offre à M. P. MOUMON, Villa Magali, Quartier Calabro, LA VALETTE (Var).

Auteurs et débutants, le fanzine *Mercury* vous accueillera avec plaisir. Prochain concours de textes. Ecrire à G. TEMEY et J. P. FONTANA, 90 rue Verlaine, La Plaine, MONTFERRAND (P. de D.)

Achète *Midi-Minuit Fantastique* no 8 ; *Bizarre* nos 4, 5, 6, 7, 8, 13, 14 ; *Le Surréalisme Même* nos 1 et 4 ; *Planète* nos 1 à 6. Offres chiffrées à Michel FERON à HANNUT (Belgique).

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail *sérieux*. Prix réduit aux lecteurs de *Fiction*. Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique. La Chesnaye, Le Blanc (Indre).

TERRY CARR

La pierre de touche

Terry Carr, jeune auteur américain de 26 ans, fait ses débuts dans Fiction **avec une variation sur le sujet d'une nouvelle célèbre :** L'hypnoglyphe **(autrement dit, la pierre qui hypnotise par l'intermédiaire du toucher) (1). Le développement qu'il en donne apparaît étrangement convaincant.**

Pierre de touche :
1. Pierre noire, siliceuse, utilisée pour déterminer la pureté de l'or et de l'argent grâce à la trace que le frottement de ces métaux laisse sur elle.
2. Tout moyen destiné à mettre à l'épreuve les qualités d'un objet.

DEPUIS trente-deux ans qu'il observait, avec une perplexité et une horreur croissantes, les usages du monde et les maladroites tentatives des hommes pour atteindre à l'amour et à la sécurité, Randolph Helgar se répétait que l'ordre de la nature ne pouvait qu'obéir à des règles simples. Il devait être possible de prendre possession de la vie, de la retenir et de la chérir sans crainte. Et un certain samedi matin du début de mars, alors que les nuages balayés par le vent faisaient place dans le ciel à un pâle soleil, il découvrit ce qu'il cherchait depuis toujours.

La neige avait disparu depuis plus d'une semaine des rues de Greenwich Village, laissant les trottoirs nets et durs sous le pied. Mais les passants gardaient encore une démarche hésitante, comme celle des marins en permission. Randolph Helgar quitta son appartement vers dix heures pour se diriger vers le quartier ouest de la ville. A voir ses cheveux d'un blond roux ébouriffés par le vent, on eût pu croire qu'il se hâtait. Mais le regard attentif de ses yeux gris et le léger sourire qui lui venait fréquemment aux lèvres démentaient cette impression de hâte : Randolph était plus occupé à observer ce qui l'entourait qu'à marcher.

Le plus grand attrait de Greenwich Village consistait pour lui dans le fait qu'il est pratiquement impossible d'en établir un plan

(1) Voir *Fiction* n° 4.

complet. Dès qu'on croit connaître à fond toutes ses rues, tous ses petits magasins, tous les kiosques où se débitent du matin au soir les pizzas ou les hot dogs, on découvre un beau jour une nouvelle boutique, à un endroit qu'on n'avait encore jamais remarqué. Une cécité d'un genre particulier semble s'emparer des gens qui parcourent les rues du Village : ils ne voient jamais que le lieu où ils se rendent.

La veille, en rentrant de l'agence de voyages dans laquelle il était employé, Randolph avait aperçu, par la vitre de l'autobus, une librairie dont la devanture crasseuse attestait qu'elle était installée là depuis longtemps. Il s'y rendait ce matin-là, sans avoir besoin de vérifier l'adresse qu'il avait notée sur un morceau de papier, car il se la rappelait parfaitement.

La librairie venait d'ouvrir lorsqu'il y arriva. Un homme de haute taille et de forte carrure était en train d'installer le comptoir des occasions sur le devant de la boutique. Randolph jeta un coup d'œil sur les reliures défraîchies et entra en saluant le libraire d'un signe de tête.

Les livres étaient rangés en piles le long des murs avec, çà et là, des pancartes portant l'indication : MUSIQUE, HISTOIRE, PSYCHOLOGIE. Mais ces pancartes devaient dater de plusieurs années, car les livres n'étaient pas classés par sections. Près de l'entrée, une vieille armoire, sur laquelle la lumière venant de la vitre sale dessinait des taches claires, portait l'indication d'un prix : dix dollars. A côté se trouvait une petite table ronde à pivot, mais le prix n'en était pas affiché.

Le libraire se tenait sur le seuil de sa porte et regardait Randolph. Au bout d'un moment, il demanda : « Vous désirez quelque chose ? »

Randolph secoua la tête, passa une main dans sa chevelure rousse pour rejeter en arrière une mèche qui lui tombait dans les yeux et se tourna vers une des piles de livres.

— « Je pense que ce rayon pourrait vous intéresser, » reprit le libraire.

Les lattes du parquet ployèrent sous son poids lorsqu'il s'approcha de Randolph pour désigner de la main une étagère portant l'inscription : MAGIE, SORCELLERIE.

— « Non, » répondit Randolph après avoir jeté un coup d'œil dans la direction indiquée.

— « Aucun de ces livres n'est à vendre, » dit l'homme. « Le rayon dont je vous parle est celui des prêts. »

Randolph releva les yeux pour les fixer sur lui et l'homme lui rendit tranquillement son regard, attendant sa réaction.

— « Pas à vendre ? » répéta Randolph.

— « Non, ils font partie de ma collection personnelle. Mais je les prête, moyennant dix cents par jour, à tous ceux qui désirent les lire ou... »

— « Qui vient les consulter ? » questionna Randolph.

Le libraire haussa les épaules et ses lèvres épaisses ébauchèrent un sourire. « Des gens, » répondit-il d'un ton vague. « Des gens qui entrent dans ma boutique, voient ces livres et se disent qu'ils pourraient être intéressés par leur lecture. Ils les rapportent toujours. »

— « Et vous croyez qu'ils les lisent ? » demanda Randolph en regardant les livres dont les dos étaient intacts.

— « Bien sûr, et beaucoup d'entre eux reviennent pour acheter autre chose. »

— « D'autres livres ? »

De nouveau, l'homme haussa les épaules et répondit, en se dirigeant d'un pas pesant vers le fond obscur du magasin : « Je vends aussi d'autres articles. De nos jours, il est impossible de gagner sa vie à ne vendre que des livres. »

— « Et que vendez-vous d'autre ? » demanda Randolph qui l'avait suivi.

— « Vous feriez peut-être mieux de lire d'abord quelques-uns de ces livres, » suggéra l'homme dont les yeux, sous les sourcils en broussaille, le fixaient avec attention.

— « Vendez-vous... des philtres pour rendre amoureux ? Du sang de chauve-souris desséché ? Des entrailles de serpent ? »

— « Non, » répondit le libraire. « Je ne vends que des choses impérissables. »

— « Des charmes magiques ? »

— « Oui, » répondit l'homme d'une voix grave. « Certains sont réels, d'autres ne le sont pas. »

— « Et ceux qui sont réels coûtent plus cher, je suppose ? »

— « Ils sont tous à peu près au même prix. C'est à l'acheteur de décider lesquels sont réels. »

Il s'était baissé pour prendre dans un tiroir une boîte qu'il posa sur son bureau après en avoir levé le couvercle ; puis il tendit le bras pour donner de la lumière.

A la lueur de l'ampoule nue qui pendait du plafond, Randolph put examiner le contenu de la boîte. C'était un assortiment d'amulettes, de pierres, d'insectes desséchés et mis sous verre, de morceaux de bois sculpté et d'objets divers, le tout placé sans ordre dans la boîte. Randolph les toucha du bout des doigts en déclarant : « Je ne crois pas à la magie. »

Le libraire eut un petit sourire. « Moi non plus, je n'y crois pas ; mais beaucoup de ces objets sont très intéressants. Certains viennent d'Amérique du Sud, d'autres sont des produits de l'artisanat européen ou oriental. Ils ont de la valeur, beaucoup de valeur même. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Randolph en prenant une pierre noire qui tenait parfaitement dans le creux de sa main.

— « C'est une pierre de touche, » répondit le libraire. « Passez votre doigt dessus. »

— « Elle est merveilleusement polie, » remarqua Randolph.

— « Cette pierre est censée posséder le pouvoir magique de rendre les gens satisfaits de leur sort. Gardez-la dans votre main. »

Randolph referma les doigts sur la pierre. Peut-être était-ce un effet de son imagination, mais la pierre lui parut en effet très agréable au toucher. Elle était lisse et douce comme de la peau...

— « L'homme qui me l'a donnée m'a dit que c'était une pierre très ancienne venue des Indes. Elle incarne à la fois Yin et Yang, les deux extrêmes qui constituent le monde et lui donnent son harmonie. Il suffit de la regarder, d'ailleurs, pour se rendre compte qu'elle est un symbole. » Le libraire sourit de nouveau et ajouta : « Elle est censée également renfermer une âme humaine, comme la coquille renferme l'œuf. »

— « Un fossile, plutôt, » fit remarquer Randolph qui se demandait de quelle espèce de pierre il s'agissait.

— « Elle vaut cinq dollars, » déclara le libraire.

Randolph soupesa la pierre qu'il tenait dans sa main. De nouveau elle se plaça d'elle-même dans sa paume, confortablement, comme un chat qui s'apprête à dormir. « Je l'achète, » dit Randolph.

Il tira un billet de son portefeuille et aperçut le papier sur lequel il avait, la veille, noté l'adresse de la librairie. « Si je reviens ici dans une semaine, est-ce que votre magasin sera toujours à la même place ? » demanda-t-il. « Ou bien aura-t-il disparu, comme c'est souvent le cas pour les boutiques magiques ? »

— « Mon magasin n'est pas de cette espèce-là, » répondit l'homme, sans sourire cette fois. « Je perdrais vite ma clientèle si je passais mon temps à changer mon lieu de travail. »

— « Tant mieux, » dit Randolph en regardant la pierre. « Quand j'étais enfant, » poursuivit-il, « j'aimais bien ramasser des cailloux sur la plage et je les gardais sur moi pendant des semaines, simplement parce qu'ils me plaisaient. Cette pierre doit posséder, en tout cas, un peu du même pouvoir magique. »

— « Si, un jour, vous n'en voulez plus, rapportez-la-moi, » dit le libraire.

En rentrant chez lui, Randolph trouva sa femme, Margo, occupée à faire sa toilette. Leur fils Bobby, âgé de sept ans, n'était pas dans la maison. Randolph se fit chauffer du café, s'assit devant la table de la cuisine en attendant qu'il fût prêt et tira de sa poche la pierre de touche pour la caresser du doigt.

Cette pierre lui donnait une sensation étrange... Pourtant, c'était tout simplement un morceau de roche noire que le contact de l'eau, au cours des siècles — et peut-être aussi le frottement des doigts — avait rendue lisse et polie. Bien que le libraire l'eût présentée com-

me un symbole venu des Indes, elle avait un aspect tout à fait banal.

Cependant, elle produisait sur Randolph un curieux effet apaisant, peut-être — se dit-il — parce que, comme bien des gens, il éprouvait le besoin de faire quelque chose de ses mains pendant qu'il réfléchissait. Ce sont les mains, aux pouces opposables, qui ont fait de l'homme ce qu'il est — du moins, les anthropologistes l'affirment. Les mains donnent à l'homme le pouvoir de travailler à l'aide des objets qui l'entourent, de fabriquer, de créer. Et l'être humain a le sentiment qu'il doit faire constamment usage de ses mains, parce que sa destinée le veut ainsi.

C'est pourquoi tant de gens fument, se caressent le menton ou tambourinent du doigt sur les tables. Mais le contact de la pierre de touche apportait aux mains de Randolph un délassement, et c'était bien là une forme de magie.

Pendant qu'il se faisait ces réflexions, Margo entra dans la cuisine. Sa longue chevelure défaite lui tombait sur les épaules ; elle n'était pas maquillée et sa bouche aux lèvres pleines avait une pâleur inaccoutumée. Elle sortit deux tasses du placard, versa le café et s'assit en face de son mari.

— « Tu es allé chercher la peinture ? » questionna-t-elle.

— « Quelle peinture ? » demanda Randolph.

— « Tu avais dit que tu repeindrais la cuisine aujourd'hui ; la peinture s'écaille par endroits. »

Tout en continuant à caresser sa pierre, Randolph jeta un coup d'œil sur les murs de la cuisine, mais décida qu'ils n'avaient pas si vilaine allure et qu'ils pourraient rester tels qu'ils étaient pendant encore six mois. Après tout, si un peu de plâtre apparaissait çà et là, ce n'était pas une catastrophe !

— « Je ne me sens pas d'humeur à faire ça en ce moment, » déclara-t-il.

Margo ne répondit pas. Elle prit un livre posé sur la chaise à côté d'elle et chercha la page où elle en était restée.

Randolph promenait toujours ses doigts sur la pierre de touche, en pensant à la plage sur laquelle il jouait lorsqu'il était enfant.

Il y avait réception ce soir-là chez Gene Blake, leur voisin du dessous ; mais, pour une fois, Randolph n'avait pas envie d'y aller. Son ami avait quatre ans de moins que lui et cette différence d'âge, brusquement, lui paraissait considérable. Et puis Blake se livrait à des plaisanteries déplacées au sujet de l'intégration dans le sud, parlait d'écrivains que Randolph connaissait seulement pour avoir lu leurs noms dans des revues, et était un peu trop porté sur le whisky. « Ça ne me dit rien d'aller chez lui ce soir, » dit Randolph à sa femme.

Après le dîner, pendant que Margo faisait la vaisselle et que Bobby, assis dans un coin du salon, lisait un illustré, il s'installa devant le poste de télévision pour revoir une pièce qui avait été, trois ans plus tôt, le clou de la saison théâtrale. Quand les images de publicité apparurent sur l'écran, il tira la pierre de sa poche et se mit à la caresser d'un doigt nonchalant, en se disant qu'il suffisait de faire comme si la publicité n'existait pas.

— « Tu as déjà vu une grenouille ? » lui demanda brusquement Bobby. Il releva la tête et vit le petit garçon debout à côté de lui, parlant d'une voix haletante comme le font les jeunes enfants lorsqu'ils ont quelque chose d'important à dire.

— « Bien sûr, » répondit Randolph.

— « Tu en as déjà vu une noire ? Une qu'était morte ? »

Randolph réfléchit un instant. S'il avait vu une grenouille morte, il ne s'en souvenait pas. « Non, » dit-il.

— « Attends un peu ! » reprit Bobby qui partit en coup de vent. Randolph se tourna de nouveau vers l'écran de télévision et vit ce spectacle étrange : une femme avait fait entrer un cheval dans son salon et s'efforçait de le persuader, par des caresses, de monter au premier étage avant le retour du maître de maison. Le cheval avait l'air de s'ennuyer.

— « Tiens ! » cria Bobby au même moment, en jetant la grenouille sur les genoux de son père.

Randolph regarda la bête morte pendant quelques secondes avant de comprendre de quoi il s'agissait. Une patte et un côté du corps avaient été écrasés, probablement par une roue de voiture, et la bouche était grande ouverte. La grenouille était grisâtre, et non pas noire.

Randolph la fit tomber à terre. « Tu ferais mieux de jeter ça, » dit-il à son fils d'un air dégoûté.

— « Mais j'ai promis soixante billes à un copain pour qu'il me la donne, » protesta Bobby, « et j'en avais que vingt-cinq : il va falloir que tu m'en achètes d'autres. »

Randolph poussa un soupir et fit passer la pierre de touche alternativement d'une de ses mains dans l'autre. « Bon, » dit-il, « nous verrons ça lundi. Mais ôte-moi cette bête d'ici. »

Il se tourna de nouveau vers l'écran. Plusieurs personnes, venues à la rescousse, essayaient maintenant de pousser le cheval pour lui faire monter l'escalier.

— « Elle te plaît pas ? » questionna Bobby.

Randolph le regarda sans paraître comprendre.

— « Ma grenouille, » insista le petit garçon.

Randolph réfléchit un moment à la question. « Je t'ai déjà dit que tu ferais mieux de la jeter, » répéta-t-il. « Elle ne va pas tarder à puer. »

Le visage de Bobby s'allongea. « Est-ce que je peux demander à

maman la permission de la garder ? » demanda-t-il d'une toute petite voix.

Randolph ne répondit pas. Il était en train de penser à une publicité pour les pierres de touche. On aurait pu dire, par exemple : « Depuis deux mille ans, l'humanité cherche une solution aux problèmes et un remède aux tracas quotidiens de l'existence. Maintenant, enfin... »

La voix de Margo, venant de la cuisine, le fit sursauter. « *Bobby* ! » criait-elle. « Emporte cette horreur et jette-la aux ordures *immédiatement* ! Et pas un mot de plus, tu m'entends ! »

Un moment plus tard, Bobby entrait dans le salon, tout penaud, en traînant les pieds ; mais une lueur d'espoir brillait dans ses yeux lorsqu'il regarda son père en disant : « M'man veut m'obliger à la jeter ! »

— « Je t'ai dit que cette bête allait sentir très mauvais, » répondit Randolph en haussant les épaules.

— « Eh ben, j'aurais pourtant cru que tu l'aimerais, ma grenouille ! » protesta Bobby. « Tu me répètes toujours que, *toi*, t'as été un petit garçon, et *elle* pas ! » Il s'arrêta pour reprendre haleine et attendre la réponse de son père. Mais celui-ci ne dit rien et l'enfant quitta brusquement la pièce, tenant toujours la grenouille morte bien serrée dans sa main.

— « Pourquoi ne lui as-tu pas dit non tout de suite, Rand ? » demanda Margo qui venait d'entrer en s'essuyant les mains avec un torchon.

— « Quoi ? » questionna Randolph comme s'il tombait de la lune.

— « Tu sais bien que ce genre de choses me rend malade, » poursuivit Margo d'un ton de reproche. « Je ne vais pas pouvoir manger pendant quarante-huit heures. »

— « J'étais en train de regarder la télévision. »

— « Mais tu avais déjà vu cette pièce deux fois. Qu'est-ce que tu as donc, Rand ? »

— « Prends un peu d'aspirine si tu ne te sens pas bien, » se contenta de dire Randolph, qui garda la pierre dans la paume de sa main jusqu'à ce que sa femme fût sortie en secouant la tête d'un air découragé.

C'était l'heure des actualités télévisées. Le commentateur des nouvelles annonça qu'on avait placé des piquets autour d'une base militaire pour en interdire l'accès : des bombes de protestation devaient être lancées et on craignait la chute de poussières radioactives. Un professeur d'université apparut sur l'écran. Il désigna du doigt une carte accrochée au mur, en déclarant d'un ton solennel : « Le Comité de l'Energie Atomique reconnaît... »

Randolph poussa un soupir et éteignit le poste.

Il se coucha de bonne heure et le lendemain, en se réveillant, il resta un moment à lire au lit. Il prit la pierre de touche posée sur la table de chevet et la retourna plusieurs fois dans sa main. C'était vraiment une pierre très ordinaire : noire, polie, légèrement arrondie. Qu'y avait-il donc dans ce caillou pour que son seul contact suffît à faire paraître aussi banals, aussi insignifiants, tous les détails de la vie courante ?

Il est vrai, se dit Randolph, que les cailloux sont une des choses les plus banales du monde. On en trouve partout : même dans les rues de villes, où tout est fait par la main de l'homme, on trouve des cailloux. Ils font partie du sol sur lequel nous vivons, ils font partie de nos foyers.

Randolph poursuivit sa lecture, en tenant toujours la pierre de touche dans sa main.

Margo, qui était levée depuis longtemps, entra dans la chambre au moment où il reposait son livre. Elle resta un moment sur le seuil de la porte, observant son mari en silence. Puis, sans raison apparente, elle demanda : « Tu m'aimes, Rand ? »

— « Bien sûr, » répondit Randolph, un peu surpris.

— « Je n'en étais pas sûre. »

— « Pourquoi donc ? J'ai fait quelque chose qui t'a déplu ? »

Elle vint s'asseoir à côté de lui sur le lit, en croisant sur ses genoux son peignoir de velours. « C'est que... tu ne m'as presque pas adressé la parole depuis hier. J'avais peur que tu ne sois fâché. »

— « Mais non, » dit Randolph en souriant. « Pour quelle raison veux-tu que je sois fâché ? »

— « Je ne sais pas. Il me semblait simplement que... » Elle s'interrompit et haussa les épaules.

— « Tu te fais du souci bien inutilement, » dit Randolph en allongeant la main pour lui caresser le visage.

Margo s'étendit près de lui et posa la tête sur son épaule. « C'est vrai que tu m'aimes ? » insista-t-elle. « Et que tout va bien ? »

— « Mais oui, naturellement, » répondit Randolph d'un ton apaisant, en retournant la pierre dans sa main.

— « Je voudrais t'embrasser, » dit Margo en se serrant contre lui.

Il posa les lèvres sur le front de sa femme, mais elle lui prit le visage dans ses mains pour lui donner un long baiser passionné.

Quand elle se détacha de lui, Randolph, renversé contre son oreiller, questionna : « Est-ce qu'il fait beau dehors aujourd'hui ? Je n'ai pas vu un rayon de soleil dans cette chambre de toute la matinée. »

— « J'ai envie de t'embrasser encore, » dit Margo pour toute réponse. « Ça ne t'ennuie pas ? »

Randolph sentait la pierre de touche toute chaude dans sa main. « Un caillou en lui-même n'est pas chaud, » se disait-il. « C'est ma main qui lui donne sa chaleur. C'est drôle. »

— « Mais non, bien sûr que ça ne m'ennuie pas ! » répondit-il en se tournant vers sa femme pour se laisser embrasser de nouveau.

Bobby paraissant très occupé de son côté, et Margo n'ayant pas cherché à reprendre la conversation du matin, Randolph resta au lit toute la journée à caresser sa pierre de touche, tout en pensant... il eût été bien en peine de dire à quoi, en fait.

Vers cinq heures et demie, il entendit Margo parler à quelqu'un et, peu après, Blake entra dans la chambre, l'air inquiet. « Ça ne va pas, mon vieux ? » demanda-t-il en voyant son ami au lit. « Pourquoi n'es-tu pas venu hier soir ? »

— « Mais si, ça va très bien, » répondit Randolph. « J'avais tout simplement envie de tirer ma flemme pendant ce week-end. »

Le visage de Blake se rasséréna. « Dans ce cas, tout est pour le mieux, » dit-il. « Ecoute-moi, Randolph ; j'ai des ennuis. »

— « Des ennuis ? » répéta Randolph. Il s'installa confortablement dans son lit et se mit à regarder la pierre qu'il tenait dans sa main.

Après un moment de silence, Blake reprit : « Tu es sûr que tout va bien ? Margo n'est pas malade ? Elle ne m'a pas paru tout à fait dans son assiette quand je l'ai vue tout à l'heure. »

— « Nous allons tous les deux très bien, » affirma Randolph.

— « Alors, c'est parfait. Dis-moi, Randolph, tu sais que tu es mon seul ami intime ? J'ai beaucoup de camarades avec lesquels j'aime bien plaisanter, mais tu es la seule personne sur qui je puisse réellement compter. Et, avec toi, je peux parler sérieusement en étant sûr d'être écouté. Tu sais cela, n'est-ce pas ? »

Randolph acquiesça d'un signe de tête : Blake avait probablement raison.

— « Eh bien, voilà... Tu as dû entendre le vacarme qui s'est fait chez moi hier soir ? Plusieurs de mes invités avaient trop bu... Il y a eu une bagarre... »

— « Je me suis couché tôt, » répondit Randolph.

— « Mais je m'étonne que tu aies pu dormir avec un pareil chahut ? La bagarre a dégénéré en rixe. Les types, complètement saouls, se sont mis à casser les vitres et à renverser le frigidaire. Ils ont même été jusqu'à arracher une des portes de ses gonds. Il a fallu faire venir la police. »

— « Je n'ai rien entendu, » dit Randolph.

— « Fichtre ! Tu as un bon sommeil !... Mais voilà où les ennuis commencent. Le propriétaire veut porter plainte et me donner congé. Tu sais qu'il n'est pas commode ! Il faut absolument que je me procure de l'argent pour réparer les dégâts. »

Randolph ne dit rien. Il avait découvert sur la pierre un creux où son pouce droit s'adaptait parfaitement, comme si la pierre avait

été moulée autour. Il essaya d'y mettre son pouce gauche, mais celui-ci se plaçait moins bien.

— « Je sais que je te prends de court, » poursuivit nerveusement Blake, « et je ne te demanderais pas un pareil service si je ne me sentais pas le couteau sur la gorge... Peux-tu me prêter une centaine de dollars ? »

— « Cent dollars ? » répéta Randolph.

— « Quatre-vingts suffiraient peut-être, mais je pense qu'un petit cadeau au propriétaire pourrait aider à arranger les choses. »

—« Très bien. C'est entendu. »

— « Tu peux m'avancer cette somme ! » s'écria Blake en le regardant avec étonnement.

— « Naturellement. »

— « Combien ? Quatre-vingts ou cent ? »

— « Cent, si tu veux. »

— « Tu es sûr que ça ne te gêne pas ? Je pourrais essayer de m'adresser à quelqu'un d'autre si... »

— « Je vais te faire un chèque, » dit Randolph en se levant sans hâte pour aller chercher son chéquier dans le tiroir du secrétaire. « Nous disons donc : Gene Blake... »

— « Vraiment, » insista Blake, « ça ne te gêne pas ? Je ne voudrais pas que tu te croies obligé... »

— « Mais non, pas du tout, » répondit Randolph qui signa le chèque, le détacha et le lui tendit.

— « Merci, » dit Blake, « tu es un ami, un vrai ! »

— « Allons donc, mon vieux ! C'est tout naturel ! »

Blake resta un moment immobile, comme s'il avait quelque chose à ajouter. Mais il se contenta de remercier une fois de plus et quitta précipitamment la pièce. Sur le seuil de la porte, Margo regarda son mari sans rien dire et s'éloigna à son tour.

— « Alors, tu me les achèteras demain, ces billes ? » demanda Bobby pendant le dîner.

— « Quelles billes ? » questionna Randolph.

— « Tu sais bien : les billes que j'ai promises à mon copain en échange de la grenouille que tu m'as forcé à j'ter ! »

— « Oh ! c'est vrai ! Combien t'en faut-il ? »

— « Trente-cinq. J'lui en d'vais soixante, et j'en avais que vingt-cinq, » répondit le petit garçon. Il se mit à égrener son maïs, piqua soigneusement trois grains au bout de sa fourchette et les fit glisser dans sa bouche avant d'ajouter, entre haut et bas : « Je parie que tu vas oublier ! »

— « Bobby ! » s'écria Margo d'un ton de reproche.

— « J'ai fini d'dîner, » reprit vivement l'enfant. « Est-ce que je

peux me lever de table ? » Sans attendre de réponse, il s'éloigna en marmonnant : « Je parie qu'il va oublier ! »

Margo et Randolph terminèrent leur repas ; puis la jeune femme se leva et se mit à débarrasser la table. Randolph se frottait l'aile du nez avec la pierre de touche.

— « Je voudrais passer la nuit avec toi, » dit tout à coup Margo.

— « J'en serai ravi, » répondit-il, un peu étonné de cette demande.

Elle s'approcha de lui et lui posa une main sur le bras en murmurant : « Pas seulement pour dormir, Rod... »

— « Comme tu voudras, ma chérie ! »

Mais, le moment venu, elle se détourna de lui et resta immobile dans l'obscurité. Randolph s'endormit, un bras négligemment posé sur la hanche de sa femme.

Il fut réveillé par la sonnerie insistante du téléphone, mais ne répondit qu'au cinquième appel.

C'était Howard, un de ses collègues de bureau, qui demandait : « Eh bien, Helgar, comment allez-vous ? »

— « Mais... très bien, » répondit Randolph.

— « C'est qu'il est dix heures passées et, à l'agence, nous craignions que vous ne soyez malade et ne puissiez appeler. »

— « Dix heures passées ? » répéta Randolph, sans paraître comprendre ce que ces mots signifiaient. Mais, au même moment, Margo entra dans la chambre, le réveil à la main, et il se rappela que c'était lundi.

— « J'arrive tout de suite, » dit-il vivement, dans le téléphone. « J'ai été un peu retardé parce que ma femme ne se sentait pas très bien ce matin, mais elle va mieux maintenant. »

Margo, le visage impassible, posa le réveil sur la table de nuit et regarda un moment son mari avant de quitter la pièce.

— « Rien de grave, j'espère ? » questionna Howard.

— « Non, non, tout va bien ; je serai là dans un instant, » affirma Randolph avant de raccrocher.

Il s'assit au bord du lit, cherchant à se rappeler ce qui s'était passé. Mais il ne gardait des deux dernières journées qu'un souvenir confus. Il lui semblait avoir perdu quelque chose qu'il tenait dans sa main.

— « Trois fois, j'ai essayé de te réveiller, » dit Margo qui était revenue et se tenait debout devant lui, les bras croisés sur la poitrine, « mais tu n'as pas voulu m'entendre : tu dormais comme un loir ! »

La mémoire revenait peu à peu à Randolph. En se couchant, la veille, il tenait la pierre dans sa main, mais elle avait dû tomber pendant son sommeil. Il se mit à la chercher parmi les couvertures.

— « Tu as vu ma pierre ? » demanda-t-il à sa femme.

— « Quelle pierre ? »
— « Celle que je tenais dans ma main. J'ai dû la faire tomber. »
Il y eut un instant de silence, puis Margo répondit : « Je ne sais pas où elle est. Ça a donc tellement d'importance ? »
— « Je l'ai payée cinq dollars, » dit Randolph en continuant à fouiller dans le lit.
— « Cinq dollars ? Tu as donné cinq dollars pour un caillou ? »
Randolph s'interrompit net. Oui, cinq dollars pour un caillou... Cela paraissait insensé.
— « Qu'est-ce que tu as donc depuis quelque temps, Rand ? » demanda Margo. « Gene Blake est revenu ce matin pour te rendre ton chèque, en te priant de l'excuser. Il était dans tous ses états. Il m'a dit qu'il ne croyait pas que tu aies vraiment eu l'intention de lui prêter cet argent. »
« Mais ce n'est pas un simple caillou, » se dit Randolph, en suivant le cours de ses pensées. « C'est une pierre de touche noire, polie... »
— « Quelque chose t'inquiète ? » questionna Margo avec sollicitude.
Randolph se sentit soudain pris de frisson. Non, rien ne l'inquiétait : c'était justement là l'ennui.
Il releva la tête en disant : « J'ai l'impression qu'il va faire froid aujourd'hui. Voudrais-tu aller me chercher mes gants ? »
Margo le regarda sans mot dire, puis se dirigea vers le placard de l'entrée tandis que Randolph se levait pour s'habiller. Au bout d'un moment, elle revint avec les gants qu'elle lui tendit. Randolph les mit aussitôt en déclarant : « Même ici, il ne fait pas chaud ! »
Dès que sa femme eut regagné la cuisine, il fouilla de nouveau, soigneusement, méthodiquement, parmi les draps et les couvertures. Il trouva enfin la pierre de touche et, sans la regarder, la glissa dans un sac en papier qu'il mit dans la poche de son pardessus.
En arrivant au bureau, son premier soin fut de s'excuser pour son retard, en termes aussi vagues que possible. Mais — il s'en rendit compte — chacun avait très bien compris qu'il ne s'était tout bonnement pas réveillé à temps. Au fond, se dit-il, ça n'a pas tellement d'importance... pour une fois.
Il avait décidé, au retour, de s'arrêter à la librairie et retrouva celle-ci exactement telle qu'il se la rappelait. C'était le même homme, aussi, qui était dans la boutique. Il leva les sourcils en reconnaissant son visiteur.
— « Vous êtes revenu très vite, » fit-il remarquer.
— « Je vous rapporte la pierre de touche, » répondit Randolph.
— « Cela ne m'étonne pas : tant de gens viennent me rapporter les objets magiques que je leur ai vendus ! Il me semble parfois que je ne fais que les leur prêter, comme les livres. »
— « Vous allez me la racheter ? » questionna Randolph.

— « Pas au prix que vous l'avez payée : il faut bien que je fasse mes affaires. »

— « Quel prix m'en donnerez-vous ? »

— « Un dollar seulement. Si cela ne vous convient pas, vous pouvez la garder. »

Randolph réfléchit un moment. Il n'avait certes pas l'intention de conserver la pierre, mais un dollar, c'était bien peu... Evidemment, il pouvait se débarrasser de la pierre autrement, en la jetant par exemple. Mais, dans ce cas, il se trouverait sans doute quelqu'un pour la ramasser...

— « Avez-vous un marteau ? » demanda-t-il. « Je crois qu'il vaudrait mieux que je la détruise. »

— « Oui, naturellement, » répondit l'homme qui tira d'un tiroir un vieux marteau couvert de rouille. « Ce sera un dollar pour la location, » ajouta-t-il en tendant l'outil à Randolph.

Ce dernier fixa sur lui un regard pénétrant, puis conclut en lui-même que cette exigence n'avait rien de surprenant : comme le libraire l'avait fait remarquer lui-même, il fallait bien qu'il fît ses affaires.

Randolph prit donc le marteau en disant tout haut : « Je me demande si ce caillou est aussi lisse et poli à l'intérieur qu'à l'extérieur. »

— « Peut-être allons-nous y découvrir une âme fossilisée, » reprit l'homme. « Je ne connais pas très bien les objets que je vends. »

Randolph s'agenouilla et fit tomber la pierre du sac sur le plancher, où elle roula un moment avant de s'arrêter.

— « Moi, je connaissais bien les pierres quand j'étais petit, » dit-il. « J'en ramassais toujours des collections sur la plage. »

Il abattit le marteau sur la pierre de touche qui vola en éclats. Un des morceaux, le plus gros, tomba aux pieds de Randolph.

Celui-ci le ramassa pendant que le libraire donnait de la lumière et, ensemble, ils examinèrent le fragment de roche.

Il y avait bien un fossile à l'intérieur, mais Randolph ne comprit pas tout de suite ce que c'était. Cependant, en le regardant plus attentivement, il ne put réprimer un frisson. Ce qu'il avait sous les yeux était aussi laid et informe qu'un fœtus humain, mais c'était quelque chose de beaucoup plus ancien, le témoignage d'une vie retournée à la fange originelle longtemps avant la naissance du premier homme.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Touchstone.

JOHN SHEPLEY

Le Kit-Katt-Klub

Toute ressemblance entre cette histoire et ce que vous lisez d'ordinaire ne serait que pure coïncidence... si l'on excepte peut-être Le physique de l'emploi, **du même auteur** (Fiction **de novembre 1958**)**. Cette dernière nouvelle nous montrait un gorille en chômage cherchant à se faire engager par un studio de cinéma.** Le Kit-Katt-Klub **vous présentera bien d'autres petites créatures non moins charmantes.**

Toute la journée, Tony attendit sa mère à l'hôtel. Il apprit ses leçons de calcul et de grammaire, lut deux fois un livre amusant d'un bout à l'autre, chercha la Floride dans son atlas et se demanda pourquoi elle avait cette couleur rose et cette forme de cigare. Il resta vautré une heure sur le satin du couvre-lit, remit de l'ordre dans sa collection d'images d'animaux — mais sa mère ne rentrait toujours pas. Puis il sentit quelque chose de dur sous l'oreiller. Une bouteille de whisky, bien sûr ! A moitié vide. « Et ce n'est pas du meilleur, » remarqua-t-il. « Pas même du *White Horse* ou du *Haig & Haig*. Faut croire que l'argent va encore manquer ? »

Il fouilla dans toute la chambre, mais c'était vraiment un jeu trop facile. Il dénicha une deuxième bouteille dans le tiroir inférieur de la coiffeuse, une autre enfouie sous une pile de lingerie rose et une autre perchée tout en haut de la penderie, derrière les cartons à chapeaux. « Elle devient négligente, » songea-t-il. « Ou alors, elle ne sait vraiment plus quelle cachette imaginer. » A sept heures il considéra longuement s'il devait ou non se débarbouiller, tomba d'accord avec lui-même pour la négative, enfila sa veste et gagna le hall de l'hôtel. En chemin, il demanda au jeune liftier s'il n'avait pas vu sa mère. Le garçon lui répondit que non.

Le hall était rose et or avec d'immenses glaces, d'épais tapis de haute laine et des fauteuils moelleux. Tony s'approcha du bureau de réception et demanda une fois encore si on n'avait pas vu sa mère. Mais le préposé n'aimait manifestement pas les petits garçons qui posent des questions oiseuses : il adressa à Tony un sourire glacé et répondit qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se trouver sa mère. De guerre lasse, Tony passa

dans la salle de bar où le barman, celui qu'on appelait Mike, était son ami.

Mike était de service, mais il avait fort à faire. Tony se hissa sur un tabouret et attendit. Le bar comptait encore plus de glaces, de tentures roses et de fauteuils que le hall. Au-dessus de Mike s'étalait un tableau tout en longueur représentant des gens tout nus en train de se poursuivre. Un groupe bruyant de consommateurs était assis à l'une des petites tables rondes — trois hommes le cigare aux lèvres, et trois femmes. Les hommes étaient ivres et hideux, les femmes ivres et bêtes. L'une d'entre elles avait des petites étoiles plein les cheveux, comme on en voit sur les arbres de Noël ; l'autre montrait des rides dans le dos ; la troisième était une grosse blonde qui s'esclaffait à tout instant, et Tony remarqua qu'elle avait négligé de s'épiler sous les bras. Il se détourna du groupe, puisque aussi bien sa mère n'y était pas.

Mike était en train de préparer des drys pour les six bambocheurs. « Est-ce que tu as vu ma mère ? » lui demanda Tony.

— « Non. »

— « Donne-moi une limonade. »

Mike abandonna son shaker, remplit un verre de limonade et le tendit à l'enfant par-dessus le comptoir. « Mais tu ferais mieux de décamper. Tu sais où aller, hein ? »

— « Oui. Je voudrais bien ne plus être mineur, Mike. »

— « Et moi, ne plus être barman, » grommela Mike tandis que le groupe éméché se mettait à réclamer en chœur une autre tournée. « Voilà, voilà, messieurs-dames ! Ça vient ! » Il brandit le shaker puis cligna de l'œil à l'adresse de Tony. « Allez, gamin ! File. »

Emportant son verre, Tony se glissa derrière le bar et franchit la porte qui menait à un labyrinthe de corridors humides. Il connaissait parfaitement le chemin. On tournait d'abord à droite, puis deux fois à gauche, puis tout droit, et à droite encore pour arriver enfin dans un réduit d'une propreté douteuse. Là, entre un lavabo qui fuyait et une rangée d'armoires métalliques, on s'asseyait sur un banc réservé aux serveurs, aux barmen et aux chasseurs de l'hôtel. Tony s'installa et but sa limonade.

Après quoi, il décida d'aller dîner. La salle de restaurant était rose elle aussi, à l'exception des nappes blanches et des vestes des serveurs, qui étaient noires. On lui apporta un annuaire téléphonique pour le hausser suffisamment sur sa chaise, tandis qu'il faisait le total de tout ce qui était rose dans le monde : le linge de sa mère, les glaces à la crème, la carte de la Floride, les tableaux qui représentent des gens tout nus. « Alors ? » demanda le serveur, calepin et crayon en position. « Je voudrais des crevettes... » Et puis non, pas de crevettes : ça aussi, c'était rose. Il

choisit à la place un pamplemousse. Ensuite un filet mignon sans garniture, et une glace au chocolat pour finir.

Il fit mettre l'addition sur le compte de sa mère et donna trois cents de sa poche au serveur comme pourboire. Bien qu'il s'attendît à une réponse négative, il lui demanda s'il n'avait pas vu sa mère. Puis il passa une demi-heure dans le hall de l'hôtel à lire des magazines illustrés. Finalement il décida d'aller regarder une fois encore dans la salle de bar. Mike bâillait. Toutes les tables étaient vides, à l'exception de celle où l'on voyait une très belle dame aux cheveux déjà grisonnants et aux yeux fatigués, qui sirotait un *Old-Fashioned* en faisant brûler des allumettes l'une après l'autre. C'était la mère de Tony.

Il s'assit à côté d'elle, lui prit la boîte des mains et lui alluma sa cigarette. « Qui est là ? » marmotta-t-elle d'une voix indistincte.

— « C'est moi, Tony. »

— « Ah ! oui... Tony... » Elle tendit une main hésitante pour lui caresser les cheveux. « Veux-tu la cerise du verre de maman ? »

Il mangea la cerise, et même la tranche d'orange — c'était un rite bien établi entre eux deux, puis il dit : « C'est l'heure d'aller nous coucher, je crois. » Mais il savait qu'elle demanderait un autre *Old-Fashioned*. Ce fut Mike qui l'apporta, et Tony mangea la cerise de ce second verre, le « rebut », comme disent les barmen dans leur jargon de métier. « Mets-le sur la note, Mike, » dit-il, et Mike eut son petit clin d'œil habituel en faisant un salut militaire. La mère de Tony se repoudrait le nez mais elle avait de la difficulté à bien tenir son étui. De la poudre tomba sur la table. Tony dut l'aider.

Elle fut obligée de s'appuyer à son épaule pour traverser le hall. Elle fit même un faux pas, perdit un de ses souliers et Tony ramassa la chaussure tandis que le réceptionniste suivait la scène d'un œil blasé. Le groom de l'ascenseur évita de les regarder durant le trajet, mais aux mouvements brusques qui faisaient sauter ses épaules Tony comprit qu'il pouffait.

Une fois dans la chambre elle envoya rouler ses souliers et se laissa tomber sur le lit. Tony gagna la salle de bains où il mouilla une serviette au robinet, puis l'apporta à sa mère et attendit qu'elle se fût rafraîchi le visage et la nuque. Sa robe défragée aux hanches, sa jupe relevée au-dessus des genoux, elle glissa une main sous l'oreiller et ramena la bouteille. « Maman va boire une toute petite gorgée, » marmonna-t-elle. « Rien qu'une. Parce que, tu vois, maman est fatiguée... bien fatiguée... » Et comme il restait planté devant elle à la regarder fixement : « Oh ! pour l'amour de Dieu, va te coucher ! »

— « Bonne nuit, » répondit-il et il l'embrassa docilement.

La chambre de Tony communiquait avec celle de sa mère par

la salle de bains. Il se demanda combien de temps encore ils pourraient supporter la dépense de deux pièces dans un hôtel aux murs rose et argent. Cette soirée avait été une soirée comme beaucoup d'autres et Tony demeurait sous l'impression vague, mais insistante, que tout était de sa faute. Pour une fois, il aurait voulu pouvoir faire quelque chose.

C'est pourquoi, lorsque la lumière qui filtrait sous la porte de la salle de bains eut disparu, Tony sortit à pas de loup. Les couloirs de l'hôtel étaient pleins de gens — certains regagnant leurs chambres, d'autres cherchant des chambres qui n'étaient pas les leurs, tandis que des serveurs allaient et venaient en courant, portant des plateaux chargés de bouteilles et de seaux de glace. Tony se dirigea vers l'escalier d'incendie situé derrière l'hôtel. A la porte d'une chambre il aperçut un couple en pyjama — un gros homme rouge et suant, une fille maigre aux joues blafardes — qui s'embrassait et pouffait tout en essayant d'introduire la clé dans la serrure. Il les ignora. A chaque palier de l'escalier de secours il s'arrêta pour écouter, mais personne ne le poursuivait. Néanmoins, ce fut seulement au rez-de-chaussée qu'il eut la certitude d'être libre.

Le derrière de l'hôtel était bien différent de la façade. Celle-ci donnait sur une large avenue bordée d'arbres et de magasins luxueux ; elle avait une gigantesque enseigne lumineuse, des projecteurs, des portes de verre qui s'ouvraient et se refermaient sans bruit, et un planton à l'uniforme chamarré. Au contraire, Tony se trouvait maintenant devant une petite porte de fer dont les gonds rouillés grinçaient, et par où l'on débouchait sur une immense étendue de ciment lépreux, toute couverte de poubelles. Il devait y en avoir des centaines, des milliers, remplies de tranches d'orange et de bouteilles vides. C'est à peine si Tony pouvait se frayer un chemin entre elles — un chemin qu'éclairait chichement la lueur tremblotante d'un réverbère. Il marcha sans s'arrêter et parvint ainsi à l'autre bout du terre-plein. Là, deux éboueurs au visage renfrogné vidaient les poubelles dans un camion-benne. Il resta un moment à les regarder, le temps que le camion démarre pour laisser la place au suivant.

Il se remit en route. Il connaissait mal cette partie de la ville, amas de taudis aux murs noirâtres, aux fenêtres délabrées, aux escaliers de secours mangés par la rouille. Mais il était libre et, l'inspiration aidant, il savait quel chemin prendre. D'abord à droite, puis deux fois à gauche, puis tout droit, puis à droite encore, et il trouva ce qu'il cherchait : un petit bar dans une rue transversale. On descendait trois marches pour atteindre une porte éclairée par une ampoule salie de crottes de mouches. Tony eut de la peine à déchiffrer le nom de l'endroit, peint sur un panneau écaillé :

L'établissement semblait mal famé, un vrai bouge — exactement ce qu'il cherchait.

Il ouvrit la porte et entra. La salle était basse de plafond, mal éclairée et sentait la bière aigre. Pas de grandes glaces, pas de fauteuils en cuir, pas de peinture rose : en fait, c'était partout le même brun sale, aussi bien sur les murs que sur le comptoir ou sur les tables marquées de ronds poisseux et toutes brûlées par les cigarettes. Mais la série multiforme et multicolore des bouteilles ne différait pas d'ailleurs : gin, vermouth, whisky, crème de menthe, et d'autres encore dont Tony ignorait les noms. Au-dessus du bar, aucun tableau. Rien qu'une pancarte où l'on pouvait lire cet avis en grosses lettres noires : *Interdit aux mineurs.* Tony s'assit à une table.

Il était très fier de lui. Il reconnut tout de suite Mrs. Kit-Katt : toute grise et mouchetée, assise à la caisse, elle se léchait les pattes. Ses yeux se rétrécirent jusqu'à ne plus former que deux minces fentes satisfaites. Elle n'accorda du reste qu'un bref regard à Tony — mais le barman, un perroquet bleu et orange au plumage maculé de crasse le considéra d'un air plutôt amical. Tony remarqua avec compassion qu'il était borgne, ou plus exactement aveugle d'un œil, celui-ci, le gauche, étant recouvert d'une taie blanchâtre. Puis le barman tourna vivement la tête, faisant signe de son bon œil à un pigeon gris cendré, lequel vola jusqu'à la table de Tony. ce dernier commanda un *Old-Fashioned.* Le perroquet prépara le verre avec une lenteur voulue.

— « On paie tout de suite, » déclara le pigeon en apportant la commande. « La maison ne fait pas crédit. On ne veut pas que les gens aient des ardoises. »

— « C'est combien ? » demanda Tony.

— « Douze *cents.* »

Tony fouilla dans ses poches et ramena une poignée de petite monnaie. « Vos consommations sont bien chères, » fit-il remarquer en comptant les douze *cents.*

— « Dites donc, vous ! Si nos prix ne vous plaisent pas, vous n'avez qu'à voir ailleurs ! » Et de derrière sa caisse, Mrs. Kit-Katt appuya cette riposte d'un crachement rien moins qu'aimable : « Dites-lui d'aller autre part ! » Tony s'empressa de payer les douze *cents.* Il ajouta même une pièce en guise de pourboire, et le pigeon subitement radouci vola en roucoulant jusqu'à la caisse. Il donna l'argent à la patronne qui fit passer les *cents* dans le tiroir et continua de se lécher les pattes.

Tony versa subrepticement le whisky par terre, puis il mangea la cerise et la tranche d'orange tout en observant les autres consommateurs. Ceux-ci n'étaient que trois. Assis à la même table,

deux singes d'aspect galeux buvaient de la bière en faisant une partie d'échecs : tandis que l'un méditait le coup qu'il allait jouer, l'autre se penchait en avant et s'occupait activement à épouiller son partenaire. Plus loin, dans le recoin le plus sombre de la salle, on apercevait une très vieille tortue. Sa carapace était couverte de poussière et de toiles d'araignées, et ses petits yeux, à l'expression morne, disparaissaient presque entièrement dans un lacis de rides écailleuses. De temps en temps, avec une lenteur apathique, elle ouvrait son bec camard, puis le refermait sans bruit. Un verre était posé devant elle, plein d'un liquide verdâtre, mais c'est à peine si elle y touchait.

Tony, qui avait fini son *Old-Fashioned*, en commanda un deuxième. Le premier instant d'euphorie était passé, le laissant plus calme, plus triste aussi. On n'entendait presque aucun bruit dans la salle : de temps à autre un claquement sec lorsqu'un des singes bougeait une pièce ou écrasait un pou entre ses dents, le choc d'un cube de glace contre un verre, le son plus clair de la machine enregistreuse de la caisse ou le battement rapide des ailes du pigeon ou du perroquet. Cette stagnation portait à la longue sur les nerfs de Tony car en fait, ce bar n'avait décidément rien de bien intéressant. Il était libre de sa soirée, et voilà qu'il ne se passait rien autour de lui ! Pourtant, il savait qu'il ne voulait pas s'en aller et souhaita de toutes ses forces que quelque chose arrive. Et c'est alors que la porte s'ouvrit pour livrer passage à un nouveau venu.

Un client tout fringant, celui-là : un fox-terrier blanc dont les oreilles et le museau noirs faisaient songer à un masque. Il alla jusqu'au comptoir, bien cambré sur ses pattes de derrière, et lança d'une voix pointue : « Un *Manhattan*, s'il vous plaît. » Mrs. Kit-Katt se hérissa, ses yeux soudain dilatés parurent lancer des éclairs, mais elle ne bougea pas de son siège. Le perroquet, lui, posa un regard dépourvu d'expression sur l'arrivant, fit entendre un petit cri rauque en guise d'acquiescement et se mit à préparer le *Manhattan*. Les singes levèrent seulement une fois la tête et se replongèrent aussitôt dans leur partie. La tortue n'eut pas la moindre réaction. Le fox-terrier promena un regard suffisant par toute la salle. Le ruban qu'il avait autour du cou était rose.

Puis, tout à coup, Tony le vit à quatre pattes devant sa table. « Me permettez-vous de vous tenir compagnie ? » Tony hésita. Il ne se sentait vraiment pas d'humeur à bavarder. Mais il y avait une telle insistance dans le ton du fox-terrier, qu'il n'eut pas le cœur de dire non. Du reste, le chien s'asseyait en face de lui sans même attendre une réponse. « Pourquoi êtes-vous si triste, ce soir ? »

— « Je ne suis pas triste. Je me trouve bien ici. »

— « Vraiment ? » La voix du fox-terrier exprimait une profonde

commisération, et non une simple pitié de commande. « Eh bien, moi, je trouve que l'endroit fait plutôt boui-boui. »

— « Alors, pourquoi y venez-vous ? »

— « Croyez bien que je m'en dispense quand je peux faire autrement ! J'aime me trouver dans un cadre plus relevé... Mais qu'est-ce que vous voulez, vous ? » Ces derniers mots s'adressaient au pigeon qui était toujours là, semblant attendre quelque chose.

— « Vous n'avez pas payé le verre. »

— « Est-il possible que... Parlez-moi d'un distrait ! Soyez chic : vous mettrez ça sur mon compte, n'est-ce pas ? »

— « Vous n'avez pas de compte ici, vous le savez bien. Personne n'en a. »

— « Comprenez-vous maintenant ce que je pense de l'endroit ? » demanda le fox-terrier en se tournant vers Tony. Puis, revenant au pigeon : « Ecoutez, mon vieux, la vérité m'oblige à vous dire que je suis sorti ce soir sans un sou en poche. Mais je suis bien sûr que Mrs. Kit-Katt, cette vieille amie, me fera... »

— « Dites-leur de payer ou de décamper ! » s'égosilla l'intéressée et d'une voix telle, que le perroquet eut un battement d'ailes épouvanté, cependant que les deux singes, arrachés à leur partie, posaient les poings sur la table et jetaient un regard furieux en direction du fox-terrier. La tortue elle-même parut sortir de sa torpeur : son cou ridé se tendit vers le lieu de l'altercation et elle ouvrit et referma deux fois le bec.

— « ...me fera confiance, » acheva le fox-terrier imperturbable. « A moins que... si vous consentiez... » Et il regarda Tony avec une expression irrésistible.

— « Oh ! je vous offrirai volontiers un verre. C'est combien ? Douze *cents* également ? »

— « Les *Manhattans* sont à quinze, » répondit le serveur d'un ton rogue.

Tony compta la somme et y ajouta une pièce en guise de pourboire. Le pigeon la rafla et s'envola, Mrs. Kit-Katt enregistra les douze *cents* et l'incident fut clos : les singes reprirent leur partie d'échecs et leur chasse aux poux, la tortue se ratatina sur elle-même. Seul, le perroquet semblait quelque peu désorienté.

— « C'est très chic de votre part, » remercia le fox-terrier. Mais il ne put s'empêcher de continuer avec morgue : « Me suis-je trompé, ou est-ce que vous lui avez bien donné un pourboire ? Moi, je ne donnerais rien à de tels individus, surtout dans un tel bouge. Le service est déplorable, du reste. »

— « Nous laissons toujours de gros pourboires, » expliqua Tony. « Partout où nous passons. Même si nous ne pouvons pas payer la note, nous donnons de bons pourboires. »

— « Voilà une façon de vivre intéressante, et que je voudrais bien pouvoir adopter si j'en avais les moyens. Mais mon impresario

n'est qu'une brute. Il me réduit littéralement à la portion congrue. »

— « Votre impresario ? »

— « Je fais du théâtre — je pensais que vous l'aviez déjà compris. A propos, n'auriez-vous pas une cigarette ? »

— « Je suis mineur... je ne fume pas, » s'excusa Tony. Il n'en fouilla pas moins dans ses poches et retrouva toute son assurance en y tâtant un paquet de cigarettes. Au total, cette soirée devenait pleine d'intérêt. « Que faites-vous au théâtre ? » demanda-t-il en tendant une allumette enflammée par-dessus la table.

— « Et que fait-on d'ordinaire au théâtre ? Je passe à travers des cerceaux, je tiens une balle en équilibre sur le bout du nez, je danse sur mes jambes postérieures — bref, vous voyez le genre. Je suis d'une famille qui a laissé un nom parmi les chiens savants. Mon grand-père, si cela vous intéresse, s'était fait une renommée mondiale : au temps de sa splendeur, il a joué devant le roi de Hongrie et beaucoup d'autres têtes couronnées. Peut-être avez-vous entendu parler du Grand Cirque Krakowski ? »

— « Et comment ! » s'exclama Tony, heureux de montrer qu'il était au courant. « J'ai lu l'autre jour tout un article à son sujet. »

— « Eh bien, c'était le cirque de mon grand-père... du moins, tant que Krakowski n'est pas venu faire faillite à Brooklyn. Comme vous le savez, c'était un alcoolique (Krakowski, pas mon grand-père). »

— « Non, ça je ne le savais pas, » avoua Tony tristement.

— « Il est mort du delirium tremens, et il ne l'a pas volé ! » ponctua le fox-terrier avec emportement. « Quand on songe qu'il a vendu tous ses chiens, un par un, y compris mon grand-père, pour pouvoir continuer à s'imbiber de mauvais tord-boyaux ! C'est pire que de l'insouciance, je vous le dis ! C'est un crime ! Hum... à propos... (Les yeux du fox-terrier brillèrent.) Je vois que votre verre est vide — et le mien aussi, on dirait. Que penseriez-vous de remettre la tournée ? »

— « Mais... » balbutia Tony. « Vraiment, je ne crois pas... »

— « Il va de soi que je vous revaudrai cela à la première occasion, » promit le fox-terrier. « Puis-je vous prendre encore une cigarette ? Merci. *Et la même chose pour nous deux !* » aboya-t-il à l'adresse de Mrs. Kit-Katt. Tony vit les yeux de la patronne flamboyer, ses lèvres se retrousser en un rictus silencieux, mais elle fit signe au serveur qui vola jusqu'à la table avec les deux verres commandés. Les singes manifestèrent leur agacement à haute voix et le barman suivit d'un œil lugubre les gestes de Tony qui alignait les pièces de monnaie pour payer.

— « Je crois que nous dérangeons tout le monde, » murmura Tony avec inquiétude. « Et Mrs. Kit-Katt n'aime pas nous voir ici, c'est évident. »

— « Plaignez-la ! » ricana le fox-terrier. « Nous buvons sa sale marchandise et nous payons, n'est-ce pas ? Ça fait longtemps que je la connais. Elle ferait n'importe quoi pour de l'argent, je vous le dis ! Personnellement, je pense qu'elle... Eh ! mais, qu'est-ce que vous faites-là ? » Il se récriait soudain, horrifié, en voyant Tony répandre son whisky par terre.

— « Je suis mineur. Je n'ai pas le droit de boire de l'alcool. »

— « Mais ce n'est pas une raison pour le renverser ! Permettez... » Le fox-terrier arracha le verre des mains de Tony et ne fit qu'une lampée de son contenu. « Ce serait péché de gaspiller cela ! » reprit-il avec un hoquet. « Alors, vous mangez seulement le rebut ? »

— « Vous ne devriez pas boire du gin et du whisky en même temps, » lui rappela Tony.

— « Superstition, mon cher... Mais où en étais-je ? Ah ! oui : je vous renseignais sur le compte de Mrs. Kit-Katt. C'est une... enfin, disons que c'est un danger public... elle et son amie que vous voyez là-bas, la vieille tortue. On s'imagine connaître Mrs. Kit-Katt et les autres, mais j'avoue que cette tortue est un véritable mystère. Ça fait des années qu'elle reste assise dans son coin, toujours le même, de plus en plus sale sous la poussière et les toiles d'araignées et buvant de l'eau croupie. Elle n'en a pas l'air comme ça, mais elle n'arrête pas d'avoir l'œil sur nous. Elle ouvre le bec, elle tend le cou dans notre direction — n'ayez crainte : elle sait qu'on est en train de parler d'elle. Elle est au courant de tout, mais personne ne sait rien d'elle. D'après certains bruits (des bruits seulement), c'est à elle qu'appartiendrait le boui-boui. Mrs. Kit-Katt lui servirait de façade. Un camouflage, en somme... »

— « Un camouflage, pourquoi ? » s'écria Tony inquiet.

Le fox-terrier parut soudain plus réservé. « Une filouterie quelconque, je suppose — comme il s'en fait d'habitude. Mais revenons plutôt à mon grand-père. C'était un chien de cirque fameux, vous savez. Il travaillait pour Krakowski... »

— « Vous me l'avez déjà dit, » coupa Tony avec impatience.

— « Mais vous ai-je parlé de sa déchéance finale ? Car c'est déchoir, vous en conviendrez, que de tomber du grand Krakowski et du roi de Hongrie à un théâtre populaire de Newark, dans le New Jersey. Connaissez-vous Newark ? »

— « Bien sûr. J'y ai habité quelque temps. Un de mes beaux-pères y était homme de loi, ou avocat, je crois. »

— « Alors, vous devez connaître le Théâtre de la Gaieté ? »

— « Je suis passé devant des centaines de fois. On voyait de grandes images de femmes toutes nues à l'entrée. Racontez-moi encore des choses sur Mrs. Kit-Katt... et sur la tortue. Vous voulez bien ? »

— « Et à l'intérieur, on les voyait en chair et en os, » continua le fox-terrier. « Je crois qu'elles se déshabillaient en musique, c'était le clou du spectacle. Mon pauvre grand-père, qui savait tenir une assiette en équilibre sur la tranche au bout de son nez en dansant au son de la Rhapsodie Hongroise de Liszt — mon grand-père n'était plus dès lors qu'un intermède ennuyeux pour les amateurs de ce genre d'endroit. Il n'a pas tenu longtemps. Moi, je dis qu'il a été blessé à mort dans son amour-propre, qu'il a eu le cœur littéralement brisé... Oh ! mais votre verre est encore vide. Tenez ! Je vous joue une autre tournée. »

— « Mais vous n'avez pas d'argent, » répondit Tony en essayant de se dominer. « Même si vous payez, il faudra que je paie. »

— « Sans doute, mais ce sera plus élégant. Garçon ! » aboya le fox-terrier en faisant signe des deux pattes. « Apportez-nous les dés ! »

Le pigeon arriva aussitôt. Ils jetèrent les dés chacun leur tour tandis que tout le monde dans la salle les regardait sans aménité. Tony perdit et paya.

« Mon père reprit courageusement la tradition familiale, » continua le fox-terrier en avalant successivement son martini et le whisky de son compagnon. « Comme de juste il rompit totalement avec le milieu de mon grand-père, au grand dam des Krakowski et des rois de Hongrie, sans parler de ce fameux Théâtre de la Gaieté à Newark. Voyez-vous, mon père avait de grands airs, des façons sarcastiques et assez désagréables, mais c'était incontestablement un véritable artiste. Un artiste de classe. Et intuitif. Il avait un don pour flairer d'où venait le vent et son museau se tourna vers l'Ouest, là où le cinéma prenait son essor. Ses débuts ne furent pas faciles. Il lui fallut apprendre à se maîtriser, apprendre à exprimer les états d'âme les plus émouvants. Enfin, après avoir été bien battu et cajolé, il décrocha son premier grand rôle : celui de Rex dans *Reviens, Rexie,* la fameuse super-production en technicolor et cinémascope, avec aboiements et gémissements en stéréophonie... »

— « Mais je l'ai vu, je l'ai vu ! » s'écria Tony. « C'est l'histoire d'un garçon qui perd son chien, mais à la fin ils se retrouvent. C'est un film formidable ! »

— « Oui. Deux heures de souffrances. Mais je dois reconnaître que ce fut un triomphe pour mon père. Pendant des semaines, il a reçu plus de lettres d'admirateurs qu'aucun autre artiste connu. On lui donna un collier d'or et d'argent. Il eut sa piscine personnelle et sa niche en matière plastique rose. Et puis il a fait de la dépression. Il a eu des accès de folie au cours desquels il bavait. Finalement il a mordu une actrice et on l'a abattu. Il a maintenant un tombeau tout en marbre. Ses admirateurs y vont en foule...

Mais à quoi bon vous raconter tout cela ? Vous devez bien déjà le savoir, puisque vous aviez un beau-père à Hollywood. Mais votre père, à vous ? Qui était-il ? »

Tony prit un ton aussi naturel que possible. « Mon père était un des maris de ma mère. Mais je ne sais plus lequel. »

Les yeux du fox-terrier eurent une expression hypocrite, où se décelait une sorte de satisfaction. « Tout bien considéré, vous tenez bien le coup, » dit-il. « Quant à moi, songez que je suis le dernier représentant de la famille. Oh ! bien sûr, j'ai joué dans des tas d'endroits — Chicago, Las Vegas, Miami, et d'autres — mais vous êtes vous-même passé par cette vie d'hôtel. Vous savez ce que c'est... » Tony acquiesça d'un signe de tête et le fox-terrier continua : « ...Du rose partout et l'alcool pour finir. Dommage, car je suis un brillant artiste. Voyez où j'en suis réduit : chiner des verres auprès des étrangers dans un bouge de dernière catégorie. Cette soi-disant Mrs. Kit-Katt est un danger public, je le dis et le répète... Elle et son amie la tortue qui ne cesse pas de nous observer et qui sait tout. Alors ? Cela ne vous intéresse pas, ce que je suis en train de vous raconter ? Vous me l'avez demandé et maintenant vous ne voulez plus m'écouter. Prenez-y garde : tout cela montre bien quelle immense tromperie est le monde, et à quel point nous sommes peu en mesure de lutter contre... Et cela montre aussi le point où je me trouve réduit. Faux-semblant, tromperie — les bars, les bouges, avec leurs Mrs. Kit-Katt, leurs perroquets, leurs pigeons, tout cela n'est que trompe-l'œil pour les chagrins, pour la vie. Les singes eux-mêmes y prennent part. Une part assez effacée, je vous l'accorde. Ils viennent ici tous les soirs, mais ne s'intéressent à rien hormis leurs échecs, leur bière et leurs poux. Je n'appelle pas cela vivre, je n'appelle pas cela souffrir, je dis que c'est mener une existence de cloportes. Pas vous ? Pourquoi fréquenter ce genre d'endroit sinon par douleur, par honte, par lassitude de porter le trop lourd fardeau de la vie ? Pourquoi, sinon parce que nos cœurs sont brisés, notre orgueil blessé ? Je vous dirai une chose : je suis d'une famille en tous points remarquable, mon grand-père était un artiste célèbre dans le monde entier, il avait travaillé pour le fameux Krakowski et le roi de Hongrie ; mon père ensuite fut la coqueluche du pays, il recevait plus de lettres que n'importe quel autre et quand il est mort, l'écume à la gueule, on est venu en pèlerinage sur sa tombe ; quant à moi, je suis tout aussi brillant et même au point où me voilà rendu j'ai toujours mon amour-propre, mon cœur brisé et le souvenir d'un passé glorieux. Certes, nous avions nos petites histoires de famille, mais nous nous en arrangions avec élégance, en gens bien élevés. Jamais nous n'aurions mangé la cerise d'un *Old-Fashioned* ni bu de la limonade dans les lavabos. Jamais nous ne nous serions donné en spectacle dans les bars ou les halls des hôtels. Aucun réceptionniste ne nous

aurait insulté, aucun groom d'ascenseur ne nous aurait pouffé au nez... » Le fox-terrier regardait Tony avec des yeux larmoyants qui semblaient pleurer sur son propre sort. La boucle du ruban rose qu'il portait autour du cou était défaite. « Un autre verre, » gémit-il d'une voix lamentable.

Cette fois, Tony refusa. Pas seulement parce qu'il n'avait plus d'argent, mais aussi parce qu'il avait maintenant compris que tous les ivrognes, quels qu'ils fussent, étaient assommants. Au même instant, du reste, il y eut un piétinement de pas lourds à la porte du Kit-Katt Klub et une escouade d'agents fit irruption dans la salle. « *Une descente de police,* » aboya le fox-terrier. « *Filons !* » Ils coururent tous deux jusqu'à la fenêtre de derrière. Tony allongeait le bras pour l'ouvrir mais le fox, jappant de terreur, le bouscula et bondit à sa place. Il passa à travers une vitre dans un fracas de verre brisé, puis disparut au fond d'une ruelle obscure, les bouts de son ruban traînant derrière lui. Tony frotta son genou contusionné et se glissa à croppetons sous une table tandis que l'un des agents (celui dont la terrible moustache était aussi noire que ses souliers vernis) s'avançait jusqu'à la caisse. « Mrs. Kit-Katt ! » tonna-t-il en pointant son bâton vers la patronne. « Je vous arrête au nom de la loi pour vente de boissons alcoolisées à des mineurs ! J'arrête également toute personne ici présente ! » De sa cachette Tony vit les menottes se refermer autour des pattes de Mrs. Kit-Katt. Grondant et crachant de fureur, celle-ci fut aussitôt emmenée jusqu'à la voiture de police. Puis ce fut le tour du perroquet barman qui battait piteusement des ailes entre deux agents et tournait la tête d'un côté et de l'autre pour essayer sans succès de dissimuler son œil mort. La vieille tortue, elle, refusa d'obtempérer : elle ferma son bec et rentra complètement sous sa carapace — tête, pattes et queue. Mais deux autres agents la prirent à bras-le-corps et l'emmenèrent. Les singes furent enchaînés ensemble. Le dernier à sortir fut le pigeon qui obéit sans un mot, ses plumes tout ébouriffées. Tony les suivit tous dans la rue et resta sur le trottoir à regarder les agents qui refermaient les portes du fourgon. Puis les voitures démarrèrent.

Il était de nouveau libre. Mais le jour allait maintenant se lever. Il faisait un froid glacial, hostile, Tony ne savait vraiment plus où aller. Il ne lui restait plus qu'à reprendre le chemin de l'hôtel. Il n'eut pas de peine à retrouver sa route. Les deux éboueurs étaient toujours en train de charger les ordures dans les camions-bennes. Ils avaient peut-être déjà vidé la moitié des poubelles, mais on aurait dit qu'il en restait toujours autant. Puis Tony monta l'escalier de secours. Dans le couloir, le couple ivre était encore devant la porte, essayant d'ouvrir la serrure. Le visage de l'homme était violet, ses gestes frénétiques, tandis que la fille aux joues blafar-

des, recrue de fatigue, demeurait appuyée sans un mot contre le mur. Tony gagna sa chambre à pas de loup, se déshabilla et se coucha.

Une mince fente lumineuse apparaissait sous la porte de la salle de bains. « Et ils m'auraient arrêté moi aussi, » songea-t-il avec un sentiment de culpabilité, « si seulement je leur avais dit qui j'étais. »

Traduit par René Lathière.
Titre original : The Kit-Katt Klub.

GALI NOSEK

Les prisonniers

Il y avait plusieurs années que nous n'avions publié de contes de Gali Nosek, jeune auteur féminin qui révéla jadis dans Fiction une attachante personnalité, mi-sauvage mi-poétique. Elle nous revient avec un texte qui reste bien dans sa manière.

Et je ne sais pourquoi, ces angoisses venaient, revenaient, nuit après nuit. Le temps les basculait du jour interminable à l'heure entre chien et loup, puis, plus précisément, depuis quelques mois, tard dans la nuit.

Mon sommeil était hanté de peur, hanté d'angoisses.

Une secousse me dressait dès la première tombée dans l'inconscience, et le même cercle me clouait, m'opprimait.

Toujours cette pénible impression d'étouffement, la panique d'être emmurée dans une indéfinissable prison, la perte de vie, la fin, l'impossibilité de s'évader, de bouger même.

Et je criais, je hurlais sans pouvoir m'éveiller. Je sortais d'un lit paisible, inutile confort, essayant de m'échapper.

On me réveillait.

La réalité, le choc de retrouver un cadre familier, protecteur, cette fin brusque du cauchemar, me laissaient le cœur battant la chamade, malade, blême et perdue.

Début avril.

L'hiver immobile, indéracinable. Le ciel jaune.

Enfin une semaine un peu ensoleillée. Et sur mon balcon, plein de petits bourgeons clairs sur les branches noires, entremêlées, de la vigne vierge.

Je demeurais longtemps, souvent, à les regarder. Ils m'apporteraient l'ombre, la douceur qui enchantait, transformait ma rue grouillante. Encore plus de chaleur.

Pâques m'entraîna au loin.

Je partis tôt, dans un flot incessant de vacanciers. Et je roulai jus-

qu'au petit village minuscule, inexistant pour toute carte, lieu-dit insoupçonné, où vivaient mes cousins, instituteurs et bretons.

Une petite école, d'allure très ancienne, de forme pleine. Leur maison adossée à une ferme, isolée dans les terres, près d'une mare peuplée de grenouilles, bordée de chemins creux.

Deux longues salles de classe, de hautes fenêtres à petits carreaux qui donnaient sur une cour de terre ferme, où un préau dressé comme une étable s'appuyait à la remise des fermiers avec charrue, charrette, vieille voiture oubliée.

Le grand Meaulnes parfumait leur logis comme l'odeur inoubliable des maisons mortes.

Arrivée avant quatre heures, je me hissai jusqu'à la première fenêtre. André, barbe courte et lunettes, surveillait les « grands » d'un œil bleu brillant de perversité allègre.

Il m'aperçut sans marquer aucune émotion, et ne tarda pas à donner le signal du départ.

Un claquement des mains.

Un déferlement de cris et une mêlée joyeuse dans la cour.

La classe des petits suivit l'exemple, et je les retrouvai tous les deux — André, Colette — accourus dans la grande salle de séjour grise où les livres, les disques, les bouteilles, n'auraient su manquer.

André riait.

Il rit presque trop souvent.

— « Tu es fatiguée, Viviane ? Tu restes toute la semaine ? »

Et je restai.

Les écoliers partirent en vacances...

Je ne voulais pas, malgré tout, vivre continuellement auprès d'eux. Et je me promenais souvent seule dans les environs.

Quatre jours plus tard, ils me parlèrent de Brocéliande.

La saveur douce et piquante du printemps se dégageait de chaque herbe. Vers trois heures, je me risquai vers la forêt.

Je me dirigeai, hésitante, vers Tréhorenteuc ; rien n'était indiqué. La poussière était si grande, toute blanche, que je roulais environnée de nuages.

En me retournant je distinguais derrière la voiture une longue traînée claire, comme en dégageraient les galops impressionnants d'un western.

Finalement je dénichai le village aux rares maisons grises et bleues, la petite église bizarre.

Le curé était un vieil homme, le visage rouge de cidre ou de vent. Il avait décoré son église de fresques un peu païennes : la fée Morgane y dressait sa poitrine ronde dans une robe moulante, noire, de vamp maléfique.

J'allai, marchant doucement, silencieusement, par des sentiers à peine tracés dans la forêt.

Je tournais, me perdais, essayais de me rappeler les phrases et le chemin qui conduisait au val, si justement nommé : sans retour.

C'était la plus jolie forêt que j'aie jamais vue. Sauvage, pure, fraîche. Il ne semblait pas que quelqu'un puisse y venir jamais, mais que tout, toutes ses forces, s'unissaient pour vous perdre, ou vous effrayer.

Combien les bruits ténus, le parfum, les couleurs m'étaient précieux ! Je me sentais là chez moi, dans mon domaine, si longtemps privée de tout cela, si exilée depuis toujours.

C'était la Haute Forêt, le bois de Rauco ; en me disant ces noms, le prêtre m'avait souri.

Chaque pierre, usée et pâle, chaque courbe du petit ruisseau, l'éclat du petit étang, miroir des fées, les arbres aux feuilles neuves, multipliées, et les pentes, et les grands rochers au loin, me rappelaient un souvenir imprécis, cruel.

Je descendais au cœur du val ; le soleil brûlait vif.

Je me reposai près de l'étang, les bras posés sur un rocher plat, surélevé, de la forme d'un autel.

Au-delà, l'eau murmurait.

Je me sentais impatiente.

Et le soleil, le soleil me fit mal. Il frappait avec tant de force que je croyais à l'été. Je ne savais plus les dates, ni les saisons, ni les lieux. Il me laissait la tête tournant, tournant.

Un malaise m'obligea à m'asseoir, tremblante.

Malgré la fraîcheur d'une petite herbe courte, la chaleur me serrait les tempes, m'étouffait.

J'enlevai ma veste.

Ma peau recevait de chaque fibre du tissu un agacement, une irritation insupportable. Je me déshabillai, lentement, inconsciente, puis pressée.

J'allai m'étendre sur la roche longue que le vertige courbait à mes yeux, arrondissait tel un bouclier d'argent.

A mes pieds, dans l'herbe, je vis briller, bouger en plusieurs cercles d'or, l'anneau.

Si je l'ai pris, si je l'ai mis, si je le porte : il fallait bien que tout cela m'advînt, que je sois revenue ce jour-là ou un autre...

La terre tournait pour moi, tangible et affolante. Je ne sais quelle teinte de terre, de soleil et de feuille jouait sur ma peau, m'habillait des couleurs que j'ai aimées le plus.

L'anneau serrait mon doigt.

Je glissais, je sombrais.

J'entendis son appel rauque et lointain. Et déjà très proche.

Séparé de moi par une porte fine.

Une voix que je connaissais si bien, et qui me blessait, me torturait, ressuscitant le passé, la violence, l'égoïsme, la passion.

Une voix qui m'implorait sur un ton qui ordonne, qui commandait dans une prière.

Une voix qui, sans que je cesse d'être là, immobile, m'entraîna droit à elle.

Tout contre.

Et je hurlai comme en mes nuits criblées d'angoisses. Et je retrouvai la peur et l'emprisonnement de ces murs de cristal et de vent. Je retrouvai cette absence de temps et de vie, cette mort infinie.

Mais je le retrouvai également.

Désormais, nous étions prisonniers du même cercle, où nous pourrions dormir bouche à bouche et bras à bras.

Il me laissait imaginer de lui un visage éternellement jeune, lui, enchanteur sans âge, né d'un diable et d'une pucelle. Et n'avait nul langage, nulle formule pour me reprendre.

Il n'avait pu s'évader de son anneau magique ; je me joignis à lui ainsi que l'eau bue par le sol.

Et je coulais comme la pluie sur mon visage, et je pleurais, j'implorais dans son silence :

— « Merlin ! »

GORDON R. DICKSON

Le remplaçant

Une fois de temps à autre, Gordon Dickson, qui est en général un auteur de science-fiction de stricte appartenance, s'attarde à rêver au surnaturel et concocte une histoire de sorcellerie, pleine de suc et d'étrangeté. Vous en avez eu un exemple avec Le village hanté, **dans notre numéro de mars 1963. En voici un autre.**

Il avait frappé l'enfant trop fort, là-bas derrière la resserre à outils. Oui, sans aucun doute. Il aurait dû s'arrêter plus tôt, mais c'était tellement amusant, trop amusant. L'enfant était toute douceur, toute gentillesse, ç'avait été comme de jouer à faire du mal à un chat, et tout avait été très vite, et après c'était trop tard. Ce n'était qu'un enfant de quinze ans au visage barbouillé qui s'enfuyait de chez lui, et avant l'aube on retrouverait ce qui restait de lui, là-bas, derrière la resserre à outils.

C'était pour cette raison que Clint avait sauté dans le premier convoi en partance, au lieu d'attendre celui qui allait en direction du nord et qu'il aurait voulu prendre. Dès que le train se fut perdu dans l'arrière pays d'Ozark, il se glissa en dehors du fourgon sur une pente douce et il roula dans l'herbe haute du Missouri, chaude au soleil.

Enfin, il s'arrêta et s'assit. Le train passa bruyamment au-dessus de lui. Il était un peu contusionné mais c'était tout. Il sourit aux insectes bourdonnant en cette fin d'après-midi. Il fallait du cran pour se jeter d'un train en marche, car on pouvait se faire repérer par n'importe qui. Il considéra ses bras forts et musclés, bronzés de soleil, et qui sans effort l'avaient amené sur la terre molle et douce, et il se mit à rire dans l'herbe tiède.

Il se sentait aussi en forme qu'un chat. Oui, c'était cette expression-là qui convenait et qu'il employait chaque fois qu'il sentait que les choses tournaient bien pour lui. Le chat sauta donc sur ses pieds, prêt à réussir un nouveau coup dans quelque autre arrière cour. Qu'allait-il y trouver cette fois ? Il s'étira en souriant et contempla la petite vallée devant lui.

En dessous de la crête, c'était plus une petite cuvette qu'une

véritable vallée. La pente était raide, couverte d'arbustes, et soudain c'était une terre plate et labourée où pointaient de jeunes pousses. Il y avait une petite cabane brune à une extrémité du champ, bien en dessous de l'endroit où il se trouvait, et, dans la cour, une vieille grand-mère, vêtue d'une robe allant aux chevilles et d'une camisole brune, était en train de fendre du bois. Il voyait l'éclair de la hache dans l'air transparent, et le bruit lui parvenait juste après. Pendant quelques instants, il ressentit un étrange malaise, comme si l'aile sombre de la peur avait brusquement battu au tréfonds de lui-même. Il rit encore et ramassa sa veste froissée.

— « M'dame, » dit-il d'une voix timide et douce, « pourriez-vous me donner un verre d'eau, s'il vous plaît ? »

Il ricana et descendit vers le champ à grandes enjambées souples. Elle était encore en train de fendre son bois quand il entra dans la cour. La longue hache s'élevait et retombait avec cette précision que seule peut donner l'habitude, et Clint remarqua que ses bras, maigres comme des pattes de sauterelle, étaient encore plus bruns que les siens. La hache tombait nettement au milieu de chaque morceau de bois, le tranchant en deux parties bien égales.

« M'dame, » dit-il, s'arrêtant à quelques pas d'elle.

Elle coupa encore un morceau de bois délibérément, puis posa la hache et se tourna vers lui. Son visage était ridé comme une pomme de rainette, et elle avait l'air vieille comme le monde. On n'aurait pu dire quel âge elle pouvait avoir, mais une étrange vitalité semblait bouillonner sous son enveloppe extérieure, comme un feu dont on voit luire la braise rougeoyante sous la cendre.

— « Qu'est-ce que vous voulez ? » dit-elle. Sa voix était chevrotante mais forte, et ses calmes yeux noirs sous les paupières parcheminées semblaient se moquer de lui.

— « Je voudrais bien un verre d'eau, m'dame. »

— « La pompe est là. »

Il se retourna. Il avait vu la pompe en venant mais avait fait exprès d'entrer par l'autre côté. Il s'y dirigea, et but en bloquant l'eau de ses mains pour la faire jaillir dans sa bouche. Il sentait son regard sur sa nuque. Quand il se retourna, elle était encore en train de le regarder.

— « Merci, m'dame, » dit-il, avec un sourire. « Est-ce que... je sais que c'est une question idiote, m'dame, mais je voudrais bien savoir où je suis. »

— « Spiney Holley, » dit-elle.

— « Oh ! la la, » gémit-il, « je me doutais bien que je m'étais trompé. »

— « Où est-ce que vous vouliez aller ? »

— « Heu... Je rentrais chez moi, dans l'Iowa, m'dame. » Il avait

envie de pouffer de rire et gardait un petit sourire timide. « Je sais que ça a l'air stupide, mais je croyais que j'étais dans un convoi qui se dirigeait de ce côté-là. Je rentre chez moi. »

— « Vous habitez dans l'Iowa ? »

— « Vers Des Moines, » dit-il en soupirant, tandis que ses épaules s'affaissaient. « Est-ce que... est-ce que je peux m'asseoir, m'dame ? Je suis dans le cirage. Je ne sais pas quoi faire. »

— « Un grand gaillard comme vous ? Asseyez-vous donc, mon garçon. » De son doigt maigre, elle désigna la souche sur laquelle elle fendait le bois et il traversa la cour aussi docilement qu'un enfant et se laissa tomber sur le siège improvisé. « Comment ça se fait que vous êtes là ? »

— « Heu... » dit-il, baissant la tête. « J'ai presque honte. Mes parents, ils me pardonneront jamais. Je vous le dis, m'dame, tout ça c'est à cause de cette douleur que j'ai dans le côté. »

Il sentit plutôt qu'il ne vit un éclair d'intérêt briller dans ses yeux sombres, mais quand il leva les yeux, son visage ridé était de nouveau serein.

« Cette douleur, m'dame. Je l'ai depuis que je suis petit. Le docteur il a rien pu faire, alors, mon cousin Lee, c'est un marchand, il nous a écrit pour nous parler de ce docteur à St. Louis. Alors, les parents m'ont donné l'argent du train et m'ont envoyé là-bas. Je suis arrivé un samedi et le docteur était pas chez lui. Alors, je suis allé dans cet hôtel. »

Il la regarda, elle attendait. Une brise légère faisait onduler sa robe.

« Alors, m'dame, » continua-t-il en butant sur les mots, « je sais que j'aurais jamais dû faire ça ; j'ai été élevé dans les bonnes idées. Mais j'en ai eu assez de cette petite chambre d'hôtel et je suis sorti samedi soir pour voir comment c'était St. Louis, et puis, m'dame, j'ai eu des ennuis. C'est l'alcool qui m'a fait ça. A moins qu'ils aient mis quelque chose dans mon verre, en tout cas je me suis réveillé lundi matin, fou de rage et tout l'argent de mes parents envolé. »

— « Et vous n'allez plus jamais recommencer ? »

L'ironie était si flagrante qu'il leva brusquement la tête. Elle était là, les mains sur les hanches, lui souriant. Il sentit soudain la peur et la colère flamber en lui, mais il savait dissimuler.

« Mon garçon, » dit-elle, « vous vous êtes trompé de porte. Ici votre histoire ne prend pas. Asseyez-vous ! » dit-elle brusquement, comme il se levait l'air offensé. « Vous croyez que je ne sais pas à qui j'ai affaire. Vous voulez boire quelque chose ? »

— « Boire ? »

Elle entra dans la cabane et en ressortit avec une jarre à demi

pleine. Elle la lui tendit. Il hésita, puis avala une gorgée. Un brasier s'alluma dans sa gorge.

Il en eut les larmes aux yeux et cela fit rire la vieille. Elle lui prit la cruche des mains et but à son tour sans rien manifester, comme si le liquide eût été du petit lait. Puis elle posa la jarre sur le sol et sortit un paquet de cigarettes de sa poche. Elle en alluma une sans en offrir à Clint et resta là à fumer, le regard perdu sur les champs lointains.

— « J'ai envoyé chercher quelqu'un mardi dernier quand on m'a volé mon Charon, » dit-elle distraitement. « Vous ne pouvez être que lui. »

Il la regarda, avec l'impression d'avoir été soudain déshabillé.

— « Vous êtes folle ? » demanda-t-il avec rudesse, espérant ainsi retrouver son assurance. « Vous êtes cinglée ou quoi ? »

Elle se tourna vers lui, retroussant ses lèvres en un sourire.

— « Mon garçon, » dit-elle, « il semble bien que vous puissiez être d'un grand secours à une vieille femme solitaire pendant les longues nuits d'hiver où il n'y a rien à faire. La paix ! » aboya-t-elle rudement comme il ouvrait la bouche pour parler. « Entrez avec moi. Il faut que je vérifie. »

En proie à des sentiments confus mais poussé par la curiosité, il la suivit tout en restant sur ses gardes. Il n'y avait qu'une petite pièce, où il régnait une obscurité épaisse. Le plancher était brillant et des carpettes le recouvraient çà et là. Il y avait quelques chaises à dossier droit, une cheminée et une table ronde à quatre pieds. Il y avait bien des meubles ou des objets dans les coins, mais l'obscurité y était trop dense pour qu'il pût les distinguer de ses yeux encore éblouis par le soleil du dehors. Il lui sembla que ça sentait le chat, mais il ne vit pas l'animal ; il n'y avait qu'un hibou, empaillé semblait-il, posé sur la cheminée.

Elle se pencha en avant. Il y eut le craquement d'une allumette et une chandelle flamba brusquement, illuminant la table et le visage de la vieille en laissant le reste de la pièce plus sombre encore. Un frisson lui courut le long de l'échine. Il regarda attentivement la chandelle, mais c'était bien une chandelle. Il examina aussi le visage de la vieille, mais si étrange qu'il fût, c'était bien un visage.

— « De l'argent, » dit-elle, « vous croyez que c'est ça que vous voulez, eh mon gars ? »

— « Qu'y a-t-il d'autre ? » répliqua-t-il. Mais sa voix, forte au début, s'amenuisa quand il prononça les derniers mots. Elle éclata d'un rire aigu.

— « Qu'y a-t-il d'autre ? » répéta-t-elle. « Il a dit ça. » Elle sem-

blait s'adresser à la ronde. « Quoi d'autre ? » La chandelle flamba brusquement plus haut et plus clair. Quand de nouveau il put voir, il y avait deux objets sur la table devant lui. L'un était un petit sac fermé d'un lacet de cuir qui se prolongeait en forme de boucle, l'autre un petit paquet de billets neufs de vingt dollars, réunis par un caoutchouc. Il regarda l'argent et sentit sa gorge se nouer en pensant qu'il devait bien y avoir deux ou trois cents dollars. Sa main se tendit vers les billets et il regarda la vieille femme.

— « Regardez, mon garçon, » dit-elle. « Allez-y, regardez. »

Il s'en empara et feuilleta la liasse rapidement. Il y avait quatorze billets de vingt dollars. Leurs yeux se croisèrent. Il remarqua de nouveau combien elle était maigre, combien elle était vieille et fragile. Mais était-elle vraiment fragile ?

« Rien que l'argent, mon garçon ? Rien que l'argent ? » répéta-t-elle ironiquement. « Alors, tout ira très bien. Vous allez juste me faire une petite course et tout cet argent sera pour vous, et vous en aurez autant quand vous reviendrez. »

Immobile, il la regardait.

« Vous voulez savoir ? » dit-elle. « Je vais vous le dire. Je vais vous dire ce que vous allez faire pour gagner cet argent. Vous allez me chercher mon livre de recettes qui est chez ma voisine Marie-Elaine. »

— « Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? » dit-il, mais sa voix était rauque.

— « Mais, mon garçon, ce n'est pas une plaisanterie. J'ai prêté mon livre de recettes à Marie-Elaine, et je veux que vous alliez me le chercher, c'est tout. »

Il réfléchit ; son esprit tournait comme un animal traqué, mais partout où il allait ce n'était qu'obscurité et inconnu.

— « Où habite-t-elle ? » demanda-t-il.

— « Elle ? Sur l'autre versant. » Elle le regarda et se pencha vers lui par-dessus la table. « L'argent, hein, mon garçon ? Rien que l'argent ? »

La fumée de la chandelle lui vint brusquement sur la figure, le faisant suffoquer. « Qu'y a-t-il d'autre ? » haleta-t-il.

— « Quelque chose d'autre, mon garçon. » Elle le tenait sous la puissance de son regard. Il ne pouvait voir que ses yeux étincelants dans l'obscurité. « Quelque chose qui est fait spécialement pour vous, si vous en voulez. Vous avez accompli une belle action bien noire, la nuit dernière, mais ce n'est pas suffisant. »

— « De quoi parlez-vous ? »

— « De vous. Marie-Elaine, elle m'a emprunté mon livre et mon Charon ; mais elle a abîmé mon Charon. Maintenant, il faut qu'elle m'en trouve un autre, ou alors je vais lui prendre son Azael. Vous ne savez pas de quoi je parle ? Non ? »

— « Non, » dit-il dans un souffle.

— « Il faut que je joue franc jeu avec vous. C'est la règle. Alors, vous allez prendre cette amulette, là devant vous, et la porter sur vous. Je ne réponds de rien si Marie-Elaine réussit à vous la faire ôter, je ne réponds de rien non plus si vous ouvrez le livre. »

La main de Clint s'avança d'elle-même et prit le sac fermé d'un lacet de cuir. Une étrange odeur aigrelette lui monta aux narines.

Il réussit à parler. « Pourquoi est-ce que je voudrais ouvrir votre livre ? »

— « Pour l'orgueil et la puissance, mon garçon, l'orgueil et la puissance. » La flamme de la chandelle monta brusquement entre eux, aveuglant Clint. Il entendit la vieille psalmodier : « Une fois par la chair, une fois par le feu, une fois par les ténèbres, elle essaiera de vous dominer. Mais gardez l'amulette sur vous, et vous ne serez tenté ni par moi ni par le livre. Je vous ai bien averti. »

La flamme de la chandelle reprit une allure normale. De nouveau il put distinguer la pièce. La vieille le surveillait attentivement, un léger sourire aux lèvres.

Il hésitait, le sac à la main. Il avait toujours une impression d'angoisse avant de pénétrer dans un mauvais lieu, et il en avait connu beaucoup. Il était aussi prudent qu'un chat. Et là, il sentait qu'il lui aurait fallu refuser de se mêler de tout ça. Ou était-ce juste l'aile de la peur qui l'avait effleuré alors qu'il contemplait la vallée ? Il ne croyait à rien, même pas aux sorcières — mais tout cet argent pour un livre... et puis, ne pas croire ne signifiait pas qu'on refusait toute créance. Et ainsi tout était possible. Il y avait des sorcières... très bien... un frisson lui courut le long de l'échine. Mais une brusque colère lui fit bouillir le sang, colère contre cette vieille grand-mère qui pensait qu'elle pouvait se servir de lui. *De lui ! Elle va voir !* pensa-t-il. Et le sang battit plus fort à ses tempes. Il fourra les billets dans sa poche, prit l'amulette et se l'accrocha au cou par la boucle de cuir, dissimulant le sac sous sa chemise.

— « Bon. Comptez sur moi, » dit-il.

Elle se mit à rire.

— « Vous êtes un bon garçon, » dit-elle de sa voix chevrotante. « Vous ne pouvez pas vous tromper quand vous le verrez. C'est un livre noir, avec une chaîne en or et un cadenas en or après la chaîne. Il sera bien en vue. Elle ne pourra pas vous empêcher de le voir. »

— « D'accord, » dit-il, « je le rapporterai. »

Il recula jusqu'à la porte, se retourna et sortit. Dehors, le soleil était chaud et brillant. Sa lumière tombait droit sur les champs et, bien que le crépuscule fût proche, Clint dut fermer les yeux quelques instants, ébloui par toute cette lumière après l'obscurité de la pièce.

Il se dirigea vers la crête frangée de buissons noirs. Un chemin poussiéreux y conduisait mais se perdait bientôt dans la végétation. Il sentait le regard de la vieille posé sur lui.

Il fit vers elle un geste de la main. « A bientôt, » cria-t-il. Mais elle ne répondit pas et il continua son chemin, brûlant de rancune.

Le premier souffle d'air frais du jour mourant lui remplit les poumons et il continua à grimper. Il se sentait heureux d'être en vie ; et le contact de l'argent dans sa poche était rassurant. A chaque pas, il le sentait contre sa cuisse. Mais l'amertume née de cette rencontre avec la vieille ne l'avait pas quitté. Il suivait toujours le sentier qui serpentait à travers les arbustes ; çà et là des morceaux de rochers à demi enterrés lui servaient de marches d'escalier. D'en bas, la crête ne donnait pas l'impression d'être très élevée, mais le soleil était juste au-dessus de l'horizon lorsqu'il parvint au sommet.

Il s'arrêta pour reprendre haleine et se demanda s'il allait continuer, ou bien garder l'argent et revenir sur ses pas par un autre chemin. Un autre convoi partirait bientôt. En dessous de lui, du côté d'où il venait, les ombres s'allongeaient sur les champs de la vieille femme et il apercevait la pente du talus du chemin de fer. Et devant lui, l'autre vallée était à moitié dans l'ombre de la colline et il n'y avait qu'une toute petite maison, tout à fait semblable à celle de la vieille femme mais d'aspect plus soigné ; il y avait une note de couleur aux fenêtres, se détachant très nette dans la partie dépourvue d'obscurité. Il regardait encore la vallée qu'envahissait de plus en plus le crépuscule et, soudain, il frissonna d'une émotion nouvelle qui était de la peur et en même temps n'en était pas. C'était bien un pays pour sorcières. Il sentait cette croyance le pénétrer, montant du sol. Il y avait quelque chose de mauvais dans l'éclat rouge du soleil couchant, et il frissonna sous le contact des doigts froids de l'obscurité.

Il commença à descendre le versant, pris soudain d'une étrange exaltation. Il allait vite, mais la vallée était complètement dans l'ombre quand il déboucha du couvert des pins dans les prés de la plaine. Au-dessus de lui, le ciel était rouge sang et son reflet mettait une tache orange sur le toit de la maison. Une petite lumière jaune brillait derrière ses fenêtres.

Il traversa la prairie et, chose inattendue, se trouva devant un petit ruisseau. Il le contourna, monta une légère pente et parvint à la cour de la maison. Il était à quelques mètres de la maison lorsque la porte s'ouvrit, et que la silhouette d'une femme s'encadra dans la porte ; la lumière extérieure était trop faible pour éclairer son visage et la lampe était derrière elle.

Il se dirigea vers les marches ; à ce moment même une grande forme grise passa à côté de lui dans un battement d'ailes et disparut par la porte ouverte. On aurait dit un hibou mais la femme ne sembla pas y prendre garde. Il y avait trois marches ; ainsi la femme placée comme elle l'était le dépassait-elle de la tête. Elle était très jeune et sa mince robe d'été moulait ses formes élancées et vigoureuses.

Brusquement il s'arrêta. Il lui fallait ruser et ne pas parler tout de suite du livre qu'on l'avait envoyé chercher. « Dites-moi, » dit-il, « je crois que je suis perdu. Où suis-je ? »

— « Pas loin de Peterborough, » répondit-elle. Sa voix était basse et harmonieuse. « Entrez. »

Il monta les marches et elle s'effaça pour le laisser passer. Un léger parfum tout à fait terrestre lui vint aux narines, lui rappelant brusquement qu'il était un homme et que celle qui le recevait était une femme. Comme chez la vieille, la lumière de la lampe l'éblouit pendant une seconde, mais il se remit rapidement, et quand il put y voir de nouveau, il la distingua derrière une table, qui l'examinait attentivement. La table ressemblait à l'autre, bien qu'elle fût plus petite. Il n'y avait pas de hibou. Tout comme chez la vieille sorcière, la pièce était remplie d'ombres ; la grande différence, c'était la présence du chat. Un gros chat jaune assis devant la cheminée où un petit feu avait été allumé pour dissiper la fraîcheur du soir. Sur la cheminée, se trouvait un grand livre noir, entouré d'une chaîne d'or que terminait un petit cadenas d'or. Il vit tout cela d'un seul coup d'œil, mais la seule chose qui le frappa fut la jeune femme en pleine lumière.

Il n'avait jamais pensé qu'elle pourrait être belle.

Elle était grande pour une femme, et sous ses minces sourcils noirs ses yeux gris paraissaient étonnamment clairs. Ses cheveux, plus sombres que les plus épaisses ténèbres, tombaient en souples vagues noires et brillantes sur ses minces épaules. Ses lèvres étaient rouges et parfaitement dessinées sans rouge à lèvres, le modelé de son visage était délicat, harmonieux, et son cou, magnifique. Son corps était le plus beau dont pût jamais rêver un homme.

— « Vous êtes Marie-Elaine, » dit-il étourdiment.

— « On m'appelle Marie-Elaine. »

— « Vous avez une voisine complètement folle, sur l'autre versant, » dit-il. « Elle... » Mais soudain, la nécessité d'être prudent se fit plus impérieuse. « Elle m'a dit votre nom, mais elle ne m'a rien dit d'autre sur vous. » Il se sentait mal à l'aise et s'exprimait avec difficulté.

Elle se mit à rire. Non pas comme la vieille, mais avec des intonations à la fois douces et chaudes.

— « Elle est vieille, » dit Marie-Elaine. « Elle est vraiment très vieille. »

— « Diable, oui, » dit-il sans pouvoir détacher les yeux d'elle, puis, plus doucement, il répéta : « Diable, oui. »

— « Vous n'êtes pas d'ici, » dit-elle.

— « Appelez-moi Bill. J'étais monté dans un convoi et le mécanicien m'a vu. Il a fallu que je saute, et c'était juste à côté de la maison de la vieille dame. Elle m'a donné de l'eau à boire. Et elle m'a dit que la ville était de ce côté-ci. »

— « Vous devez être fatigué, » dit-elle d'une voix aussi douce que le vent dans les blés.

— « Je n'en peux plus. »

— « Asseyez-vous, » dit-elle. « Je vais vous faire du café. »

— « Merci. »

Il jeta un regard circulaire et vit un fauteuil à bascule près du feu ; il était d'apparence fragile mais il résista quand Clint s'assit. Il y eut un bruit d'eau et Marie-Elaine traversa la pièce, une bouilloire à la main. Elle s'accroupit de l'autre côté de la cheminée, tira une barre de métal terminée par un crochet et y suspendit la bouilloire, au-dessus des flammes. Dans le reflet rouge, son corps se détachait nettement, et devant ses lignes harmonieuses, il sentit brusquement le sang battre plus fort à ses tempes.

« Comment est Peterborough ? » demanda-t-il, pour parler.

— « C'est une ville, » répondit-elle. Elle se leva et lui adressa un sourire aussi rouge que les flammes du feu. « Une toute petite ville, les étrangers n'y viennent pas souvent. »

— « Ça vous plaît comme ça ? » demanda-t-il effrontément.

— « Non, » dit-elle, avec une grande douceur, « non, j'aime les étrangers. » Elle le regarda en disant ces mots et Clint sentit son cœur cogner contre ses côtes. « Qu'est-ce qu'elle vous a dit sur moi ? »

— « Qui ? » dit-il cillant des yeux. « Ah ! la vieille ! » Il tendit ses mains vers les flammes. « Pas grand-chose, mais je n'ai pas l'impression qu'elle vous aime beaucoup. »

— « Elle ne m'aime pas. Elle me hait. Et elle a perdu son Charon. »

— « Les vieilles bonnes femmes sont souvent comme ça. »

L'incohérence de la conversation le frappa soudain. Il aurait voulu pouvoir se secouer pour chasser toutes ces idées folles. Il y avait certes d'autres manières de parler à une femme et il les connaissait. Il y eut un léger bruit métallique. Elle enlevait la bouilloire du crochet. L'eau bouillait donc déjà ? Elle la porta dans le fond de la pièce, là où il faisait le plus sombre.

Il sentit un regard posé sur lui et s'aperçut que c'était le chat,

un grand chat roux, assis devant le feu, qui le regardait fixement, les yeux mi-clos, comme s'il eût été en train de le juger.

« Vous vivez toute seule ici ? » demanda-t-il.

— « Toute seule, » répondit la voix, et il scruta l'obscurité pour essayer de distinguer la silhouette de la femme. « Est-ce qu'elle vous a averti contre moi ? » reprit-elle.

— « Averti ? » demanda-t-il.

Soudain le chat se dressa. Il entendit ses pattes glisser doucement sur le sol et il le reçut sur les genoux. Il sursauta puis leva la main pour le caresser. Mais l'animal pinça les narines, cracha et sauta sur le sol.

« Averti ? » reprit Clint. « Non. A quel sujet ? »

Marie-Elaine se mit à rire.

— « Oh ! je disais ça pour parler. »

Elle sortit de l'ombre et apparut dans la lumière du feu, tenant d'une main une cafetière de terre cuite de forme étrange et de l'autre deux tasses de porcelaine noire. Elle s'assit en face de lui, emplit les deux tasses et lui en tendit une. Il la prit ; elle était très chaude.

— « Comment se fait-il qu'elle soit comme ça avec vous ? »

— « Oh ! question de travail. » Elle eut un sourire enjôleur tandis que la lumière des flammes jouait sur son blanc visage. « Nous vendons les mêmes articles aux mêmes personnes. »

— « Votre beauté n'a rien à voir ? »

Il la regarda pour savoir comment elle prendrait le compliment. Elle pencha légèrement sa jolie tête encadrée du flot sombre de ses cheveux. Leurs yeux se rencontrèrent et il sentit son sang devenir soudain plus chaud.

— « Ma beauté ? » murmura-t-elle.

— « Vous êtes très jolie, » dit-il de cette voix un peu rauque qui en général lui attirait les faveurs des femmes.

Elle sourit. Ce fut tout mais c'était suffisant.

— « Voulez-vous d'autre café ? » demanda-t-elle.

— « Versez-m'en, » dit-il, tendant la tasse. Le contact de sa main touchant la sienne tandis qu'elle versait le liquide brun lui était comme une brûlure.

— « Du lait ? Du sucre ? »

— « Non, » dit-il, secouant la tête, « je le prends nature. »

Jamais il n'avait bu de café semblable. Délicieux. Voyant le fond de la tasse de porcelaine, il s'aperçut soudain qu'il l'avait bu d'un seul coup sans même retirer ses lèvres une seule fois.

— « Encore un peu ? » dit-elle.

Il acquiesça. Elle remplit la tasse. Il la tint cette fois dans ses mains sans boire, laissant la chaleur pénétrer ses doigts et ses paumes. Il regarda Marie-Elaine. Depuis qu'il avait bu ce café, le

feu semblait plus brillant ; debout en face de lui, elle n'avait pas remué, mais sous son regard attentif elle semblait, sans qu'un muscle bougeât, flotter et se rapprocher de plus en plus. Les sens exacerbés, Clint sentait la tête lui tourner ; il y avait ce parfum léger et affolant, et, tout comme la chandelle de la vieille femme, elle faisait entrer dans l'ombre tout le reste de la pièce.

— « Dites-moi. » C'était bien sa voix qui lui parvenait, un peu rauque.

— « Quoi ? » dit-il essayant vainement de mieux y voir.

— « Voulez-vous faire quelque chose pour moi ? »

— « Quelque chose ? Quoi ? » dit-il. Il aurait voulu se lever et aller à elle, mais l'amulette l'attachait fermement à sa place comme si quelque énorme poids eût été accroché à son cou.

— « Vous n'auriez pas dû demander quoi, » dit-elle dans un souffle. « N'importe quoi. »

La tête lui tournait toujours. Il avait l'impression d'être entraîné très loin, comme s'il avait bu une forte dose d'alcool. « Vous devez me dire avant, » rétorqua-t-il haletant.

Et soudain, l'enchantement disparut. La pièce redevint normale et Marie-Elaine s'éloignait, la cafetière à la main. Il se pencha un peu en avant, en un élan vers elle ; mais maintenant il y avait quelque chose qui les séparait.

— « Y a-t-il un hôtel à Peterborough ? » demanda-t-il.

Elle était en train de ranger la cafetière.

— « Non, » dit-elle, haussant légèrement les épaules. « Couchez ici. »

Le ton était parfaitement indifférent. Clint sentit une brusque démangeaison à la poitrine ; il voulut se gratter et ses doigts rencontrèrent l'amulette à travers sa chemise.

— « C'est très gentil de votre part ; je vous remercie, » dit-il maladroitement, et il avala rapidement sa tasse de café pour oublier la confuse excitation qu'il sentait monter en lui. L'amulette, maintenant qu'il y portait son attention, le démangeait et le brûlait comme si elle eût été vivante. Il devait y avoir à l'intérieur un produit auquel il était allergique. Quand il leva les yeux après avoir terminé son café, il vit qu'elle était debout au centre de la pièce.

Elle prit la lampe sur la table, l'alluma et éclaira un lit contre le mur. « Voilà, » dit-elle, « c'est ici que je dors. Mais j'ai un autre lit, de ce côté-ci. »

Elle traversa la pièce ; les ombres se refermaient derrière elle à mesure qu'elle avançait. Contre le mur opposé, il vit une étroite couchette, faite de planches qui dépassaient d'un vieux matelas.

« Je vais vous donner des couvertures. »

Elle se dirigea vers une petite porte sombre. Le chat miaula soudain, vers la porte de devant. « Faites-le sortir, s'il vous plaît, » dit la jeune femme par-dessus l'épaule avant de disparaître dans le rectangle d'ombre.

Il se leva et traversa la pièce. Il eut une impression d'intense soulagement quand l'amulette quitta sa peau en changeant de place.

— « Minet, viens vite, » dit-il.

Il ne vint pas immédiatement. Fouillant du regard la pénombre, Clint découvrit soudain ses yeux verts fixés sur lui. « Viens vite, Minet. »

L'air frais et pur lui fouetta le visage. Debout le dos à la porte, il ouvrit les boutons de sa chemise et sortit le petit objet. Le feu flamba haut et clair pendant quelques instants derrière lui, colorant la surface nue de la porte. Il regarda sa poitrine et vit que sa peau avait été furieusement écorchée, là où avait reposé l'amulette.

Il lui sembla entendre psalmodier la vieille sorcière : « Une fois par la chair, une fois par le feu... » et une colère terrible s'empara soudain de lui. Si elle pensait l'effrayer avec ce genre de bêtise, elle se trompait. Croyait-elle qu'il n'oserait pas ?

En grognant, il tira violemment sur le lacet de cuir qui céda et il jeta l'amulette dans la nuit.

Il éprouva un soulagement soudain, et immédiatement la nuit devint étonnamment vivante. Des milliers de voix chuchotaient tout autour de lui, le conseillaient, le tentaient. Mais il était trop habile maintenant pour se laisser prendre au piège, trop sage en vérité pour se laisser entraîner. Son esprit, prudent comme un serpent affamé au milieu de quantités de nourriture, se tournait en tous sens pour être sûr de bien choisir. Maintenant son sang ne bouillait plus dans ses veines et il n'avait plus de désir pour Marie-Elaine. Seul son esprit travaillait maintenant. Il allait leur montrer, à toutes les deux.

Il se rendit compte brusquement qu'il était encore debout dans l'embrasure de la porte ouverte.

« Minet ? » dit-il. Les yeux verts avaient disparu. Il rentra, fermant la porte derrière lui. Elle était en train d'arranger son lit.

— « Vous avez fait sortir Azael ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit-il. Il la regarda. Il y avait ici même quelque chose de beaucoup mieux qu'elle, quelque chose de mieux pour lui. Je vais leur montrer qui va posséder l'autre, pensa-t-il. Elle lui adressa un sourire et il n'en comprit pas la raison.

— « N'agissez pas à la légère, » dit-elle.

— « Qui agit à la légère ? »

— « Pas vous, » dit-elle, et soudain elle disparut dans l'ombre qui entourait le lit.

« Eteignez la lampe, » lui cria-t-elle.

Il tourna le petit bouton de métal brillant ; et l'ombre emplit la pièce. Ses yeux scrutèrent l'obscurité là où elle se trouvait, mais le reflet mobile des flammes les séparait.

Il recula jusqu'à son lit et s'assit sur la surface dure garnie de couvertures. Il retira ses chaussures et ses chaussettes, prêtant l'oreille pour l'entendre se dévêtir, mais il n'y eut aucun bruit. Il se glissa sous les couvertures, en pantalon et en chemise, mais, une fois couvert, il se ravisa et enleva sa chemise qu'il laissa tomber à côté du lit, laissant la couverture en contact avec sa poitrine nue.

Il était couché sur le dos, attendant que le sommeil vînt, mais il ne pouvait dormir.

Le feu dansait. Il se sentait intoxiqué par le café et parfaitement lucide. Depuis qu'il avait jeté l'amulette, une légèreté et une étonnante vivacité de pensée s'étaient emparées de lui, et il ressentait une étrange impression de puissance. Sorcières ou femmes, pensait-il, elles ne pouvaient se mesurer avec lui. Femmes ou sorcières. Il retint à temps un éclat de rire, en constatant l'irrésistible et furieux bouillonnement de ses pensées. Les événements de la journée passaient et repassaient devant ses yeux comme un film trop rapide. Il revit l'enfant, le train, la vieille femme sur l'autre versant. Il grimpa le long du versant et, du sommet, contempla la vallée, sentant le mal qui montait de la terre dans le crépuscule. Mais maintenant il ne s'en étonnait plus. Il acceptait le fait et en sentait les résonances jusqu'au plus profond de lui-même.

Comme des poissons noirs, ses pensées nageaient dans l'eau sombre du silence. Le désir aigu qu'il avait eu de Marie-Elaine, de sa chair de femme, avait disparu. Autre chose maintenant l'attirait. Quelque chose de plus fort et de plus profond. C'était un goût, une impression, une faim, comparable à ce qu'il avait ressenti quand il avait battu l'enfant à mort. C'était comme une bouche interne dont il avait jusque-là ignoré la présence et qui soudain criait famine. Et tout près de lui, se trouvait la nourriture qui lui apporterait satisfaction, le breuvage qui le désaltérerait. Il restait couché dans l'obscurité, prêtant l'oreille.

De l'autre bout de la pièce lui parvint une respiration douce et régulière, celle d'une femme endormie... Ses yeux grands ouverts parcoururent l'obscurité ; et c'est alors que l'ombre commença à se dissiper.

Tout d'abord, il n'en comprit pas la raison. Puis il distingua les contours flous des deux fenêtres qui prenaient dans l'obscurité des

formes fantomatiques. Scrutant des yeux la plus proche, il vit que la lune se levait sur la colline, bordant d'argent les rochers et les buissons qui couronnaient la crête. Et il vit la lumière descendre la pente en émaillant d'étincelles brillantes les pins noirs.

Son regard revint à l'intérieur de la pièce. Elle était encore noyée d'obscurité ; mais, par quelque caprice du clair de lune, le livre sur la cheminée se détachait nettement contre l'ombre profonde du mur. Sa chaîne d'or brillait dans l'obscurité, reflétant on ne savait quelle lumière.

La faim et la soif montèrent de nouveau à sa gorge. Il ressentit un terrible désir de faire de grandes choses, et une impression aiguë de joie et de triomphe le poussa à se lever. Il se baissa, rassembla ses chaussures, ses chaussettes, sa chemise, et les enfila rapidement. Quand il fut prêt à partir, le livre sur la cheminée attira de nouveau son regard, comme un coffret d'or. En trois longues enjambées, il traversa la pièce, prit le livre et le mit sous son bras. Il était lourd, plus lourd qu'il eût jamais pu le penser, mais il aurait pu en transporter une douzaine comme celui-ci et aisément, car une énergie sauvage le possédait.

Il se glissa hâtivement vers la porte, l'entrouvrit et sortit furtivement dans la nuit. La lune était au plein et on aurait cru entrer dans un autre monde diurne, négatif de celui que révélerait le soleil quand la nuit serait terminée. Une froide lumière inondait les vallons et les collines, et, avant même d'avoir fait dix pas, ses yeux s'étaient adaptés et la nuit était son domaine.

Il marchait vite ; il avait l'impression de se propulser sans efforts. Il était comme ivre et l'air froid lui emplissait agréablement les poumons. Le livre qui pesait lourd sous son bras lui donnait une impression d'opulence. De sa couverture de cuir épaisse, semblait émaner une chaleur qu'il sentait brûler à travers sa chemise. Cela l'emplissait d'une étrange fièvre. Il le pressa davantage contre son flanc et les battements de son cœur résonnèrent contre sa surface dure. Il monta en courant le versant et arriva sur la crête qui dominait les deux vallées avec les deux petites maisons au fond. Mais il faisait tout cela avec aisance, comme si, au lieu d'une pente abrupte, il n'y avait eu qu'une plaine. Au sommet, il s'arrêta, non parce qu'il était hors d'haleine, mais parce que maintenant il avait le livre, et l'argent ; et les rails luisaient en face de lui, et il y aurait un autre convoi avant le jour. Il avait gagné, mais en même temps quelque chose le retenait et il hésitait à partir.

Ne sachant que faire, il restait immobile. Le vent de la nuit lui fouettait le visage et, soudain, la fièvre qui l'avait amené jusque-là se calma, le laissant froid et lucide comme s'il venait de s'éveiller d'une longue nuit de repos.

Stupéfait, effaré, frustré, il essayait de comprendre. Que lui était-il arrivé ?

La terre qui n'était plus que la terre, le clair de lune qui n'était plus que le clair de lune et le vent qui n'était plus que le vent ne lui apportaient pas de réponse. L'obscure magie qui les avait animés avait brusquement disparu, et on pouvait douter qu'elle eût jamais existé. Et il était là debout dans la nuit, un très vieux livre à la main. Avec des doigts tremblants, il prit le livre sous un bras et plongea la main dans sa poche. Il sortit un paquet de papiers craquants et regarda sous la clarté lunaire les minces billets de vingt dollars.

— « L'argent, » murmura-t-il. Et puis, soudain, il se mit à crier sa déception dans une fureur rageuse. « L'argent ! » Brusquement, il le rejeta loin de lui dans le vent nocturne. Les billets s'éparpillèrent comme des papillons sombres au clair de lune pour aller se perdre dans l'ombre de la vallée. Il tira brusquement le livre de dessous son bras et le tint devant lui à deux mains, bien fermé, lourd, chaud de la chaleur de son corps. Etait-ce cela ? Etait-ce là le chemin qui menait à la vie riche et secrète qui était la leur ?

Son cœur battait la chamade. Dans les profondeurs de la vallée, derrière lui, se trouvait la maison de Marie-Elaine ; de légers nuages de fumée montaient de la cheminée. Devant lui, la maison de la vieille sorcière était aussi silencieuse, aussi sombre. Sous le ciel nocturne, les deux maisons et le paysage tout entier semblait palpiter et chatoyer au rythme de son propre cœur et à l'écho de quelque énorme tambour silencieux, tapi très loin. Le livre lui brûlait les doigts.

« Pourquoi pas ? » murmura-t-il. « Pourquoi pas ? » Lentement, il serra le bord de la couverture. Il avait dans la bouche ce même goût qu'il avait connu lorsqu'il avait assommé l'enfant derrière la resserre à outils. Et il revoyait la lueur rougeoyante du foyer danser sur la silhouette de Marie-Elaine, accroupie devant les flammes. Et tout se trouvait là sous la couverture du livre. Il l'ouvrit d un seul coup.

Un éclair noir jaillit de la page, l'aveuglant. Il recula en chancelant et laissa échapper le livre. Et déjà il criait son extase Aveuglé, il partit à sa recherche à quatre pattes, avec une plainte pareille à un miaulement.

Le lointain bruit de tambour se fit plus fort, se rapprocha. Autour de lui, le paysage semblait fondre sous la clarté lunaire et avait perdu son immobilité. Il captait la présence d'étranges parfums flottant dans l'air et de grandes créatures bougeant à côté de lui. Il rampa à l'ombre d'une robe, et les deux sorcières étaient là. Mais il ne parvenait pas à voir le livre ; celui-ci lui était caché par une nappe d'obscurité, et de cette nappe vint une Question

— « Oui, » cria-t-il, fougueusement, d'une voix vibrante de désir.
Et la Question fut répétée.
« Oui, oui... » cria-t-il. « N'importe quoi ! Faites de moi le plus petit, le plus misérable d'entre les vôtres, mais que je sois l'un de vous. »
Et la Question fut répétée une fois de plus.
« Oui, je le veux, » cria-t-il, « je le veux pour toujours. »
Et l'obscurité s'écarta pour l'accepter, et il se sentit rapetisser, s'amenuiser. Pendant un instant très court, il lui vint à l'esprit qu'il avait eu le corps musclé, bronzé et vertical, et la peau souple et lisse ; il lui vint à l'esprit qu'il avait eu la force et la liberté. Puis ses membres se recroquevillèrent, il n'y eut plus que des os et des tendons recouverts d'une fourrure épaisse, son ventre s'aplatit, ses hanches pointèrent, une queue se mit à lui pousser.
Et les deux sorcières se mirent à rire et à pousser des cris. Elles étaient là, dans les bras l'une de l'autre, comme des sœurs en méchanceté, remplissant la nuit des hurlements de leurs rires de bacchantes.
— « Imbécile, » cria la vieille, laissant l'autre et s'approchant du chat pour attacher une laisse autour de son cou recouvert de poils. « Imbécile qui pensais pouvoir te mesurer avec nous ! Maintenant tu es mon Charon, et il faudra que tu chasses et que tu coures pour nous, et tu serviras devant nos autels. Imbécile qui fus un homme, pensais-tu donc pouvoir manger avant d'avoir payé ton écot ? »

Traduit par Christine Renard.
Titre original : The amulet.

JORGE LUIS BORGES

Tlön Uqbar Orbis Tertius

Ceci est l'une des « Fictions » les plus célèbres de Borges. C'est aussi l'une de celles qui se rapprochent le plus de la science-fiction. Son sujet roule sur l'hypothèse et la description d'un monde imaginaire : Tlön — monde en apparence incohérent mais régi en fait par une logique rigoureuse, basée sur d'autres principes que la nôtre. Mais le champ des réalités ne recouvre-t-il pas tous les possibles ? Tout univers illusoire n'existe pas quelque part ? De simple vue de l'esprit, Tlön devient vérité concrète ; il « déborde » sur la Terre. « C'est une utopie qui supplante peu à peu l'histoire, ou plutôt qui s'insère en elle » (1). **Nombre d'auteurs de S.F. n'ont pas traité d'autres thèmes, dans des récits basés sur les univers parallèles. Cela dit, il est évident que le génie — inclassable — de Borges fait éclater ce cadre, entraînant le récit dans des sphères où la spéculation intellectuelle et la fantaisie mathématique se donnent libre cours, ainsi qu'un sens tout allégorique de l'épopée. Nous l'avouons, nous serions bien en peine de répondre à ce lecteur épris de précision et de sciences exactes, qui nous écrivait un jour : « Borges est-il ou non un auteur de science-fiction ? Si oui, dans quelle proportion ? » S'il est impossible de chiffrer le pourcentage d'appartenance de Borges à tel ou tel genre, disons qu'il est à 100 % Borges, et que cela suffit.**

— 1 —

C'EST à la conjonction d'un miroir et d'une encyclopédie que je dois la découverte d'Uqbar. Le miroir inquiétait le fond d'un couloir d'une villa de la rue Gaona, à Ramos Mejia ; l'encyclopédie s'appelle trompeusement *The Anglo-American Cyclopædia* (New York, 1917). C'est une réimpression littérale, mais également fastidieuse, de l'*Encyclopædia Britannica* de 1902. Le fait se produisit il y a environ cinq ans. Bioy Casarès avait dîné avec moi ce soir-là et nous avait exposé une vaste polémique portant sur l'exécution d'un roman à la première personne, dont le narrateur omettrait ou défigurerait les faits et tomberait dans plusieurs contradictions, qui permettraient à un petit nombre de lecteurs — à un très petit nombre de lecteurs — de deviner une réalité atroce ou banale. Le miroir nous guettait du fond lointain du couloir. Nous décou-

(1) Gérard Klein. *Au nom des labyrinthes* (n° 113 de *Fiction*).

vrîmes (à une heure avancée de la nuit cette découverte est inévitable) que les miroirs ont quelque chose de monstrueux. Bioy Casarès nous rappela alors qu'un hérésiarque d'Uqbar avait déclaré que les miroirs et la copulation sont abominables, parce qu'ils multiplient le nombre des hommes. Je lui demandai l'origine de cette mémorable pensée et il me répondit que *The Anglo-American Cyclopædia* la consignait dans son article sur Uqbar. La villa (que nous avions louée meublée) possédait un exemplaire de cet ouvrage. Dans les dernières pages du XLVI[e] volume nous trouvâmes un article sur Upsal ; dans les premières du XLVII[e], un autre sur *Ural-Altaic Languages*, mais pas un mot d'Uqbar. Bioy, un peu affolé, interrogea les tomes de l'index. Il épuisa en vain toutes les leçons imaginables : Ukbar, Ucbar, Ooqbar, Oukbahr... Avant de s'en aller, il me dit que c'était une religion de l'Irak ou de l'Asie Mineure. J'avoue que j'acquiesçai avec un certain malaise. Je conjecturai que ce pays sans papiers d'identité et cet hérésiarque anonyme étaient une fiction improvisée par la modestie de Bioy pour justifier une phrase. L'examen stérile des atlas de Justus Perthes me confirma dans mon doute.

Le lendemain, Bioy m'appela de Buenos-Aires. Il me dit qu'il avait sous les yeux l'article sur Uqbar, dans le XLVI[e] tome de l'Encyclopédie. Le nom de l'hérésiarque n'y figurait pas, mais on y trouvait la consignation de sa doctrine, formulée en des termes presque identiques à ceux qu'il m'avait répétés, quoique — peut-être — littérairement inférieurs. Il s'était souvenu de : *Copulation and mirrors are abominable.* Le texte de l'Encyclopédie disait : *Pour ces gnostiques, l'univers visible était une illusion ou (plus précisément) un sophisme. Les miroirs et la paternité sont abominables* (mirrors and fatherhood are abominable) *parce qu'ils le multiplient et le divulguent.* Je lui dis, sans manquer à la vérité, que j'aimerais voir cet article. Il me l'apporta peu de jours après. Ce qui me surprit, car les scrupuleux index cartographiques de la *Erdkunde* de Ritter ignoraient complètement le nom d'Uqbar.

Le volume qu'apporta Bioy était effectivement le XLVI[e] de l'*Anglo-American Cyclopædia.* Sur le frontispice et le dos du volume, l'indication alphabétique (Tor-Ups) était celle de notre exemplaire, mais au lieu de 917 pages le livre en contenait 921. Ces quatre pages additionnelles comprenaient l'article sur Uqbar : non prévu (comme le lecteur l'aura remarqué) par l'indication alphabétique. Nous vérifiâmes après qu'il n'y avait pas d'autre différence entre les volumes. Tous deux (comme je crois l'avoir indiqué) sont des réimpressions de la dixième *Encyclopædia Britannica.* Bioy avait acquis son exemplaire dans une des nombreuses ventes aux enchères.

Nous lûmes l'article avec un certain soin. Le passage rappelé par Bioy était peut-être le seul surprenant. Le reste paraissait très vraisemblable, en rapport étroit avec le ton général de l'ouvrage

et (cela va de soi) un peu ennuyeux. En le relisant, nous découvrîmes sous son style rigoureux une imprécision fondamentale. Des quatorze noms qui figuraient dans la partie géographique, nous n'en reconnûmes que trois — Kharassan, Arménie, Erzeroum — interpolés dans le texte d'une façon ambiguë. Des noms historiques, un seul : l'imposteur Esmerdis le magicien, invoqué plutôt comme une métaphore. La note semblait préciser les frontières d'Uqbar, mais ses points nébuleux de références étaient des fleuves, des cratères et des chaînes de cette même région. Nous lûmes, par exemple, que les terres basses de Tsal Jaldoum et du delta de l'Axa définissent la frontière sud et que, dans les îles de ce delta, pullulent les chevaux sauvages. Cela, au début de la page 918. Dans la partie historique (page 920) nous apprîmes qu'à la suite des persécutions religieuse du XIIIe siècle, les orthodoxes cherchèrent refuge dans les îles, où subsistent encore leurs obélisques et où il n'est pas rare d'exhumer leurs miroirs de pierre. La partie *langue et littérature* était brève. Un seul trait digne de mémoire : il notait que la littérature d'Uqbar était de caractère fantastique et que ses épopées et légendes ne se rapportaient jamais à la réalité, mais aux deux régions imaginaires de Mlejnas et de Tlön. La bibliographie énumérait quatre volumes que nous n'avons pas trouvés jusqu'à présent, bien que le troisième — Silas Haslam : *History of the land called Uqbar* — figure dans les catalogues de librairie de Bernard Quaritch. Le premier, *Lesbare und lesenswerthe Bemerkungen über das Land Ukkbar in Klein-Asien* date de 1641. Il est l'œuvre de Johannes Valentinus Andrea. Le fait est significatif ; quelques années plus tard, je trouvai ce nom dans les pages inattendues de De Quincey (*Writing,* treizième volume) et j'appris que c'était celui d'un théologien allemand qui, au début du XIIIe siècle, avait décrit la communauté imaginaire de la Rose-Croix — que d'autres fondèrent ensuite à l'instar de ce qu'il avait préfiguré lui-même.

Ce soir-là nous visitâmes la Bibliothèque Nationale : c'est en vain que nous fatiguâmes atlas, catalogues, annuaires de sociétés géographiques, mémoires de voyageurs et d'historiens : personne n'avait jamais été en Uqbar. L'index général de l'encyclopédie de Bioy ne consignait pas non plus ce nom. Le lendemain, Carlos Mastronardi (à qui j'avais conté l'affaire) remarqua dans une librairie de Corrientes y Talcahuano les dos noir et or de l'*Anglo-American Cyclopædia...* Il entra et interrogea le XLVIe volume. Naturellement, il ne trouva pas la moindre trace d'Uqbar.

— 2 —

Parmi les chèvrefeuilles débordants et dans le fond illusoire des miroirs subsiste encore, dans l'hôtel d'Adrogué, quelque souvenir

limité et décroissant d'Herbert Ashe, ingénieur des Chemins de fer du Sud. Sa vie durant, il souffrit d'irréalité, comme tant d'Anglais ; une fois mort, il n'est même plus le fantôme qu'il était déjà alors. Il était grand et dégoûté et sa barbe rectangulaire fatiguée avait été rousse. Je suppose qu'il était veuf, sans enfants. Tous les ans il allait en Angleterre : pour rendre visite (j'en juge d'après des photographies qu'il nous a montrées) à un cadran solaire et à quelques rouvres. Mon père s'était lié avec lui (le verbe est excessif) d'une de ces amitiés anglaises qui commencent par exclure la confidence et qui bientôt omettent le dialogue. Ils avaient pris l'habitude de faire un échange de livres et de journaux et de s'affronter aux échecs, sans mot dire... Je me le rappelle dans le couloir de l'hôtel, un livre de mathématiques à la main, regardant parfois les couleurs irrécupérables du ciel. Un après-midi, nous parlions du système duodécimal de numération (dans lequel douze s'écrit 10). Ashe dit qu'il était précisément en train de traduire je ne sais quelles tables duodécimales en tables sexagésimales (dans lesquelles soixante s'écrit 10). Il ajouta que ce travail lui avait été commandé par un Norvégien, à Rio Grande do Sul. Huit ans que nous le connaissions et il n'avait jamais mentionné son séjour dans cette région... Nous parlâmes de vie pastorale, de *capangas*, de l'étymologie brésilienne du mot *gaucho* (que quelques vieux habitants de l'est prononcent encore *gaoucho*) et nous ne dîmes rien de plus — Dieu me pardonne — des fonctions duodécimales. En septembre 1937 (nous étions à l'hôtel) Herbert Ashe mourut d'une rupture d'anévrisme. Quelques jours auparavant, il avait reçu du Brésil un paquet timbré et recommandé. C'était un grand in-octavo. Ashe le laissa au bar où — plusieurs mois après — je le trouvai. Je me mis à le feuilleter et j'éprouvai un vertige étonné et léger que je ne décrirai pas, parce qu'il ne s'agit pas de l'histoire de mes émotions, mais d'Uqbar, de Tlön et d'Orbis Tertius. Au cours d'une nuit de l'Islam qu'on appelle la Nuit des Nuits, les portes secrètes du ciel s'ouvrent de part en part et l'eau est plus douce dans les cruches ; si ces portes s'ouvraient, je n'éprouverais pas ce que j'éprouvai ce jour-là. Le livre était rédigé en anglais et comprenait 1.001 pages. Sur le dos en cuir jaune je lus ces mots curieux que reproduisait le frontispice : *A first encyclopædia of Tlön. Vol. XI. Hlaer to Jangr.* Il n'y avait aucune indication de date ni de lieu. A la première page et sur une feuille de papier de soie qui recouvrait une des planches en couleurs était imprimé un ovale bleu avec cette inscription : *Orbis Tertius.* Deux ans auparavant j'avais découvert dans un volume d'une certaine encyclopédie faite par des écumeurs des lettres la description sommaire d'un faux pays ; à présent le hasard me procurait quelque chose de plus précieux et de plus ardu. A présent j'avais sous la main un vaste fragment méthodique de l'histoire totale d'une planète inconnue, avec ses

architectures et ses querelles, avec la frayeur de ses mythologies et la rumeur de ses langues, avec ses empereurs et ses mers, avec ses minéraux et ses oiseaux et ses poissons, avec son algèbre et son feu, avec ses controverses théologiques et métaphysiques. Tout cela articulé, cohérent, sans aucune visible intention doctrinale ou parodique.

Dans le XI[e] tome dont je parle, il y a des allusions à des volumes ultérieurs et précédents. Nestor Ibarra, dans un article déjà classique de la N.R.F., a nié l'existence de ces à côté. Ezequiel Martinez Estrada et Drieu La Rochelle ont réfuté, peut-être victorieusement, ce doute. Le fait est que jusqu'à présent les recherches les plus diligentes ont été stériles. C'est en vain que nous avons bouleversé les bibliothèques des deux Amériques et d'Europe. Alfonso Reyes, excédé de ces fatigues subalternes, propose qu'à nous tous nous entreprenions le travail de reconstruire *ex ungue leonis* les tomes nombreux et massifs qui manquent. Il calcule, moitié sérieux moitié badin, qu'une génération de *tlönistes* peut y suffire. Ce calcul hasardeux nous ramène au problème fondamental : quels furent les inventeurs de Tlön ? Le pluriel est inévitable, car l'hypothèse d'un seul inventeur — d'un Leibniz infini travaillant dans les ténèbres et dans la modestie — a été écartée à l'unanimité. On conjecture que ce *new world* est l'œuvre d'une société secrète d'astronomes, de biologistes, d'ingénieurs, de métaphysiciens, de poètes, de chimistes, d'algébristes, de moralistes, de peintres, de géomètres... dirigés par un homme de génie obscur. Les individus qui dominent ces disciplines diverses abondent, mais il n'en est pas de même pour ceux qui sont capables d'invention et moins encore pour ceux qui sont capables de subordonner l'invention à un plan systématique rigoureux. Ce plan est si vaste que la contribution de chaque écrivain est infinitésimale. Au début, on crut que Tlön était un simple chaos, une irresponsable licence de l'imagination ; on sait maintenant que c'est un cosmos, et les lois intimes qui le régissent ont été formulées, du moins provisoirement. Qu'il me suffise de rappeler que l'ordre qu'on a observé dans le XI[e] tome est si lucide et si exact que les contradictions apparentes de ce volume sont la pierre fondamentale de la preuve que les autres existent. Les revues populaires ont divulgué, avec un excès pardonnable, la zoologie et la topographie de Tlön ; je pense que ses tigres transparents et ses tours de sang ne méritent pas, peut-être, l'attention continuelle de *tous* les hommes. J'ose demander quelques minutes pour exposer sa conception de l'univers.

Hume nota pour toujours que les arguments de Berkeley n'admettaient pas la moindre réplique et n'entraînaient pas la moindre conviction. Cette opinion est tout à fait juste quand on l'applique à la Terre ; tout à fait fausse dans Tlön. Les nations de cette planète sont — congénitalement — idéalistes. Leur langage et les

dérivations de leur langage — la religion, les lettres, la métaphysique — présupposent l'idéalisme. Pour eux, le monde n'est pas un assemblage d'objets dans l'espace ; c'est une série hétérogène d'actes indépendants. Il est successif, temporel, non spatial. Il n'y a pas de substantifs dans l'hypothétique *Ursprache* de Tlön, d'où proviennent les langues « actuelles » et les dialectes ; il y a des verbes impersonnels, qualifiés par des suffixes (ou des préfixes) monosyllabiques de valeur adverbiale. Par exemple : il n'y a pas de mot qui corresponde au mot *lune*, mais il y a un verbe qui serait en français *lunescer* ou *luner*. *La lune surgit sur le fleuve* se dit *hlör u fang axaxaxas mlö*, soit, dans l'ordre : vers le haut (*upward*), après une fluctuation persistante, il luna. Xul Solar traduit brièvement : il hop-après-fluence-luna.

Ce qui précède se rapporte aux langues de l'hémisphère austral. Pour celles de l'hémisphère boréal (sur l'*Ursprache* duquel il y a peu de renseignements dans le XIe tome) la cellule primordiale n'est pas le verbe, mais l'adjectif monosyllabique. Le substantif est formé par une accumulation d'adjectifs. On ne dit pas *lune*, on dit : *aérien-clair-sur-rond-obscur* ou *orangé-ténu-du-ciel* ou n'importe quelle autre association. Dans le cas choisi, la masse d'adjectifs correspond à un objet réel ; le fait est purement fortuit. Dans la littérature de cet hémisphère (comme dans le monde subsistant de Meinong) abondent les objets idéaux, évoqués et dissous en un moment, suivant les besoins poétiques. Ils sont quelquefois déterminés par une simple simultanéité. Il y a des objets composés de deux termes, l'un de caractère visuel et l'autre auditif : la couleur de l'aurore et le cri lointain d'un oiseau. Il y en a composés de nombreux termes : le soleil et l'eau contre la poitrine du nageur, la vague rose frémissant que l'on voit les yeux fermés, la sensation de quelqu'un se laissant emporter par un fleuve et aussi par le rêve. Ces objets au second degré peuvent se combiner à d'autres ; le processus, au moyen de certaines abréviations, est pratiquement infini. Il y a des poèmes fameux composés d'un seul mot énorme. Ce mot intègre un *objet poétique* créé par l'auteur. Le fait que personne ne croie à la réalité des substantifs rend, paradoxalement, leur nombre interminable. Les langues de l'hémisphère boréal de Tlön possèdent tous les noms des langues indo-européennes — et bien d'autres encore.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que la culture classique de Tlön comporte une seule discipline : la psychologie. Les autres lui sont subordonnées. J'ai dit que les hommes de cette planète conçoivent l'univers comme une série de processus mentaux, qui ne se développent pas dans l'espace mais successivement dans le temps. Personne dans Tlön ne comprendrait la juxtaposition du premier (qui est seulement représentatif de certains états) et du second — qui

est un synonyme parfait du cosmos. En d'autres termes : ils ne conçoivent pas que le spatial dure dans le temps. La perception d'une fumée à l'horizon, puis du champ incendié, puis de la cigarette qui produisit le feu, est considérée comme un exemple d'association d'idées.

Ce monisme ou idéalisme total annule la science. Expliquer (ou juger) un fait, c'est l'unir à un autre ; cet enchaînement, dans Tlön, est un état postérieur du sujet, qui ne peut affecter ou éclairer l'état antérieur. Tout état mental est irréductible : le simple fait de le nommer — *id est*, de le classer — implique une fausseté. On pourrait en déduire qu'il n'y a pas de sciences dans Tlön — ni même de raisonnements. La vérité paradoxale, c'est qu'elles existent, en nombre presque innombrable. Avec les philosophies, se produit ce qui se produit avec les substantifs dans l'hémisphère boréal. Le fait que toute philosophie soit a priori un jeu dialectique a contribué à les multiplier. Les métaphysiciens de Tlön ne cherchent pas la vérité ni même la vraisemblance : ils cherchent l'étonnement. Ils pensent que la métaphysique est une branche de la littérature fantastique. Ils savent qu'un système n'est pas autre chose que la subordination de tous les aspects de l'univers à l'un quelconque d'entre eux. La phrase *tous les aspects* doit même être rejetée, car elle suppose l'addition impossible de l'instant présent et des passés. Le pluriel *les passés* n'est pas juste lui non plus, car il suppose une autre opération impossible... Une des écoles de Tlön en arrive à nier le temps ; elle raisonne ainsi : le présent est indéfini, le futur n'a de réalité qu'en tant qu'espoir présent, le passé n'a de réalité qu'en tant que souvenir présent [1]. Une autre école déclare que *tout le temps* est déjà révolu et que notre vie est à peine le souvenir ou le reflet crépusculaire, sans doute faussé et mutilé, d'un processus irrécupérable. Une autre, que l'histoire de l'univers — et dans celle-ci nos vies et le plus léger détail de nos vies — est l'écriture que produit un dieu subalterne pour s'entendre avec un démon. Une autre, que l'univers est comparable à ces cryptographies dans lesquelles tous les symboles n'ont pas la même valeur et que seul est vrai ce qui arrive toutes les trois cents nuits. Une autre, que pendant que nous dormons ici, nous sommes éveillés ailleurs et qu'ainsi chaque homme est deux hommes.

Parmi les doctrines de Tlön, aucune n'a provoqué autant de scandale que le matérialisme. Quelques penseurs l'ont formulée, avec moins de clarté que de ferveur, comme qui avance un paradoxe. Pour faciliter l'intelligence de cette thèse inconcevable, un

---

(1) Russel (*The analysis of mind*, 1921, page 159) suppose que la planète a été créée il y a quelques minutes, pourvue d'une humanité qui se « rappelle » un passé illusoire.

hérésiarque du XIe siècle (1) imagina le sophisme des neuf pièces de cuivre. Le renom scandaleux de ce sophisme équivaut dans Tlön à celui des aphorismes éléatiques. De ce « raisonnement spécieux », il existe de nombreuses versions, qui font varier le nombre des pièces et le nombre de fois qu'elles furent trouvées ; voici la plus commune :

Le mardi, X traverse un chemin désert et perd neuf pièces de cuivre. Le jeudi, Y trouve sur le chemin quatre pièces, un peu rouillées par la pluie du mercredi. Le vendredi, Z découvre trois pièces sur le chemin. Le vendredi matin, X trouve deux pièces dans le couloir de sa maison. L'hérésiarque voulait déduire de cette histoire la réalité — *id est*, la continuité — des neuf pièces récupérées. *Il est absurde (affirmait-il) d'imaginer que quatre des pièces n'ont pas existé entre le mardi et le jeudi, trois entre le mardi et l'après-midi du vendredi, deux entre le mardi et le matin du vendredi. Il est logique de penser qu'elles ont existé — du moins secrètement, d'une façon incompréhensible pour les hommes — pendant tous les instants de ces trois délais.*

Le langage de Tlön se refusait à formuler ce paradoxe ; la plupart ne le comprirent pas. Les défenseurs du sens commun se bornèrent, au début, à nier la véracité de l'anecdote. Ils répétèrent que c'était une fraude verbale, basée sur l'emploi téméraire de deux néologismes, non autorisés par l'usage et étrangers à toute pensée sérieuse : les verbes *trouver* et *perdre*, qui comportaient une pétition de principe, parce qu'ils présupposaient l'identité des neuf premières pièces et des dernières. Ils rappelèrent que tout substantif (homme, pièce, jeudi, mercredi, pluie) n'a qu'une valeur métaphorique. Ils dénoncèrent la circonstance perfide : *un peu rouillées par la pluie du mercredi*, qui présuppose ce qu'il s'agit de démontrer : la persistance des quatre pièces, entre le jeudi et le mardi. Ils expliquèrent que l'*égalité* est une chose et que l'*identité* en est une autre et ils formulèrent une sorte de *reductio ad absurdum*, soit le cas hypothétique de neuf hommes qui au cours de neuf nuits successives souffrent d'une vive douleur. Ne serait-il pas ridicule — interrogèrent-ils — de prétendre que cette douleur est la même ? (2) Ils dirent que l'hérésiarque n'était poussé que par le dessein blasphématoire d'attribuer la divine catégorie d'*être* à de simples pièces et que tantôt il niait la pluralité et tantôt pas. Ils argumentèrent : si l'égalité comporte l'identité, il faudrait aussi admettre que les neuf pièces en sont une seule.

La chose est incroyable, mais ces réfutations ne furent pas défi-

(1) Siècle, d'accord avec le système duodécimal, signifie une période de cent quarante-quatre ans.

(2) Aujourd'hui, une des églises de Tlön soutient platoniquement que telle douleur, telle nuance verdâtre du jaune, telle température, tel son constituent la seule réalité. Tous les hommes, au moment vertigineux du coït, sont le même homme. Tous les hommes qui répètent une ligne de Shakespeare *sont* William Shakespeare.

nitives. Cent ans après que fut énoncé le problème, un penseur, non moins brillant que l'hérésiarque mais de tradition orthodoxe, formula une hypothèse très audacieuse. Cette heureuse conjecture affirme qu'il y a un seul sujet, que ce sujet indivisible est chacun des êtres de l'univers et que ceux-ci sont les organes et les masques de la divinité. X est Y et Z. Z découvre trois pièces parce qu'il se rappelle que X les a perdues ; X en trouve deux dans le couloir parce qu'il se rappelle que les autres ont été récupérées... Le XIe tome laisse entendre que trois raisons capitales déterminèrent la victoire totale de ce panthéisme idéaliste. La première, le rejet du solipsisme ; la seconde, la possibilité de conserver la base psychologique des sciences ; la troisième, la possibilité de conserver le culte des dieux. Schopenhauer (le passionné et lucide Schopenhauer) formula une doctrine fort semblable dans le premier volume de *Parerga und Paralipomena.*

La géométrie de Tlön comprend deux disciplines assez distinctes : la visuelle et la tactile. La dernière correspond à la nôtre et on la subordonne à la première. La base de la géométrie visuelle est la surface, non le point. Cette géométrie ignore les parallèles et déclare que l'homme qui se déplace modifie les formes qui l'entourent. La base de leur arithmétique est la notion des nombres infinis. Ils accentuent l'importance des concepts « plus grand » et « plus petit », que nos mathématiciens symbolisent par $>$ et par $<$. Ils affirment que l'opération de compter modifie les quantités et les convertit d'indéfinies en définies. Le fait que plusieurs individus qui comptent une même quantité obtiennent un résultat égal est, pour les psychologues, un exemple d'association d'idées ou de bon entraînement de la mémoire. Nous savons déjà que, dans Tlön, le sujet de la connaissance est un et éternel.

Dans les habitudes littéraires, l'idée d'un sujet unique est également toute puissante. Il est rare que les livres soient signés. L'idée de plagiat n'existe pas : on a établi que toutes les œuvres sont l'œuvre d'un seul auteur, qui est intemporel et anonyme. La critique invente habituellement des auteurs ; elle choisit deux œuvres dissemblables — disons le Tao Te King et les 1.001 Nuits — les attribue à un même écrivain, puis détermine en toute probité la psychologie de cet intéressant *homme de lettres* (1).

Les livres sont également différents. Ceux qui font appel à la fiction embrassent un seul argument, avec toutes les permutations imaginables. Ceux qui sont de nature philosophique contiennent invariablement la thèse et l'antithèse, le pour et le contre rigoureux d'une doctrine. Un livre qui ne contient pas son contre-livre est considéré comme incomplet.

Des siècles et des siècles d'idéalisme n'ont pas manqué d'influer

(1) En français dans le texte.

sur la réalité. Dans les régions les plus anciennes de Tlön, le dédoublement d'objets perdus n'est pas rare. Deux personnes cherchent un crayon ; la première le trouve et ne dit rien ; la seconde trouve un deuxième crayon non moins réel, mais plus en rapport avec son attente. Ces objets secondaires s'appellent *hronir* et sont, quoique de forme disgracieuse, un peu plus longs. Jusqu'à ces derniers temps, les *hronir* furent les produits fortuits de la distraction ou de l'oubli. Il semble invraisemblable que leur production méthodique compte à peine cent ans, mais c'est ce que déclare le XIe tome. Les premiers essais furent stériles. Le *modus operandi* mérite toutefois d'être rappelé. Le directeur d'une des prisons d'état communiqua aux prisonniers que dans le lit d'un fleuve il y avait certains sépulcres et promit la liberté à ceux qui lui apporteraient une trouvaille importante. Les mois qui précédèrent l'excavation, on leur montra des planches photographiques de ce qu'ils allaient trouver. Ce premier essai prouva que l'espoir et l'avidité peuvent paralyser ; une semaine de travail à la pelle et au pic ne réussit pas à exhumer d'autre *hron* qu'une roue couverte de rouille, de date postérieure à l'expérience. Celle-ci demeura secrète et fut répétée ensuite dans quatre collèges. Dans trois, l'échec fut presque total ; dans le quatrième (dont le directeur mourut fortuitement pendant les premières fouilles) les élèves exhumèrent — ou produisirent — un masque en or, une épée archaïque, deux ou trois amphores de terre et le torse verdâtre et mutilé d'un roi portant sur la poitrine une inscription qu'on n'a pas encore réussi à déchiffrer. C'est ainsi qu'on découvrit l'inopportunité de témoins qui connaîtraient la nature expérimentale des recherches... Les investigations en masse produisent des objets contradictoires ; on préfère maintenant les travaux individuels et presque improvisés. L'élaboration méthodique des *hronir* (dit le XIe tome) a rendu des services prodigieux aux archéologues. Elle a permis d'interroger et même de modifier le passé, qui maintenant n'est pas moins malléable et docile que l'avenir. Fait curieux : les *hronir* au second et au troisième degré — les *hronir* dérivés d'un autre *hron*, les *hronir* dérivés d'un *hron* d'un *hron* — exagèrent les aberrations du premier ; ceux du cinquième sont presque uniformes ; ceux du neuvième se confondent avec ceux du second ; dans ceux du onzième, il y a une pureté de lignes que les originaux n'ont pas. Le processus est périodique : le *hron* du douzième degré commence déjà à déchoir. Plus étrange et plus pur que tout *hron* est parfois le *ur* : la chose produite par suggestion, l'objet déduit par l'espoir. Le grand masque en or que j'ai mentionné en est un exemple illustre.

Dans Tlön les choses se dédoublent ; elles ont aussi une propension à s'effacer et à perdre leurs détails quand les gens les oublient. Classique est l'exemple d'un pas de porte qui subsista tant qu'un mendiant s'y rendit et que l'on perdit de vue à la mort

de celui-ci. Parfois des oiseaux, un cheval, ont sauvé les ruines d'un amphithéâtre.

1940, Salto Oriental.

⁂

Post-Scriptum de 1947. — Je reproduis l'article précédent tel qu'il parut dans l'*Anthologie de la littérature fantastique*, 1940, sans autre excision que quelques métaphores et une sorte de résumé badin qui maintenant est devenu frivole. Tant de choses se sont passées depuis cette date... Je me bornerai à les rappeler.

En mars 1941, on découvrit une lettre manuscrite de Gunnar Erfjord dans un livre de Hinton qui avait appartenu à Herbert Ashe. L'enveloppe portait le timbre de Ouro Preto ; la lettre élucidait entièrement le mystère de Tlön. Son texte corroborait les hypothèses de Martinez Estrada. C'est au début du XVIIe siècle, une nuit de Lucerne ou de Londres, que la splendide histoire commença. Une société secrète et bénévole (qui parmi ses affiliés compta Dalgarno puis George Berkeley) surgit pour inventer un pays. Dans le vague programme initial figuraient les *études hermétiques*, la philanthropie et la cabale. C'est de cette première époque que date le livre d'Andrea. Après quelques années de conciliabules et de synthèses prématurées, on comprit qu'une génération ne suffisait pas pour articuler un pays. On décida que chacun des maîtres qui la composaient choisirait un disciple pour continuer l'œuvre. Cette disposition héréditaire prévalut ; après un hiatus de deux siècles, la fraternité poursuivie ressurgit en Amérique. Vers 1824, à Memphis (Tennessee) un des affiliés converse avec l'ascète millionnaire Ezra Buckeley. Celui-ci le laisse parler avec un certain dédain — et se moque de la modestie du projet. Il lui dit qu'en Amérique il est absurde d'inventer un pays et il lui propose l'invention d'une planète. A cette idée gigantesque, il en ajoute une autre, issue de son nihilisme (1), à savoir : passer sous silence l'énorme entreprise. Les vingt tomes de l'*Encyclopædia Britannica* circulaient alors ; Buckeley suggère une encyclopédie méthodique de la planète illusoire. Il leur abandonnera ses cordillères aurifères, ses fleuves navigables, ses prairies parcourues par les taureaux et les bisons, ses nègres, ses lupanars et ses dollars à une condition : « L'œuvre ne pactisera pas avec l'imposteur Jésus-Christ. » Buckeley ne croit pas en Dieu, mais il veut démontrer au Dieu inexistant que les mortels sont capables de concevoir un monde. Buckeley est empoisonné à Bâton Rouge en 1828 ; en 1914 la société remet à ses collaborateurs, au nombre de trois cents, le volume final de la Première Encyclopédie de Tlön. L'édition est secrète : les quarante volumes qu'elle comporte (l'œuvre la plus vaste que les hommes aient entreprise) pourraient être la base d'une autre plus minutieuse, rédigée non plus

(1) Buckeley est libre penseur, fataliste et défenseur de l'esclavage.

en anglais mais dans l'une des langues de Tlön. Cette revision d'un monde illusoire s'appelle provisoirement *Orbis Tertius*, dont l'un des modestes démiurges fut Herbert Ashe, j'ignore si c'est en tant qu'agent de Gunnar Erfjord ou en tant qu'affilié. Le fait qu'il ait reçu un exemplaire du XI[e] tome plaide en faveur de la seconde hypothèse. Mais, et les autres ? Vers 1942 les faits se multiplièrent. Je me rappelle l'un des premiers avec une singulière netteté, et il me semble que j'eus un peu le sentiment de son caractère prémonitoire. Il se produisit dans un appartement de la rue Laprida, en face d'un balcon clair et élevé qui donnait au couchant. La princesse de Faucigny Lucinge avait reçu de Poitiers sa vaisselle d'argent. Du vaste fond d'une grande caisse bariolée de timbres internationaux, sortaient de fines choses immobiles : argenterie d'Utrecht ou de Paris avec une faune héraldique dure, un samovar. Parmi celles-ci — avec un frémissement perceptible et léger d'oiseau endormi — palpitait mystérieusement une boussole. La princesse ne la reconnut pas. L'aiguille bleue cherchait le nord magnétique ; les lettres du cadran correspondaient à un des alphabets de Tlön. Telle fut la première intrusion du monde fantastique dans le monde réel. Un hasard qui m'intrigue voulut que je fusse aussi témoin de la seconde. Elle eut lieu quelques mois après, dans l'épicerie d'un Brésilien, à la Cuchilla Negra. Nous revenions de Sant'Anna, Amorin et moi. Une crue du Tacuarembo nous obligea à expérimenter (et à supporter) cette hospitalité rudimentaire. L'épicier nous installa des lits de camp grinçants dans une grande pièce embarrassée de tonneaux et de cuirs. Nous nous couchâmes, mais nous ne pûmes dormir avant l'aube à cause de l'ivresse d'un voisin invisible qui faisait alterner des jurons inextricables et des morceaux de milongas — ou plutôt d'une seule milonga. Cela va sans dire nous attribuâmes ces vociférations persistantes au vin généreux du patron... A l'aube, l'homme était étendu mort dans le couloir. La dureté de sa voix nous avait abusés : c'était un jeune homme. Dans son délire, il avait fait tomber de sa ceinture quelques pièces de monnaie et un cône de métal brillant, du diamètre d'un dé. C'est en vain qu'un enfant essaya de ramasser ce cône. Un homme put à peine le soulever. Je le tins quelques minutes dans la paume de ma main ; je me rappelle que son poids était intolérable et qu'après avoir retiré le cône, la pression demeura. Je me rappelle aussi le cercle précis qu'il m'avait gravé dans la peau. L'évidence d'un objet tout petit et très lourd à la fois laissait une impression désagréable de dégoût et de peur. Un paysan proposa de le jeter dans le fleuve torrentueux ; Amarim en fit l'acquisition moyennant quelques pesos. Personne ne savait rien du mort, sinon « qu'il venait de la frontière ». Ces petits cônes très lourds (faits d'un métal qui n'est pas de ce monde) sont l'image de la divinité dans certaines régions de Tlön.

Je mets fin ici à la partie personnelle de mon récit. Le reste est dans la mémoire (si ce n'est dans l'espoir ou la frayeur) de tous mes lecteurs. Qu'il me suffise de rappeler ou de mentionner les faits suivants, avec une simple brièveté de mots que le souvenir concave général enrichira ou amplifiera. Vers 1944, un investigateur du journal *The American* (de Nashville, Tennessee) exhuma d'une bibliothèque de Memphis les quarante volumes de la Première Encyclopédie de Tlön. On se demande encore aujourd'hui si cette découverte fut fortuite ou si elle fut consentie par les directeurs de l'*Orbis Tertius* encore nébuleux. La seconde hypothèse est vraisemblable. Quelques traits incroyables du XIe tome (par exemple : la multiplication des *hronir*) ont été éliminés ou atténués dans l'exemplaire de Memphis ; il est raisonnable d'imaginer que ces corrections obéissent à l'intention de présenter un monde qui ne soit pas trop incompatible avec le monde réel. La dissémination d'objets de Tlön dans divers pays agirait dans le même sens [1]... Le fait est que la presse internationale divulgua à l'infini la « découverte ». Manuels, anthologies, résumés, versions littérales, réimpressions autorisées et réimpressions faites par les écumeurs des lettres de la Grande Œuvre des Hommes inondèrent et continuent à inonder la terre. Presque immédiatement, la réalité céda sur plus d'un point. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne demandait qu'à céder. Il y a dix ans, il suffisait de n'importe quelle symétrie ayant l'apparence d'ordre — le matérialisme dialectique, l'antisémitisme, le nazisme — pour ébaubir les hommes. Comment ne pas se soumettre à Tlön, à la minutieuse et vaste évidence d'une planète ordonnée ? Inutile de répondre que la réalité est également ordonnée. Peut-être l'est-elle, mais d'accord avec des lois divines — je traduis : des lois humaines — que nous ne finissons jamais de percevoir. Tlön est peut-être un labyrinthe destiné à être déchiffré par les hommes.

Le contact et la fréquentation de Tlön ont désintégré ce monde. Enchantée par sa rigueur, l'humanité oublie et oublie de nouveau que c'est une rigueur de joueurs d'échecs et non d'anges. Dans les écoles a déjà pénétré la « langue primitive » (hypothétique) de Tlön ; déjà l'enseignement de son histoire harmonieuse (et pleine d'épisodes émouvants) a effacé celle qui berça mon enfance ; dans les mémoires un passé fictif occupe déjà la place d'un autre, dont nous ne savons rien avec certitude — pas même qu'il est faux. La numismatique, la pharmacologie et l'archéologie ont été réformées. Je suppose que la biologie et les mathématiques attendent aussi leur avatar... Une dynastie dispersée de solitaires a changé la face du monde. Sa tâche se poursuit. Si nos prévisions sont

---

(1) Il reste, naturellement, le problème de la *matière* de quelques objets.

exactes, d'ici cent ans quelqu'un découvrira les cent tomes de la Seconde Encyclopédie de Tlön.

Alors l'Anglais, le Français et le simple Espagnol disparaîtront de la planète. Le monde sera Tlön. Je ne m'en soucie guère, je continue à revoir, pendant les jours tranquilles de l'hôtel d'Adrogué, une traduction quévédienne (que je ne pense pas donner à l'impression) de l'*Urn burial* de Browne.

Traduit par P. Verdevoye.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Parmi les étoiles apparues depuis ces dernières années au firmament de la S.F., il en est une de première grandeur : **CORDWAINER SMITH.** Ce nouveau venu encore pratiquement inconnu en France, nous comptons nous employer activement à le révéler. Vous avez déjà vu sa signature aux sommaires des numéros 3 et 4 de GALAXIE, et 128 de FICTION. Et il sera en vedette dans le prochain GALAXIE, avec un récit que les critiques américains unanimes ont considéré comme l'un des plus hallucinants de la science-fiction moderne. Son titre : **La planète Shayol.** Encore l'histoire d'une planète étrange ? Oui, si l'on veut, mais aussi beaucoup plus que cela. D'abord le tableau complet et captivant d'un monde futur étonnant. Ensuite une extraordinaire idée de base, développée de façon inédite, et qui donne une nouvelle dimension à l'horreur. Nous l'écrivons sans hésitation : **La planète Shayol** est une nouvelle comme on en voit peu dans une carrière de lecteur de science-fiction.

Ajoutons que le reste du numéro sera particulièrement propre à satisfaire l'amateur. On y retrouvera un auteur de la grande tradition « Galaxie » : **FLOYD L. WALLACE,** avec **L'homme sans mémoire** ; un nouveau venu déjà plébiscité par nos lecteurs : **KEITH LAUMER,** avec **Les filous de la galaxie** ; ainsi qu'un excellent spécialiste, trop peu connu du public français : **CHRISTOPHER ANVIL,** dont la nouvelle **Piège mental** est l'une des plus ahurissantes qui aient paru dans la revue.

Un numéro exceptionnel à ne pas manquer, et que vous trouverez en vente à partir du 11 mars.

HENRI DAMONTI

Un jeu très amusant

Henri Damonti — dont une nouvelle, Le notaire et la conspiration, a récemment eu les honneurs d'une traduction dans notre édition américaine — nous revient avec un conte, bref comme il les aime, allusif autant qu'il est permis, insolite sans façons comme ne le sont que les rêves, et toujours aussi représentatif de son talent original.

UNE idée folle traverse la tête de Berthe Lemercier. Elle prend l'annuaire des P.T.T. et décide à l'instant d'inviter par téléphone cinq personnes inconnues à passer la soirée avec elle.

Evidemment tous les inconnus sollicités par la petite voix de Mlle Lemercier n'accepteront pas. Evidemment on peut aussi tomber sur des gangsters, des satyres ou des clochards. Mais les clochards ont-ils le téléphone ?

Choisissons d'abord la lettre par laquelle va débuter leur nom de famille. Ouvrons *Tristan et Iseut* et lisons la première phrase venue : « *Si Tristan l'aime d'amour, Iseut le veut bien, car en plus beau ni meilleur, elle ne pourrait asseoir son amour.* » Cette phrase plaît à Mlle Lemercier qui est sentimentale mais plus très jeune. Ce sera donc le A à cause d'Amour.

Le premier appelé est Alexandre Aphoriadès, antiquaire. La conjonction des A paraît un signe favorable du destin. M. Aphoriadès n'a justement rien à faire ce soir jusqu'à une certaine heure, il ne connaît pas Mlle Lemercier, il a donc toutes les raisons d'accepter la charmante invitation, étant bien entendu, cher monsieur Aphoriadès, ajoute Mlle Lemercier, qu'il y aura d'autres invités.

Le second qui accepte est M. Antoine, moniteur d'éducation physique. Il accepte même tellement vite que Mlle Lemercier n'a pas le temps de lui dire qu'ils ne seront pas tout à fait seuls, et qu'elle n'est pas très belle.

La troisième personne sollicitée est Mme d'Arcis, choisie à cause de son nom mélancolique. Mme d'Arcis regrette de refuser, elle prend son bain, il lui faut réfléchir, elle part demain pour la Sicile, elle croit que c'est une plaisanterie. Mais non, chère madame, je ne suis pas folle, tout le monde me connaît, venez, vous ne le regretterez pas, et ne faut-il pas frotter et limer sa tête contre celle d'autrui, comme disait Montaigne ? Montaigne décide Mme d'Arcis. Elle veut bien frotter sa tête contre celle de Montaigne.

La quatrième personne qui ne dit pas non, alors que vingt-huit autres ont de nouveau refusé, raccrochant brutalement, criant des mots obscènes, soupirant, demandant : combien payez-vous ? c'est Madeleine Alain, employée de maison. Le téléphone n'est pas à elle, il est à son patron le Dr Anselme qui est absent, si c'est urgent adressez-vous au Dr Barnabé, c'est la rue à côté, oui je veux bien venir, je m'ennuie trop, merci beaucoup, faut-il apporter des petits gâteaux ?

Le cinquième qui dit oui, mais alors oui sans hésitation, c'est le capitaine Argos, quel nom magnifique, un vrai nom grec, et que de souvenirs sans doute d'abordages, de naufrages et de tempêtes... Ah ! chère mademoiselle, je ne vous ai jamais vue et déjà je sais que je vous retrouverai avec les battements de cœur de Tristan pour Iseut. Comment savez-vous, capitaine, que j'ai ce livre devant moi ? Je sais, ma chère Berthe, je sais. Dites-moi, vos yeux sont-ils bleus ou gris ? Comme la mer ou comme le ciel à la fin d'une pluie de printemps ? Je suis tout à vous. Je cours. Je vole.

A l'heure dite les cinq invités pénètrent dans le petit salon de Mlle Lemercier. On fait les présentations. M. Antoine le moniteur croit reconnaître Madeleine la petite bonne du docteur, je suis sûr que je vous ai déjà vue quelque part, dit-il, mais il pense : elle est bien chétive. Mme d'Arcis minaude. M. Aphoriadès frotte sa bague — un rubis extraordinaire — avec les doigts de l'autre main repliée. Le capitaine Argos fait le secret. Bref qu'allons-nous faire ? demande Mlle Lemercier. M. Antoine a un sourire égrillard, mais tout le monde se tait. J'ai une idée très amusante, dit soudain le capitaine.

Nous allons faire un jeu. Oh ! un jeu, si on dansait ? Ah ! oui, on danse, dit aussi la petite bonne qui est assise à côté de M. Antoine. On vote pour ou contre. Deux pour. Quatre contre. Alors on

joue à quoi ? s'inquiète Mme d'Arcis. On joue à l'île déserte. Prenez chacun une feuille de papier, ordonne le capitaine Argos. Sur cette feuille vous inscrirez le nom de cinq personnes avec lesquelles vous aimeriez vivre le restant de vos jours sur une île déserte. A proscrire les membres de votre famille. Mais vous puiserez à volonté dans l'histoire du monde depuis Adam et Eve et dans la littérature. A exclure les fées, les bons ou mauvais génies. Bravo, dit Mlle Lemercier qui ne sait pas encore combien elle va regretter sa folle idée d'inviter des inconnus.

M. Alexandre Aphoriadès hésite. Cinq personnes. Une suffirait. Eva. Mais à quoi bon s'imposer après tant d'années ? Il a connu Eva lors d'un voyage à Paris. Eva comme lui en train de faire monter les enchères d'une petite commode Louis XV marquetée et signée. Quand il vit qu'Eva avait des lèvres comme il les aimait, il fit une folie. Il surenchérit, paya plus de 2 millions de francs et dit à Eva : Permettez-moi, madame, de vous offrir cette petite chose en hommage à votre exquise beauté. Eva surprise le regarda, fut touchée et le remercia en l'accompagnant une semaine à Juan-les-Pins. Puis elle disparut. Par fidélité pour Eva, il note comme premier nom Eve. Eve la première femme. Puis en vrac, en souvenir de la commode de l'hôtel Drouot, il écrit Sylvia, héroïne du théâtre de Marivaux, en souvenir de sa Grèce il veut sur sa liste le dieu Apollon, mais les dieux sont interdits, alors il met Nikos Katzanzaki, puis Charlie Chaplin préféré à Auguste Renoir, enfin Mozart parce qu'Eva adorait son 15ᵉ Divertimento.

M. Antoine a envie de sucer son crayon. Il ne trouve rien. Si, Brigitte Bardot. Puis à la file il écrit Jane Mansfield, Kim Novak, Antonella Lualdi, puis René B., un copain, parce qu'il sait jouer au poker, préparer un bon bifteck, et écouter les confidences. Tout compte fait, il barre tous les noms à part Brigitte Bardot. Elle suffit. D'une façon irréfléchie, il ajoute les Trois Mousquetaires. Déjà il s'en mord les doigts. Quelle concurrence en perspective, à moi d'Artagnan.

Mme d'Arcis s'ennuie. Elle se maudit d'être venue. Elle suit sournoisement des yeux la main de M. Antoine qui prend celle de la petite bonne. Vivre à cinq sur une île. Ou plutôt à six. Moi et les cinq. Lentement elle écrit : Herbert von Kork, il faisait bien l'amour à Berlin en 1938, puis François Sévère qu'elle a failli épouser, puis Jean, Pierrot, Henri, Raymond, William et tant d'autres. La vie

était belle il y a vingt ans. Mais maintenant les yeux cernés, la bouche sèche, la poitrine douloureuse, elle envie la petite bonne à qui l'on prend la main dans l'ombre. Il y a longtemps qu'elle ne songe plus à partir en Sicile, elle a vendu ses dernières obligations Ville de Paris 1931 la semaine dernière, il lui reste trois ou quatre amis fidèles. Un grand trait sur le passé. Nouvelle feuille de papier. Louise de Vilmorin, voilà qui fera bien sur une île déserte, elle sait raconter des histoires qui font presque pleurer. Puis en bloc elle note Curd Jurgens et Alain Delon, puis ne trouvant plus rien elle ajoute l'Homme au masque de fer et Paul, un garçon qu'elle avait rencontré jadis dans un cinéma de Londres.

Madeleine Alain est la plus embarrassée. Elle connaît peu de monde. Des amis de son frère, le docteur Anselme, l'épicière, Marguerite une amie d'école, mais elle est en Amérique, enfin il paraît, la femme du boucher, aussi le grand Fred. Pourquoi vivre dans une île déserte ? Ce jeu est idiot. La seule chose qui l'intéresse à cette minute, c'est la main de M. Antoine qui a saisi la sienne. Avec lui peut-être sur une île déserte ? Une nuit, pas plus. Je rends un papier blanc. Est-ce qu'il embrasse bien, cet imbécile ?

M. Aphoriadès brusquement jette son papier. A quoi bon tous ces noms, Eve, Sylvia, Kazantzaki, Chaplin, Mozart ?... Quelle comédie ! Il regarde sa montre. Dix heures déjà. Il a accepté parce qu'il avait une heure à perdre. Il s'agit d'être rentré à onze heures. Il a surpris une conversation entre sa femme et son amant. Ils ont décidé de le tuer à onze heures trente. Tout est prêt jusque dans les moindres détails, il le sait. Pourquoi les faire attendre ? Mais toi, Eva, où es-tu ?

Mlle Lemercier, jubilant, a vite fait de confectionner sa liste. Alexandre le Grand, Jules César, Napoléon, Mao Tsé-tung. Parfait. Il manque un nom. Elle veut noter Cléopâtre, reine d'Egypte, mais finalement elle préfère Charles Aznavour. Elle en est honteuse. Et vous, mon cher capitaine, votre liste ?

Vous m'avez invité, délicieuse Mlle Lemercier, je vous en remercie. Mais permettez-moi de vous remercier à ma manière. Quand on joue, il faut jouer jusqu'au bout. M. Aphoriadès, donnez-moi donc le papier que vous avez jeté. Merci beaucoup. Le capitaine

prend tous les papiers, les jette en l'air, ils s'enflamment et sentent un mauvais soufre.

A ce moment précis, chacun des invités, à l'exception de la petite bonne, est transporté sur l'île déserte de ses pensées. Et sur l'île déserte, il y a au grand complet tous les personnages désirés. Mlle Lemercier est immédiatement entreprise par Jules César, il est d'une brutalité horrible, il parle latin comme dans les livres, mais pas tout à fait quand même. Mme d'Arcis retrouve Paul, il ne la reconnaît pas. Sur une autre île, les Trois Mousquetaires ont déjà enlevé Brigitte Bardot devant M. Antoine désespéré, quelle fâcheuse idée ai-je eue de les inscrire, et M. Aphoriadès à tout jamais écoute la musique de Mozart avec Eve tremblante contre lui.

La petite bonne rentre seule dans la nuit noire. J'ai été chez une folle. Elle marche vite. Elle oublie tout ce qui s'est passé, sauf cette main si douce, si chaude, et ce garçon disparu avec les autres invités comme par enchantement. Il ne reste que le capitaine Argos que la nuit fait boiter et qui la suit de loin. Elle ne le sait pas et le capitaine ne sait pas lui-même quel jeu il va lui inspirer à elle.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

JORGE LUIS BORGES	107	Les ruines circulaires
	108	Abenhacan el Bokhari mort dans son labyrinthe
	110	La Bibliothèque de Babel
	113	La loterie à Babylone
ALGIS BUDRYS	66	Le cercle de peur
	94	L'épave d'un autre monde
	110	La liberté tombe du ciel
	112 / 113	Menace dans le ciel
HENRI DAMONTI	79	Lettres à Juliette
	81	Olivia
	87	M. Léonard en fête
	89	Jérémie et Lisa
	94	Faut-il choisir ce métier ?
	99	Zapotrott
	106	Le notaire et la conspiration
	113	L'affaire Cronatus
GORDON R. DICKSON	51	La semaine de huit jours
	59	Les deux font la paire
	61	Simple affaire de technique
	73	Noël sur Cidor
	112	Le village hanté
	121	Les toits d'argent
	124	Opération Grand Frère
HARRY HARRISON	128	Planète de survivance
GALI NOSEK	41	La sorcière
	45	Fée
	64	La ville
	69	Les comédiens
JOHN SHEPLEY	60	Le physique de l'emploi
ROBERT SILVERBERG	53	La sangsue
	66	L'homme qui n'oubliait jamais
	119	Les vents de Siros

Au prochain sommaire de "Fiction"

Un de nos auteurs les plus brillants — et les plus sujets à controverse — fait sa rentrée dans nos pages. Il s'agit de **PHILIP JOSÉ FARMER,** dont on n'a pas oublié des nouvelles aussi prenantes que **La nuit de la lumière** et **Ouvre-moi, ô ma sœur.** Le titre de son prochain récit est **L'homme de l'allée ;** le sujet en est, comme toujours chez Farmer, hors série ; et le style lui donne un pouvoir de choc indiscutable.

A ses côtés, un autre nom connu que l'on n'avait pas vu depuis longtemps dans FICTION : **PHILIP K. DICK,** qui mêle la science-fiction à la terreur dans une nouvelle comme il en a le secret : **Le retour des explorateurs.** Cependant que **BRYCE WALTON** se livre à un cruel portrait sociologique dans **L'ultime décision,** et que **CLAUDE F. CHEINISSE,** dans **Le déphaseur,** imagine une utilisation imprévue du voyage dans le temps.

La partie fantastique est dominée par un grand récit, inédit en France, de l'écrivain italien **DINO BUZZATI,** l'auteur du célèbre **Désert des Tartares.** Son titre est **Panique à la Scala** et, selon les critiques de la péninsule, c'est une de ses œuvres où s'est avec le plus d'achèvement manifestée sa formule.

Autres textes fantastiques ou insolites : **Le dernier ingrédient** par **JACK SHARKEY, Un jour, une nuit** par **LUC VIGAN,** et **Les frères siamois,** du jeune auteur mexicain **ALEXANDRO JODOROWSKY.**

Ce numéro sera mis en vente le 25 mars.

Ici, on désintègre !

Arno Schmidt

La république des savants

Après la guerre atomique, une fois encore. Et, selon la tradition, la guerre atomique est comme un fossé qui sépare l'aujourd'hui du demain, l'humain de l'inhumain, la terre des vivants de l'enfer. Car c'est à un voyage en enfer que nous convie Arno Schmidt dans *La république des savants*, un voyage dans un enfer grotesque plutôt que dantesque, mais qui trouve tout naturellement sa place auprès de ceux d'Huxley (*Le meilleur des mondes*), d'Orwell (*1984*), de Zamiatine (*Nous autres*) et de Bernard Wolfe (*Limbo*).

Incidemment, il est assez curieux de constater que la guerre atomique joue, depuis une douzaine d'années au moins, ce rôle d'accoucheuse de l'avenir que tenait résolument, il y a trente ans ou plus, la révolution.

La guerre a détruit l'Europe. Elle a coupé en deux l'Amérique. Entre les deux moitiés reconstruites, une large bande atomisée qu'enferment deux murailles. En 2008, la radioactivité a cessé d'être dangereuse. Mais sur ce *no man's land* retourné à l'état de nature, des espèces nouvelles ont fleuri : centaures, araignées humanoïdes, « têtes volantes » qui sont des papillons mutants, géants, aux masques humains. Voilà pour le purgatoire. Au-delà, en empruntant un navire, en s'aventurant sur le Styx atlantique, on peut atteindre l'enfer, l'île artificielle des génies, la république des savants.

Car, avant même la guerre, les deux blocs et les neutres ont pris le soin de mettre leurs talents à l'abri. Sur une île de métal qui vogue au mieux du climat, on a reconstitué un microcosme. Là vivent, comme en une sorte d'Eden, les sages, les élus, poètes, romanciers, philosophes, physiciens, mathématiciens. Mais ce séjour enchanteur, ce refuge élyséen, ce séminaire pour surhommes ne réserve rien d'autre à ses visiteurs que la surprise d'y trouver, exacerbés, les travers et les conflits de l'humanité médiocre. Les écrivains n'écrivent pas. Les savants ne découvrent pas. On s'y ennuie et on y boit. On s'y livre à renfort de paix une lutte sourde et absurde. On y vole des cerveaux et on y emprisonne des morts-vivants surgelés.

C'est Wimmer, un journaliste américain, qui fait ces découvertes. Il appartient (ou se présente comme tel) à l'humanité moyenne et survivante. Il est cynique (ou se croit tel) mais il est encore capable d'étonnement et d'écœurement. Il tourne tout en dérision, mais il voudrait bien pouvoir s'en empêcher. Il n'est pas venu pour admirer, mais il se serait laissé faire. Seulement voilà, la guerre a tout brûlé. Ou, plus précisément, elle a tout révélé. Il n'y a pas de génies, il n'y a pas d'îles de la pensée et de la science. Il n'y a plus d'illusions. Il n'y a plus que des techniques. Le seul espoir réside peut-être du côté des centaures, du côté de la terre brûlée et des mutations qui sont au moins fraîches de toute histoire.

Arno Schmidt, qui a 46 ans, est l'un des écrivains les plus brillants, les plus incisifs de l'Allemagne d'aujourd'hui, qui n'en compte pas beaucoup. Comme son cadet Günther Grass, il jette sur le mon-

de un coup d'œil désabusé. Comme lui, il affecte de croire à la mort de l'Allemagne et, au-delà d'elle, de toute l'Europe, c'est-à-dire d'un vieux monde de culture et de valeurs traditionnelles qui ont fait long feu. Plus que lui encore, il ne voit nulle part de refuge. L'île des savants, cette puissante tour d'ivoire, si elle met à l'abri de la guerre, ne protège pas de la barbarie.

En fait, le malaise d'un écrivain comme Arno Schmidt est celui d'un homme qui ne se sent point de part dans l'avenir, qui s'en tient pour exclu. Le destin de l'Europe, pris dans l'étau des blocs, est déjà achevé. La lettre, déjà, recule devant le chiffre. Le poète n'est plus qu'une décoration, l'écrivain qu'un pitre parfois désagréable. Leur langage est mort.

Et le livre narré par le journaliste Wimmer est, de fait, présenté comme une traduction dans une langue morte (l'allemand, en l'occurrence) du texte original dont la publication en anglais a été interdite par la censure. Les notes dont le traducteur accompagne le texte témoignent d'une réjouissante incompréhension de celui-ci. Le traducteur, qui est un homme moyen de l'an 2000, s'effraie (ou feint de s'effrayer pour complaire à la censure) de la mentalité subversive de Wimmer. C'est dire que celui-ci est en dehors de son temps, qu'il est en fait un homme de notre temps égaré dans ce grandiose avenir.

La verve d'Arno Schmidt rend la lecture du livre amusante, encore que sa facture hachée fatigue à la longue. Mais ne faut-il pas voir, dans cette succession de paragraphes de quelques lignes, le reflet d'une pensée désintégrée qui, malgré tout, s'efforce à la cohérence ? Le lecteur prendra quelque intérêt aux aventures érotiques du journaliste avec une ravissante centaurette, une « tête volante », quelques secrétaires, infirmières, etc. L'amour? Il n'en reste plus.

Les détails fantastiques, riches et nombreux, emportent la conviction, peut-être parce qu'ils ne cherchent jamais à atteindre à la vraisemblance scientifique. Le monde amer d'Arno Schmidt s'impose et, s'il ne s'élève pas au niveau des plus puissantes « futopies » de ces dernières années, il trouvera dignement sa place auprès des *Abeilles de verre* d'un Jünger. Il est assez frappant de remarquer que l'Allemagne, qui n'a plus guère de tradition populaire du roman d'anticipation, voit ses meilleurs écrivains se pencher sur ce genre en France négligé. Est-ce une affaire de culture ? De sensibilité ? Est-ce le poids d'une tradition du fantastique qui se régénère dans l'anticipation, mais l'on fixe volontiers, outre-Rhin, le nombril des siècles plutôt que le sien propre.

(La traduction, assurément difficile, est remarquable.)

Gérard KLEIN

La république des savants par Arno Schmidt : Julliard, collection « Lettres Nouvelles ».

Roger Blondel

Bradfer et l'Eternel

Bradfer et l'Eternel, le dernier roman de Roger Blondel qui nous avait donné, l'année passée, *L'archange* (1), est l'un des livres les plus surprenants, les plus neufs, les plus fantastiques et les plus réjouissants qu'il m'ait été donné de lire ces dernières années. Rien de commun avec *L'archange*, qui était un ouvrage estimable, sérieux au point d'être quelquefois pesant. *Bradfer et l'Eternel* est une fête, un rebondissement perpétuel, un enchantement pour l'amateur de fantastique, d'idées, de style et de recherche.

Peu importe le thème ou l'histoire du livre. D'ailleurs, il n'en a pas. Il n'a pas même de personnage. Bradfer est

(1) Voir compte rendu dans notre numéro 121. (N. D. L. R.)

un prête-nom. Derrière lui, l'auteur invente, à l'aise. Et c'est pourquoi l'ouvrage se meut avec une rare liberté dans les univers du fantastique. Une phrase contredit la précédente, un mot rebondit sur l'autre et, ce faisant, s'altère, les paragraphes se télescopent et se kaléidoscopent. Le monde de l'auteur devient fantastique parce qu'il est imprévisible. Et la qualité suprême de l'écrivain, c'est de faire oublier qu'il tire les ficelles et, mieux encore, de l'oublier lui-même.

Cette remarquable tentative n'est pas tout à fait sans prédécesseurs, ni sans tradition. Ce n'est nullement diminuer Blondel que de dire qu'il y a du Boris Vian dans sa façon de jouer avec les mots, que sa cosmologie fantastique n'est pas sans évoquer l'Obaldia du *Tamerlan des cœurs* dans le désordre savant où elle jette l'anecdote universelle, que ce monde élastique, spasmodique, tressautant, est, sous une forme plus policée — d'aucuns diront trop — l'univers comique et impitoyable que dépeignait Jacques Sternberg dans *L'employé* et dans *Un jour ouvrable.* Et il y a enfin, dans cette fausse et tranquille assurance avec laquelle Bradfer se nie, se contredit, invente des histoires pour poursuivre la sienne propre et jouer à cache-cache dans le dédale du langage, quelque chose du Samuel Beckett de *Molloy* qui reprend aussitôt chaque chose dite, tente de l'effacer, conclut à la nullité, mais ne s'arrête pas pour autant de conter.

Tous ces écrivains, et Blondel avec eux, ont fait justice, à propos du roman, d'un certain nombre de mythes : ceux de l'histoire et ceux du héros, du personnage, de la description léchée, du dépaysement géographique. Ils bafouent, du moins au niveau de l'anecdote, l'unité et la continuité. Mais l'arbitraire qu'ils semblent introduire n'est ni celui du rêve ni celui du fantastique. Car ils disent quelque chose et le disent d'une certaine manière. Ce sont tous des virtuoses. Ils inventent, non pas une fois et péniblement, mais avec une sorte d'allégresse et tout le temps. On recommande encore volontiers aux jeunes écrivains le soin maniaque avec lequel un Balzac ou un Zola relevaient les détails de la vie pour les utiliser plus tard, sans songer à leur prescrire plutôt de noter les idées folles qui leur passent par la tête et de voir ce qu'ordonnées elles donneraient.

Ils ont tous un style, et Blondel a le sien qui serait d'une habileté excessive s'il ne restait toujours en deçà de tous ses effets, signe certain d'une grande maîtrise. Certes, on en perçoit, à l'issue du livre, les trucs, les ficelles, les tics. Est-ce que le livre est trop long ? Non, c'est que précisément Blondel a voulu montrer les tics, les trucs et les ficelles de tout créateur et d'abord de la Création avec une majuscule. Car il dit quelque chose. Son anti-, ou plutôt son faux, héros s'oppose avec persévérance au désordre sempiternel d'un univers dont il refuse le quotidien. Et ces réapparitions insidieuses de comparses identiques sous des défroques variées, comme celles de l'homme aux gros yeux et au pied bot, sont le signe de la dérisoire incapacité du monde et du créateur à se renouveler autrement qu'en se répétant. Bradfer, à la fin, découvre que l'Eternel lui ressemble. Et cette découverte lui enseigne la patience.

Le côté le plus surprenant de cette œuvre paradoxale, c'est qu'elle applique ce ton, cette intention moderne, à un univers résolument désuet. J'avais l'impression, en lisant *Bradfer*, de découvrir le roman génial de la génération d'avant-guerre. L'oisiveté où se meut Bradfer est celle de l'entre-deux guerres, telle qu'elle ne fut jamais que dans les livres ou dans les mémoires. Son aventure est celle des paquebots transatlantiques plutôt que celle des fusées. Mais il n'y a ici nulle place pour le regret, la nostalgie, l'amertume. De toute cette année, je n'ai lu aucun livre qui fasse preuve d'autant de juvénilité. Un homme exprime sa vie dans ce qu'il écrit : lorsqu'il la maîtrise assez, le passé lui sert d'aile plutôt que de boulet. Et je songeai, en refermant ce merveilleux livre, au rêve de Michel Carrouges dans ses *Grands-pères prodiges* : joindre l'expérience du vieil homme à l'enthousiasme, l'imagination, la générosité du jeune homme. Roger Blondel, par quelque miracle qu'il est seul à connaître, y est parvenu.

Gérard KLEIN

Bradfer et l'Eternel par Roger Blondel : Robert Laffont.

John Bowen

La grande pluie

Encore une histoire de fin des hommes et de renaissance, celle-ci n'étant toutefois qu'esquissée. Les thèmes qui prédisent la fin de notre espèce sont nombreux : mort du fer, du verre, de l'électricité, réchauffement ou refroidissement de notre planète, explosion atomique, stérilité, épidémies, gaz cométaire, sécheresse ou déluge, etc. Si les moyens ne manquent pas, le résultat ne varie guère : catastrophe, panique, tous les hommes disparaissent, sauf quelques malins ou privilégiés. John Bowen a choisi le déluge, thème qui en vaut un autre. Tout dépend de la façon dont il est traité.

On ne sait pas ce qui provoque ce déluge. Contrairement à ce qui est indiqué sur la manchette tenant lieu de prière d'insérer, ce n'est pas du tout l'expérience prévue au Texas. Il s'agissait en effet d'essayer un nouveau procédé de création de pluie artificielle. Or, il n'avait pas plu au Texas depuis neuf ans. Mais, au jour prévu pour la démonstration, et avant qu'elle commence, les nuages s'amoncellent et la séance est annulée. C'est dire que la pluie se met à tomber d'elle-même et qu'elle ne cesse plus.

Ce prière d'insérer contient au reste une seconde inexactitude ; il y est dit : *« la scène se passe en 1965 »*. Or, on lit en page 16 du roman qu'elle se passe le 8 août 1971 ! La raison de ce changement de date est simple. *After the rain* est sorti en anglais en 1958, tandis que la traduction française n'a paru qu'en 1964. On comprend donc que la traductrice ait reculé la date de quelques années. Mais encore eût-il fallu y prendre garde en rédigeant la manchette. Ces petites erreurs ne sont pas graves en elles-mêmes, mais elles provoquent un sentiment de gêne chez le lecteur qui se sent victime d'un travail peu soigné et, dès lors, s'attend à ce que le reste de la traduction ne soit pas plus exacte.

Donc il pleut tellement, et sur la terre entière, qu'on aboutit très vite à la catastrophe. De plus, le niveau d'eau se met brusquement à monter, on ne sait toujours pas pourquoi. Mais l'époque n'est plus aux explications. L'état d'urgence est proclamé et c'est le sauve-qui-peut, avec son cortège d'agressions, de famines et de maladies. Ici, comme tout est inondé, on n'assiste pas à ce genre de débâcle cher à beaucoup d'auteurs, où l'on peut enfin s'en donner à cœur joie et satisfaire toutes ses envies rentrées en pillant les magasins déserts. Vieux rêve d'enfant que beaucoup d'adultes n'ont pas oublié.

La majeure partie du livre est axée sur la vie de quelques rescapés qui se retrouvent sur un radeau très confortable, puisque prévu primitivement pour accomplir un tour du monde publicitaire. A son bord, le capitaine, gros homme simple et jovial, un expert-comptable, Arthur, qui prend la direction, un pasteur, une comédienne plus très jeune, un couple assez quelconque, un jeune athlète, une danseuse et un journaliste. La vie s'organise en vase clos, si l'on ose dire, bien qu'ils soient perpétuellement entourés d'eau ! Il s'agit de survivre. Le problème alimentaire ne se pose pas trop, le radeau ayant une provision abondante d'un produit concentré, le Glub, dont devait uniquement se nourrir le capitaine lors de sa croisière publicitaire.

Mais la nourriture n'est pas tout. Il faut se supporter les uns les autres et se trouver une raison d'espérer. Le comptable l'a compris. Après avoir judicieusement établi une discipline à bord et distribué des rôles à chacun, il songe à l'organisation de la vie future. Il est convaincu que la Nature les a sélectionnés pour recommencer une vie nouvelle et qu'ils seront obligatoirement sauvés. La société d'avant le déluge étant foncièrement mauvaise, il est normal qu'elle ait été supprimée par la Nautre. Il conviendra dès lors de s'en souvenir en fondant la nouvelle société qui devra se consacrer à *« l'intérêt de l'homme en tant qu'animal »*. Il n'y aura pas de place pour l'imagination. *« Pas de dieux ni de démons. Pas de place pour le surnaturel. »* Arthur est toujours persuadé qu'il possède la vérité et n'admet pas la moindre discussion là-dessus. Il expose ce qui est juste, les autres n'ont qu'à s'incliner.

Si l'on ne partage pas toujours les vues du comptable sur la destinée de l'homme, au moins les choses sont-elles assez normales jusque-là. Mais tout va se gâter avec une période de tempête d'abord, puis surtout avec le retour du soleil qui immobilise le radeau pour un long temps indéterminé. Tant que l'on naviguait, il était possible de croire à la découverte de la terre promise, mais si l'on s'arrête ? On assiste alors à une lente régression de cette société en miniature. Le niveau mental des voyageurs ira en s'abaissant, bien qu'ils luttent presque tous pour conserver leur humanité. Les vieux tabous primitifs reverront le jour. Arthur incitera « son peuple » à y croire, d'abord pour faire diversion et sauver le moral de l'équipe, puis se laissera prendre lui-même au jeu.

De la superstition à la divinité, il n'y a qu'un pas allègrement franchi. Pris dans cet engrenage quasi magique, les femmes piquent des crises d'hystérie, les hommes n'osent pas se rebeller et finissent eux aussi par ne plus savoir reconnaître l'imposture. Seul le plus simple d'entre eux restera le plus sensé. Mais il faudra vraiment qu'Arthur dépasse les bornes pour qu'il intervienne et fasse en même temps retrouver aux autres un peu de bon sens.

L'étude de l'homme livré à lui-même est toujours intéressante, sinon réconfortante. John Bowen a su éviter le genre moralisateur qui rend certaines utopies ou « fins du monde » illisibles. Ses critiques sont pleines d'humour et la déification d'Arthur est un bon petit morceau d'anthologie, surtout opposée au doute et à l'indécision du pasteur authentique. C'est facile de devenir lâche et tellement moins fatigant que de lutter ! Il n'en faut pas plus pour que naissent les dictatures ou pour que certains cherchent un appui inconditionné dans la religion. Rappeler aux hommes que leur intégrité est sans cesse menacée s'ils ne se surveillent pas est toujours utile. Et l'humour est une des meilleures sauces qui soient pour accommoder ces vérités.

Martine THOMÉ

La grande pluie (After the rain) par John Bowen : Mercure de France.

Pierre Gripari

L'incroyable équipée de Phosphore Noloc

Sous ce titre aguichant et sous une jaquette qui ne l'est pas moins, se cache un roman assez moyen qui mêle à un argument fantastique des prétentions satiriques. Le thème pourtant avait de quoi séduire. Au beau milieu d'une croisière sans histoire, un illuminé, Phosphore Noloc, et quelques acolytes s'emparent du navire qui les porte, débarquent la moitié des passagers, transforment l'autre en otages et manifestent l'intention de traverser l'Atlantique. Car, selon Phosphore Noloc, sorte de Le Trouhadec à l'envers, l'Amérique est un gigantesque bluff historique, monté de toutes pièces par les Espagnols et auquel ont adhéré ensuite les gouvernements d'à peu près toutes les nations et toutes les puissances de ce monde, du Vatican au Parti Communiste. Des flottes de tous les pays croisent aux limites de l'océan pour empêcher que la vérité ne soit découverte. Et, au-delà, c'est le vide, le bord du plateau, le néant.

Phosphore Noloc, ayant démonté les rouages de l'Histoire pour en élaborer une autre qui est à peine moins convaincante, entreprend de la vérifier et d'aller y voir. Il met donc le cap à l'ouest. Après quelques aventures dans la tradition maritime, Noloc et ses compagnons, contraints d'abandonner le navire, poursuivent leur expédition en endossant des tenues de plongeurs sous-marins assez particulières, puisque la substance dont elles sont faites tient tout liquide à distance. Ainsi équipés, ils affrontent les indigènes d'une île qui les prennent

quasiment pour des dieux et surtout un monstre marin, grand comme une montagne, avant d'atteindre le bout du monde. Victime de sa curiosité, Noloc sombre dans le néant. Ses compagnons, recueillis par la flotte qui veille sur le Secret, y sont incorporés de force et défendront à leur tour le mystère de l'Amérique contre tous les curieux.

Quelques thèmes fantastiques, une certaine verve mais beaucoup de lourdeur, des intentions satiriques qui égratignent tout à la fois religion, racisme, communisme, droit et gauche dans le ton très durand-dupont-chacun-chez-soi-les-vaches-seront-bien-gardées qui plaît d'habitude assez au public des chansonniers, ne font pas de ce livre un bon livre. On y retrouvera, à quelques mots d'auteur bien venus, l'homme de théâtre que Pierre Gripari, qui a obtenu ces dernières années un beau succès sur la scène avec *Lieutenant Tenant*, n'a jamais cessé d'être. Les acteurs, à la scène, peuvent souvent rattraper de petits défauts de finition. Les pages imprimées, jamais. Tout compte fait, le principal défaut du roman reste d'avoir été bâclé. L'erreur de son auteur est d'avoir confondu légèreté et facilité. Un exemple, le nom de son héros : Noloc, c'est-à-dire Colon à l'envers. Est-ce drôle ? Pauvre Christophe.

Luc VIGAN

L'incroyable équipée de Phosphore Noloc par Pierre Gripari : La Table Ronde.

Hermann Lins

Les estuaires de la mort

Avec son premier roman, Hermann Lins renoue avec une tradition du mystère, aujourd'hui enrichie et déchirée par le sentiment de l'absurde, de la littérature allemande. Il y oppose les habitants d'une ville : Ranstadt — des épiciers, satisfaits du jour et d'eux-mêmes — et les chiens-gris, maîtres de la nuit et de la steppe. L'équilibre est instable et le premier ouragan l'emportera. Tous le savent, ceux des villes, qui affectent de l'ignorer, et ceux de l'étendue, qui se préparent à la curée.

La ville et les plaines sont également imaginaires, comme l'est Kugelkopf, image de l'écrivain, éternel médiateur de l'ordre et de la liberté, de la révolte et de la civilisation. L'attente du combat baigne dans une lueur fantomatique. Et c'est en cela qu'excelle Lins. Rien en lui de la sombre mesure d'un Buzzati, ni même du sens du grandiose propre à Jünger. L'univers de Lins est allemand en ce sens qu'il s'aventure aux frontières de l'humain. Au-delà, l'animal commence, et par lui ronflent les sarcasmes de l'obscur. Les estuaires de la mort débouchent sur un autre temps que le nôtre, et que nous reconnaissons pourtant au hasard d'un rictus.

Car le combat entre la ville et l'étendue, entre les chiens et les loups, commencé il y a plus de sept mille ans, se poursuit sous nos yeux. C'est un combat sans trêve entre ceux qui se sont arrêtés et ceux qui passent. Le livre de Lins est significatif du passé proche, du présent et de l'avenir, en ce qu'il témoigne de l'existence des barbares qui surgissent parmi nous et qui rejettent les chaînes des civilisations. Hier, ils portaient un nom. Aujourd'hui, quand on est un Allemand de l'ouest, on les voit bien trop vite surgir de l'orient. Au total, il passe dans ces pages souvent ambiguës, voire maladroites, un souffle désespéré, comme une image de l'immense tourbillon qui tangente Ranstadt et qui l'emportera.

C'est un thème presque commun aujourd'hui, dans la littérature allemande, que ce sentiment d'appartenir à une civilisation d'épiciers, et d'être en même temps l'arrière-garde d'un monde voué au déluge. Il serait trop simple de l'expliquer par de pures considérations poli-

tiques et de croire qu'il naît de cette situation de marche orientale à laquelle l'échiquier des puissances aurait condamné l'Allemagne. Le mal est plus profond et Lins le nomme. Un monde d'épiciers appelle sur lui l'ouragan et le pillage. Ce sont les fantômes du passé qui remontent à la surface et que l'on invoque dans l'espoir d'exorciser l'avenir. Le goût de la course folle n'a pas quitté l'Allemagne, et, sous l'argile, des fleuves noirs creusent de nouveau leurs lits vers les estuaires de la mort.

Il faut lire, malgré sa langue torrentielle et quelquefois fatigante, malgré ses longueurs, sa lourdeur, son didactisme, son lyrisme exacerbé, *Les estuaires de la mort*. Car ce récit fantastique est en même temps une mise en garde et peut-être un signe de la renaissance de la prose allemande.

Luc VIGAN

Les estuaires de la mort par Herrmann Lins : Gallimard.

René Sussan

Histoire de Farczi

Une bien bonne histoire. Le prière d'insérer parle de conte sociologique. Est-ce seulement cela ? Il ne faut pas oublier que René Sussan est l'auteur d'un excellent livre : *Les confluents*. Peut-être est-ce pour cela qu'il a écrit en exergue de celui-ci : « *Cette histoire a été placée en 1963, mais elle se situerait plus vraisemblablement en 1966 ou 1967.* »

Drôle d'histoire, au demeurant, et qui ne pourrait se passer ailleurs qu'en Israël. Là-bas, les citoyens ont un sens étonnant du civisme et point n'est besoin de la peur du gendarme pour qu'ils respectent les lois. C'est que l'Etat est neuf et se sent encore menacé. Rien de tel pour obtenir du peuple une discipline librement consentie. Cela n'empêche pas Noëmi, jeune étudiante américaine, de venir en Israël pour y étudier l'instinct de criminalité en vue d'une thèse « Chicago 25, Israël 63 ».

Mais elle a grand-peine à découvrir un Israélien de vieille souche qui soit criminel. Les quelques méchants qui existent sont des juifs qui ont cherché refuge en Israël, on ne saurait donc imputer leurs crimes antérieurs à l'Etat. Pourtant, elle finit par découvrir le personnage qu'il lui faut : Farczi. Mais il est à peu près seul de son espèce ! « *On lui doit plusieurs hold-ups et la probable contrebande du chanvre indien. De plus il aurait assassiné deux personnes, l'un de ses complices et un inspecteur de police. Sans compter deux évasions.* » Il s'agit dès lors pour Noëmi de prouver dans sa thèse « *que si un Farczi peut exister en Israël, c'est que l'instinct — et rien de plus asocial que l'instinct criminel — survit aux pressions du milieu* ».

Ce Farczi est un homme si extraordinaire que tout le monde en parle dans le pays. Il prend l'allure d'un personnage légendaire. On se conte ses exploits. Chacun croit l'avoir aperçu et des témoins dignes de foi affirment qu'il se trouvait en tel lieu à telle heure. Seulement... il devrait alors jouir du don d'ubiquité, car les témoignages citent des endroits différents pour des jours et des heures qui coïncident. Peu à peu il fait figure de héros. Si le peuple s'y intéresse, il est aussi l'objet de soins attentifs de la part des journalistes et de la police.

L'inspecteur de police, Nershon, qu'il passe pour avoir assassiné, avait bâti toute une théorie sur le comportement de Farczi. « *Nershon avait de la délinquence une optique très personnelle. Il me citait le cas des microbes de Wells, grâce à qui nous aurions gagné la guerre des mondes. Un corps social — affirmait-il — a besoin de s'accoutumer aux virus, faute de quoi la première crise grave le trouve désarmé. — Sérothérapie. Mais oui, exactement ; Nershon,*

d'ailleurs, paraphrasait volontiers sur le thème : « Si Farczi n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Plus loin, c'est Ben Lahvi, président de la commission des activités culturelles, qui dit à son tour : *« Il est indispensable que le corps humain secrète des toxines. Alors pourquoi pas le corps social ? »* Plus tard encore, le commissaire de police Gavon dira, se référant lui aussi à un ouvrage de science-fiction (la police israélienne semble lire beaucoup de S.F., si l'on en croit Sussan !) : *« Sans le Mal, pas de Bien, donc pas de rédemption, et dans une certaine mesure, inutilité de Dieu. »*

Farczi serait donc celui qui s'est assigné le rôle de brigand pour que son peuple soit sauvé. Il accepterait la paternité de crimes qu'il peut difficilement avoir commis. Il s'évaderait de façon spectaculaire et ostentatoire, mais s'arrangerait pour qu'on le reprenne... sinon, il ne servirait plus à rien.

Noëmi dira à son tour : *« J'ai l'impression que tout Israël joue au sociodrame avec Farczi. (...) Après le Golem, après la soucoupe volante, Farczi, mythe moderne, cristallise les aspirations messianiques du peuple. Dieu l'a convoqué sur un anti-Sinaï pour lui dicter les anti-commandements qui rendront aux autres leur vraie valeur : « Tu tueras... Tu voleras... » (...) Farczi ne pourrait-il être une entité, une création spontanée, un anti-corps sécrété par Israël, tel Mr. Hyde, ou cette monstrueuse libido collective qui hantait la planète interdite de Stuart ? »*

Mais alors, si Farczi est né de l'esprit de tout un peuple qui doit se sauver d'un civisme exacerbé et difficile à supporter en temps de paix et cherche donc un exutoire, s'il est le successeur du Golem, c'est qu'il entre tout droit dans la légende et prend naturellement sa place dans un domaine qui nous est cher.

Martine **THOMÉ**

Histoire de Farczi par René Sussan : Denoël.

F. Richard-Bessières

N'accusez pas le ciel

Bien sûr il y a, à la base, *Mars par clair de lune*, de Paul Flehr (*Galaxie* n° 58), mais peu importe. Dans les deux cas, il s'agit d'un groupe d'hommes, condamnés à l'exil sur une autre planète, alors qu'en fait ils sont gardés sur Terre. Seulement, chez Flehr, le coup de théâtre dénouait une histoire par ailleurs assez banale, alors que, dans *N'accusez pas le ciel*, il ne résout rien et ne fait qu'accuser davantage la démence du contexte.

Hormis un court prologue et l'épilogue, nous sommes plongés dans un cauchemar kafkaien, un monde en perpétuel porte-à-faux, ordonné en apparence avec ses tests, ses prisons, ses usines, mais incohérent sous la règle. Rien n'y a de sens, ni la logique, ni les lois, ni les gestes ; rien n'existe réellement, tout n'est qu'images, décors, faux-semblants, écrans de brumes. Et les captifs à la recherche de leurs crimes, du but de leurs travaux, se heurtent non à des murs mais au néant ; chaque découverte, chaque approche du mystère ne fait qu'accuser le non-sens de cet univers.

Je laisse aux lecteurs le plaisir de découvrir la clé de l'énigme. J'avoue avoir été surpris tant l'auteur est habile à nous masquer la vérité. Avec *Les sept anneaux de Rhéa*, *Les jardins de l'apocalypse* et *L'astéroïde noir*, encore un Fleuve Noir qui nous console de la disparition du Rayon Fantastique.

Jacques **VAN HERP**

N'accusez pas le ciel par F. Richard-Bessières : Fleuve Noir — Anticipation.

Maurice Limat : **La prison de chair**

André Caroff : **Madame Atomos sème la terreur**

Limat s'attache depuis quelques ouvrages à un détective débrouillant les affaires relevant de l'occultisme. Ce qui nous vaut une enquête policière sur un cas d'envoûtement. Le mélange reste peu plausible, le fantastique s'imbriquant mal dans la réalité. Et je préfère de loin *Le miroir*, fantastique expliqué non seulement logiquement, mais *simplement*.

Caroff donne la suite de *Madame Atomos*, qui cette fois veut détruire les U.S.A. avec champignons, araignées géantes, rayon de la mort, etc. Ce ne serait qu'un nouvel avatar, bien emballant, du savant fou, si l'auteur n'avait pris la peine de justifier psychologiquement les défaillances de son personnage. Le savant fou, d'ordinaire, possède une puissance terrifiante et se révèle incapable d'en user tant son comportement est enfantin.

Madame Atomos, elle, pourrait anéantir les U.S.A. et venger les morts de Nagasaki, mais, si elle prend son temps, c'est qu'il faut à ses victimes connaître toute l'angoisse de la mort, toute l'amertume de la défaite. Plus qu'exterminer les Américains, il lui faut les briser moralement. Cette nuance psychologique explique et justifie les échecs de Madame Atomos, pour qui peut-être le combat prolongé est devenu la seule raison de vivre.

Jacques **VAN HERP**

La prison de chair par Maurice Limat et *Madame Atomos sème la terreur* par André Caroff : Fleuve Noir — Angoisse.

Claude Seignolle

Les évangiles du Diable

Un livre de poids, aux deux sens du mot : d'abord 3 kilos et 900 pages, ensuite une exploration exhaustive du folklore français.

L'analyser de façon un tant soit peu complète demanderait presque un autre volume. C'est qu'il s'agit de 819 notes, petits articles, contes populaires, dictons, légendes et traditions orales, ou encore récits littéraires plus élaborés, ayant tous trait au diable et son train de sorciers, loups-garous et vampires, sans omettre les lieux maudits.

Le livre est ordonné en quatre « brasiers » : *Présentation du Diable*, *Les suppôts du Diable*, *Damnation et enfer*, *Le chemin de croix du diable*. On ne peut dire qu'on le parcourt comme un roman. Le poids d'abord l'interdit ; c'est de ces ouvrages qu'on lit penché sur le bureau. La masse aussi écrase au premier abord, nourriture si riche, si abondante, si variée, qu'il la faut déguster à petites bouchées, depuis les mets grossiers, un peu desséchés par combien de siècles de tradition, jusqu'aux plats raffinés de nos jours.

Les traditions vivantes n'ont pas été oubliées, car les superstitions relatées restent vivaces, et ne sont pas près de mourir, loin de là. J'en ai surpris de semblables en Campine et dans ces vieux quartiers de Bruxelles que l'on se hâte de raser.

Rien n'est omis, tout est dénombré : les apparences et déguisements du Diable, ses goûts, ses colères, où le rencontrer, comment conclure le pacte, comment devenir sorcier, envoûter et lutter contre l'envoûtement ; nous apprenons où se niche l'enfer sur cette terre, quels sont les arbres maudits et les mœurs des loups-garous, les présages de mort et comment se garder de l'enfer ; com-

ment mystifier et posséder le Diable. C'est une somme, une mine, un océan de documents.

C'est déjà beaucoup, mais *Les évangiles du Diable* sont bien plus que cela. Trop souvent, les enquêtes folkloriques sont ouvrages savants, fruit d'un travail de bénédictin que l'on admire... de loin, tant la prose en est grise, indigeste et lourde. Et c'est en bâillant que l'on se détourne de tels brouets. Rien à craindre avec Seignolle qui sait « écrire » ce qu'il a recueilli, et rapporte avec une constante bonne humeur, sachant retenir entre diverses versions la plus caractéristique, épingler dans une note le détail cocasse.

Mais il y a plus encore : Seignolle a semé le texte de contes personnels, inédits, comme *Le millième cierge*, et cela par dizaines. Et, page 887, Jean Ray apporte également sa contribution.

Aussi *Les évangiles du Diable* méritent, au-delà des spécialistes, d'intéresser tous les amateurs de fantastique. S'ils doivent n'acheter qu'un livre cette année, que ce soit celui-là.

Jacques VAN HERP

Les évangiles du Diable par Claude Seignolle : Editions G.-P. Maisonneuve (un volume 16 x 25, de 928 pages, relié pleine toile ; prix : 75 F.)

Eugen Weber
Satan Franc-Maçon
(La mystification de Léo Taxil)

Si ce compte rendu est assumé, non par l'un des critiques habituels de *Fiction*, mais par un auteur qui n'avait figuré que dans la partie « littéraire », c'est en raison de sa connaissance du sujet : jadis, il avait étudié l'affaire Taxil pour en tirer les éléments d'un récit romanesque. Les circonstances lui firent ajourner son projet : notamment, les questions maçoniques restèrent longtemps un domaine tabou, après la persécution de 1940-44. Le vent a bien tourné, puisqu'une collection à grand tirage publie l'étude de M. Eugen Weber.

Les lecteurs de *Fiction* s'intéresseront sans doute à une affaire où le fantastique tenta une irruption tintamarresque dans la vie réelle. Puisque la collection en question s'intitule « *Archives* », M. Weber a bien fait de mettre l'accent sur la documentation. C'est principalement à l'aide de larges extraits de textes qu'il présente la mystification de Taxil.

A l'époque, l'Eglise et la Franc-Maçonnerie étaient en conflit ouvert. Le pape Léon XIII avait fulminé contre les Maçons l'encyclique *Humanum Genus*. Mais si, dans cette philippique, il dénonçait la *jalousie*, la *perfidie* du *démon* qui divise les hommes, *les maîtres iniques qui s'appellent Satan et les mauvaises passions*, il faut bien voir là une simple transposition, dans le langage mystique, des idées que réprouvait le pontife (libre-pensée, laïcisme, etc.).

Mais, comme le dogme admet l'existence réelle des puissances démoniaques, les interprétations trouvaient champ libre. Précisément, régnait alors en d'autres lieux — restreints mais tapageurs — un goût de l'occultisme, de bric-à-brac diabolique, où des littérateurs cherchaient l'inspiration. Tirant parti de la conjoncture, un spécialiste de la « fumisterie » allait, avec quelques compères, effarer quelques milliers d'âmes pieuses en leur faisant accroire que la Maçonnerie était bel et bien aux ordres de Satan.

Le meneur de jeu fut Gabriel Jogand, dit Léo Taxil, né en 1854 à Marseille, de famille catholique et bourgeoise, mais que son esprit frondeur conduisit à bien des frasques et même à des ennuis judiciaires. Folliculaire, Taxil exploita d'abord les goûts d'une clientèle anticléricale, en daubant les livres saints, les papes, les confesseurs, etc. Il s'était affilié à la Maçonnerie où, pourtant, sa littérature était médiocrement appréciée, ses outrances servant plutôt ce qu'il prétendait combattre. En 1881, il fut radié à la suite d'indélicatesses. Alors, il affecta un ralliement spectaculaire au catholicisme (1885). Il se heurta d'ailleurs à de mé-

flantes hostilités, mais, à force d'insistances, se créa des appuis, obtint même une audience du pape. Ayant retourné sa veste, il se livrait désormais à des « révélations » sur la Maçonnerie ; il dénonçait des mœurs déprevées, des turpitudes (inventées par lui), mais enfin, jusqu'en 1893, ses allégations demeurèrent dans le domaine du rationnel. Soudain, il décida de mettre en jeu les puissances surnaturelles, les démons, censés présider aux destinées d'une hypothétique super-maçonnerie...

Car il eût tout de même été aventureux d'accuser les menus « Frères » de sous-préfectures : fonctionnaires ou commis-voyageurs, d'être à *tu* et à *toi* avec les princes de l'Enfer ! Mieux valait accréditer l'existence d'une arrière-secte redoutable, tirant les ficelles dans l'ombre : ce fut le Palladisme, dont le Directoire siégeait à Charleston (allez donc y voir !).

Pour lancer ce bateau, Taxil ne pouvait trouver mieux qu'un certain Hacks, ex-médecin des Messageries Maritimes, qui prit le pseudonyme de *Dr Bataille*. En des fascicules à bon marché, le Dr Bataille débita un feuilleton : *Le Diable au XIXe siècle*, contant comment il s'était immiscé, au péril de sa vie, dans les milieux palladiques du monde entier. Il retraça des scènes dont il affirmait froidement avoir été témoin, et où apparaissaient Lucifer, Bélial et consorts, complotant avec les Palladistes pour s'assurer, au prix de crimes inouïs, la domination universelle. On apprit que le rocher de Gibraltar recélait un laboratoire magique où démons et damnés œuvraient à d'horribles choses ; que, pour s'amuser en société, les Palladistes évoquaient un crocodile ailé, virtuose du piano. On connut les exploits de la Sœur Sophia-Sapho, destinée à devenir la bisaïeule de l'Antichrist, et qui, en attendant, consentait, pour un cachet de 5.000 francs, à traverser, toute nue, un mur d'acier ou bien prenait instantanément la figure de Voltaire ; et mille autres prodiges !

Si peu crédibles que fussent les récits, ils trouvaient une clientèle. Alors, Taxil, d'accord avec Hacks-Bataille, força le trait, en introduisant dans le jeu une personnalité nouvelle, celle d'une richissime américaine, ex-palladiste : miss Diana Vaughan. Annonçant sa conversion, cette Diana se mit à publier ses Mémoires, aussi phéramineux que les souvenirs du Dr Bataille : n'avait-elle pas été fiancée à Asmodée en personne ?

Certes, Diana et Cie surent piper la confiance de braves dévôts, de quelques dignes ecclésiastiques, de petites nonnes rêveuses (les brochures étaient diffusées gratis dans des couvents ; *nous pouvons personnellement affirmer* qu'une jeune carmélite de Lisieux, que plus tard ses vertus firent canoniser, avait été *passagèrement* séduite par la prose de Bataille et de Diana) ; mais enfin, ajoutons vite que ces bourdes ne furent pas du goût de la catholicité entière. De bien des côtés, des protestations indignées s'élevaient. Une bagarre se déclencha entre gazettes pieuses. La réalité même de l'existence de Diana Vaughan fut mise en doute, et, au Congrès Antimaçonnique de Trente (1896), Taxil fut pris à partie : « mandataire » de la Miss, il affirmait qu'elle devait vivre cachée, pour échapper aux poignards palladistes. Du fond de sa retraite, elle poursuivait du moins ses publications, fustigeait ses « négateurs ». Enfin, elle annonça sa « manifestation publique » pour le 19 avril 1897, à la salle de la Société de Géographie de Paris. Taxil monta seul sur l'estrade et, devant la presse assemblée, fit une longue et cynique déclaration : il avait inventé de toutes pièces le roman du Palladisme, par goût de la fumisterie et pour prouver aux catholiques leur crédulité et leur sottise. Il avait mitonné ce bon tour dès 1885, avec sa fausse conversion...

L'affaire sombra dans le hourvari et la confusion : et si, effectivement il y eut des rieurs, si d'autre part il se trouva des surexcités pour croire — ou affecter de croire — à un mystère mélodramatique (félonie de Taxil se vendant à la « secte », avec enlèvement et suppression de la Miss), on ne saurait prétendre que la mystification eut de profondes résonances dans l'univers catholique. Taxil put bien ébaudir un troupeau de farfelus, mais s'il espérait entamer ainsi l'autorité de Rome et le fond de la doctrine, alors, le farfelu, ce fut lui. L'attitude de la Maçonnerie fut caractéristique : loin de chercher à exploiter la situation, elle maintint Taxil dans une méprisante quarantaine. Lorsqu'il mourut, dix ans plus tard, c'était un homme fini !

Les aspects matériels, documentaires,

LITTERATURE -- FANTASTIQUE -- CINEMA

de l'affaire Taxil, se trouvent bien exposés dans les deux cents et quelques pages dont disposait M. Eugen Weber, et il y a là un mérite certain. Mais l'ambiance de cet imbroglio balzacien, le grouillement de personnages secondaires qui rôdèrent en pénombre, et les mobiles profonds, le *substrat* psychologique des animateurs, tout cela est-il sensible ici ? L'affaire fut complexe, trouble, elle échappa partiellement à son créateur, par les comportements de certains « amis » et ennemis. Mais il faudrait éplucher un monceau d'autres documents pour en établir toutes les incidences. Bornons-nous, ici, à deux remarques :

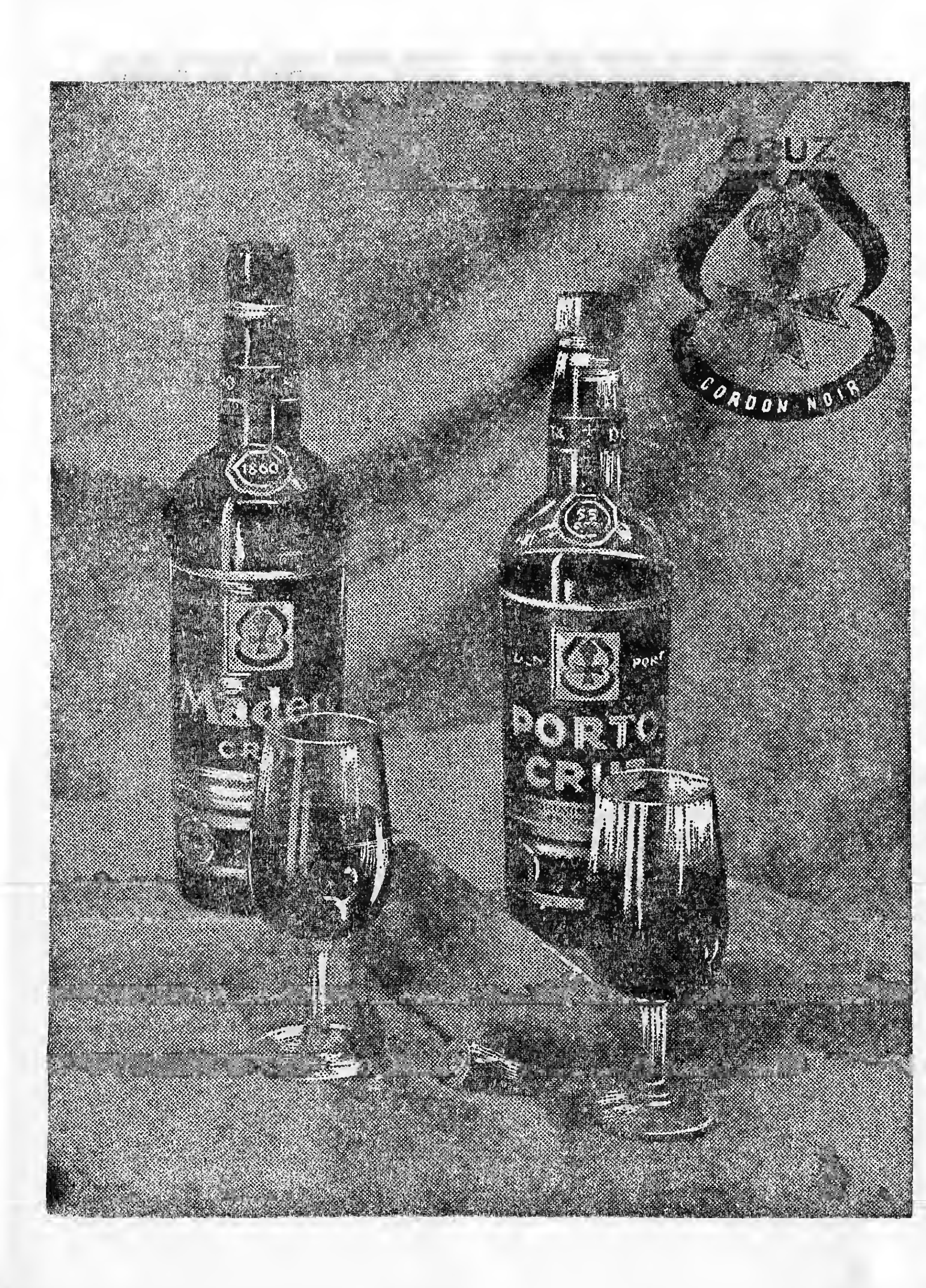
D'abord, concernant Diana Vaughan : une opinion communément répandue veut qu'elle ait été un pur mythe. Or, il suffit de reprendre la fameuse déclaration finale de Taxil (reproduite par M. Weber) pour constater que le compère n'a rien affirmé de tel. Au contraire, il a donné sur Diana quelques précisions, d'après lesquelles les adversaires eussent pu, avec plus de dynamisme, entreprendre une enquête. *Peut-être ont-ils craint de découvrir la Vaughan telle qu'elle était :* ni une milliardaire ni une palladiste, mais une curieuse luronne, qu'en somme un certain nombre de gens — dupes, non complices ! — eurent occasion de voir, d'entendre, d'interviewer, de portraiturer, une fille qui, en tout cas, même simple exécutante, comédienne-dactylo aux ordres, exerce *a posteriori* de singuliers prestiges sur tout esprit amateur de personnalités savoureuses.

La seconde remarque a trait à Taxil lui-même. Mystificateur ? Sans doute, mais M. Weber a raison de le déclarer également *mythomane* (p. 187). Il serait simpliste de le réduire aux dimensions d'un joyeux drille, amateur de bouillabaisse et de fariboles, bouffe-curés et plumeur d'anges, même si, personnellement, il se donnait cette façade ; même si, à titre de référence, il contait d'autres farces de jeunesse, faites à Marseille, à Genève. Ouais ! combien durèrent-elles, ces premières blagues ? Quelques semaines ? Fort bien. Mais, au bobard palladique, Taxil consacra *DOUZE ANS* (dans le fait, presque le quart de sa vie !). Douze années durant lesquelles son entreprise le contraignit à des tartufferies quotidiennes, à des contacts perpétuels avec des gens qu'il abominait ! Et cette comédie, qui eût promptement écœuré un esprit normal, exigeait surtout des besognes « littéraires » harassantes. Pendant les cinq dernières années, outre le *Diable* (Hacks ne collabora pas jusqu'au bout, et d'ailleurs fut-il vraiment rédacteur ou simple cautionnaire ?), Taxil dut élucubrer les écrits signés « Diana » : le *Palladium*, les *Prières*, les *Mémoires*, *le 33e Crispi*, emplir les colonnes de la *Revue Mensuelle*, etc. Cela représente *des milliers* de grandes pages à texte serré, nécessitant, à côté de morceaux fantaisistes, une documentation massive. Que l'on ajoute les tracas matériels inhérents à toute publication (corrections, etc.), les voyages, les congrès ! Lorsqu'elle en arrive à ce point, et pendant une telle durée, une fumisterie sort du domaine des farces-attrapes, et il faut bien y voir une passion bizarre, sombre, un peu malsaine.

En vérité, la figure de Taxil présente d'étranges zones d'ombre, avec ses haines morbides, ses rires grinçants, ses inventions vésaniques, sa ménagerie démoniaque et, d'une manière générale, *son besoin de créer des mythes, d'y pénétrer, d'y vivre.* Durant les six derniers mois de l'affaire Vaughan (qu'il eût pu terminer de la même manière, mais beaucoup plus tôt), son énergie désespérée, les inventions, les maladresses, même, qu'il accumula pour prolonger la défense de sa chère Miss, certaines manœuvres amorcées et laissées en suspens (notamment un singulier épisode, à Loigny), toutes les circonstances concourent à faire pressentir une curieuse énigme psychologique chez cet homme. Quoi qu'il en soit, le caractère toujours agressif, « engagé » (au sens actuel du terme), de ses écrits ne devrait pas en masquer un autre aspect : celui où se révèle, sans ambitions littéraires, une imagination étourdissante. Par ses affabulations extraordinaires, Taxil ne fut-il pas un maître du « fantastique » à l'état brut ?

Jean-Louis BOUQUET

Satan Franc-Maçon. La mystification de Léo Taxil présentée par Eugen Weber : Julliard, collection « Archives. »


CORDON NOIR

Dennis Gabor

Inventons le futur

Ce livre constitue une sorte de pendant et de complément au remarquable *Profil du futur* d'Arthur Clarke. Contrairement à ce dernier, Dennis Gabor s'efforce d'« inventer le futur » en sociologue, en philosophe et en psychologue plutôt qu'en savant. Il cherche à dégager des tendances collectives au lieu d'évaluer les conséquences des acquisitions individuelles que sont les inventions et les progrès technologiques. Mais il y a ici aussi, comme chez Clarke, un héritage humaniste en ces pages.

On peut encore noter deux points pour compléter cette comparaison. La première est que Gabor a été beaucoup mieux servi que Clarke pour la version française de son texte : son livre, ne paraissant pas sous l'égide de *Planète*, est exempt des remarques et des « éclaircissements » qui alourdissaient malencontreusement *Profil du futur*. La seconde remarque, beaucoup plus importante, est que le livre de Gabor ne fait aucunement double emploi avec celui de Clarke, et qu'il peut être lu et apprécié par ceux qui ont aimé et approfondi l'ouvrage de celui-ci.

Pour parler d'un point faible d'abord, force est de relever que Dennis Gabor n'a qu'une connaissance très superficielle de la science-fiction. Ce n'est pas nécessairement un mal lorsqu'on possède — comme dans son cas — les dons de la synthèse et de l'extrapolation en se proposant de parler du futur ; mais cela en est un lorsqu'on se risque à émettre à son sujet des jugements tranchants.

Apparemment, Dennis Gabor connaît surtout la science-fiction pour avoir lu le livre de Kingsley Amis (n'y aurait-il personne, dans les pays anglo-saxons, pour rédiger une présentation *sérieuse*, *intelligente* et *complète* de la science-fiction ? Tant que le piteux Amis sera le seul à en avoir écrit une « étude » pour le grand public, il fera nécessairement figure d'autorité, n'ayant aucun concurrent et le lecteur manquant hélas de point de comparaison s'il n'a pas approfondi lui-même le sujet). L'amateur de science-fiction risque donc d'être indisposé à l'égard de Gabor lorsque celui-ci parle des « tragiques visions » d'Olaf Stapledon (p. 16) et lorsqu'il s'étend sur le pessimisme des romans de science-fiction en général, ignorant manifestement *La cité et les astres* de Clarke, pour ne citer qu'un ouvrage particulièrement remarquable. Et il est assez ironique de voir l'auteur (à la page 30) s'interroger sur ce qu'il eût fallu faire pour empêcher la chute de l'Empire Romain, alors qu'il s'est précisément trouvé un auteur de science-fiction pour creuser le problème avant lui — L. Sprague de Camp dans *Lest darkness fall...*

Mais il s'agit là de la principale faiblesse du livre. Le reste en est du plus grand intérêt. Même lorsqu'on n'est pas d'accord avec l'auteur, on est entraîné par ses raisonnements, on a envie d'en approfondir les étapes et de réfléchir aux réfutations possibles aussi bien qu'aux conséquences suggérées. C'est là une satisfaction et une stimulation que ses confrères ne procurent pas toujours.

Pour résumer l'exposé de Dennis Gabor dans ses grandes lignes, on peut dire qu'il préconise l'intervention des « inventeurs de futur » pour éviter les trois grands dangers qui menacent l'humanité. Le premier est la destruction totale par une guerre nucléaire. Le deuxième est le surpeuplement et ses deux conséquences indirectes : famine et épuisement des matières premières. Le troisième, beaucoup plus subtil et plus redoutable parce que moins évident, est la mort par l'ennui que pourra apporter une civilisation des loisirs à laquelle nous ne sommes pas encore suffisamment préparés sur le plan psychologique.

Pourquoi *inventer* l'avenir ? Parce que, selon Dennis Gabor, « *c'est le pouvoir d'invention de l'homme qui a fait de la société humaine* ce *qu'elle est* » (p. 204). Il s'agit donc d'abord de concevoir, sous forme d'édifice mental, un état de choses souhaitable, et ensuite d'imaginer les stades intermédiaires entre la situation effective et cet état de choses. Ainsi qu'on le voit, cette conception ne présuppose aucune transformation radicale des sciences humaines telles qu'elles sont actuellement connues ; et c'est là, à tout prendre, le moins favorable des états possi-

bles. La *psycho-histoire* imaginée par Isaac Asimov dans sa trilogie de *Fondation* serait, si elle existait, un outil extrêmement efficace pour cette forme d'invention : il est décidément bien dommage que Dennis Gabor n'ait pas mieux approfondi la science-fiction.

Mais son étude des trois grands dangers, mentionnés plus haut, montre qu'il possède lui-même une imagination et un sens de l'extrapolation méthodique très supérieurs à la moyenne. Après avoir examiné l'évolution sociale des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. avec une singulière probité (qui lui fait souligner, en particulier, que sa connaissance de la situation *réelle* du second de ces pays ne saurait être qu'une approximation marquée par son éducation et ses préjugés), Dennis Gabor montre que les différences entre ces deux sociologies sont surtout d'ordre temporel, et beaucoup moins affaires d'idéologie : une évolution se fait, qui tend à amener l'U.R.S.S. à une situation (économique, civique, psychologique) assez comparable à celle par laquelle les Etats-Unis ont passé il y a plus ou moins longtemps. Quoi qu'on fasse dire au marxisme-léninisme, le bien-être individuel et égoïste joue un rôle important dans les équilibres sociaux.

En parlant des dangers que fait courir la surpopulation, Dennis Gabor s'expose aux foudres des catholiques bien pensants, mais montre aussi une clairvoyance qui l'honore. La famille nombreuse constituait une nécessité au Moyen Age, lorsque la mortalité était élevée et lorsque les Barbares se faisaient envahissants ; mais la situation n'est pas la même, en cette seconde moitié du vingtième siècle. Dennis Gabor expose tous les dangers que l'humanité court si elle ne s'en aperçoit pas à temps. Et il insiste de même sur la nécessité qu'il y a à approfondir maintenant les problèmes de notre approvisionnement énergétique.

La partie la plus intéressante est sans doute celle où l'auteur examine ce que l'homme peut espérer faire de sa matière grise — ou simplement les façons dont il pourra disposer pour mieux l'employer. Avec un humour qui recouvre peut-être une dose de psychologie supérieure à celle que tolérerait notre tranquillité d'esprit, Dennis Gabor propose une explication inattendue de la paperasserie croissante qui caractérise notre époque : il y voit une réaciton de défense de notre subconscient, conditionné par l'Evangile du Travail. Lorsqu'il y a moins à faire, notre conscience nous pousse à le faire plus lentement et nous suggère la création d'obstacles administratifs ou autres — de façon à nous éviter le sentiment pénible d'inoccupation... Là aussi, affirme l'auteur, il y a des préjugés à détruire, et l'intangibilité de l'Evangile du Travail est de ceux-ci. Il passe de là à la réforme de l'éducation, à l'avenir des génies et à l'équilibre dans un bonheur nouveau — qui pourrait être celui d'une Civilisation pleinement Humaine.

Mais décrire un tel livre c'est, inévitablement, le trahir dans une certaine mesure. Le traducteur, Jacques Métadier, a su quant à lui éviter une telle trahison : grâce à lui, ce captivant ouvrage pourra être lu, relu et médité par le lecteur français. Même si l'on ne partage pas toujours les vues de l'auteur, on est forcé de réfléchir après avoir refermé son ouvrage : c'est une mesure de sa qualité.

Demètre IOAKIMIDIS

Inventons le futur par Dennis Gabor : Plon.

Pierre Rousseau
La science du XXe siècle

L'unique hors-texte de ce livre représente le Conseil de physique Solvay de 1911. On y voit Marie Curie et vingt-trois de ses confrères masculins — dont Einstein, Rutherford, Max Planck et Jean Perrin. La photo a un caractère délicieusement désuet qui frappe par une particularité : tous ces savants portent soit la barbe, soit la moustache, les deux exceptions étant Marie Curie — évidem-

ment — et James Jeans, qui devait être avec Einstein le benjamin de la réunion, trente-trois ans seulement.

L'année au cours de laquelle fut prise cette photo — 1911 — marque la fin de ce que l'auteur appelle une mise en scène : la mise en scène du siècle de la science. Avant cette préparation — c'est-à-dire jusqu'à 1895 — la civilisation était façonnée par les techniciens ; après 1911, elle le fut par les savants. Pierre Rousseau a entrepris d'exposer tout ce que notre vie courante, individuelle et collective doit à l'intervention des savants. Ce n'est donc pas une histoire de la science moderne que l'on trouve en ces pages, mais bien une présentation de quelques-uns de ses principaux domaines. Cet exposé est fait, dans chaque chapitre, selon un ordre généralement chronologique, mais les chapitres eux-mêmes sont délimités par les sujets et non par des dates ou des époques.

Après une évocation de *La science au tournant du siècle*, Pierre Rousseau a délimité comme suit ses chapitres : l'électronique, du tube de Crookes à ses innombrables applications actuelles ; de l'automate à l'automation, en passant par les robots, l'automatisation et la cybernétique ; les ondes, optiques et autres, chapitre dans lequel il est question de la T.S.F. aussi bien que du laser ; les transports ; la géographie des communications rapides et des modifications que l'homme impose à la nature ; la recherche des sources énergétiques ; et enfin les rapports du « scientifique » avec la société.

Un tel livre ne se résume pas. L'auteur a réalisé lui-même un véritable prodige de présentation résumée, parvenant à être clair et précis sans exiger de connaissances mathématiques de son lecteur. A l'aide de comparaisons et de raccourcis intelligemment choisis, Pierre Rousseau permet au profane attentif de saisir les grandes lignes des « pourquoi » et des « comment », lui montrant que la science n'est ni une divinité bienfaisante ni un Moloch dévorateur, mais un simple outil qu'il s'agit d'utiliser le plus efficacement et le plus humainement que l'on peut. La façon dont il s'attaque au mythe du robot conquérant illustre la lucidité de son point de vue, et son examen final des rapports entre la science et l'autorité est aussi pondéré que pertinent. Pierre Rousseau ne crie pas « Les savants au pouvoir ! », très heureusement. Il dénonce en revanche le caractère désuet des organismes de l'autorité, dont la nature statique s'oppose aux progrès de la science. Le décrochement entre les science physiques et celles dites humaines ou sociales a déjà été maintes fois relevé, mais il devient particulièrement apparent à la fin d'un livre consacré aux avances des premières. Pierre Rousseau se borne d'ailleurs à en souligner les inconvénients, il ne se permet pas de suggérer des remèdes : ce serait là sortir de son domaine.

L'ensemble du livre est cependant réconfortant, en dépit de ses dernières pages. Il permet au lecteur d'espérer que notre espèce, après avoir tant accompli sur le plan matériel, pourra réaliser des progrès analogues dans le domaine moral. L'excellence de l'exposé contribue assurément à suggérer cet optimisme : Pierre Rousseau a accompli en ces pages un travail de vulgarisation mais aussi de synthèse que l'on peut applaudir sans réserve.

Demètre IOAKIMIDIS

La science du XXe siècle par Pierre Rousseau : Hachette.

René Masson
Fantômes, médiums et maisons hantées
Maurice Bessy : **Bilan de la magie**

En plus du sujet traité — qui est « l'occulte » en général — ces deux livres ont plusieurs choses en commun. Celles-ci vont du point de vue des auteurs à la médiocrité des photographies qui les illustrent. Cette dernière est peut-être plus excusable dans l'ouvrage de Masson, qui tient à présenter des ecto-

plasmes et des matérialisations, sujets dont on connaît le caractère fuyant. Bessy, de son côté, a réuni des documents anecdotiques ; ceux-ci commencent avec (à en croire la légende) *Un prêtre qui exorcise une possédée en Italie du Sud*, la paupière colorée et le maquillage de la possédée évoquant plutôt une actrice, et qui atteignent peut-être le sommet du pittoresque avec une *Messe noire : une des phases de la cérémonie*. La phase en question a pour vedette une jeune dame nue laquelle contemple, agenouillée, un squelette qui tend les humérus vers elle grâce à quelques fils de fer assez clairement visibles.

Mais les illustrations sont sans doute l'élément le moins intéressant de ces livres dont les auteurs se proposent d'explorer ces régions où l'Inconnu se confond souvent avec l'au-delà. Les sujets abordés comprennent, en plus de ceux qui forment le titre du premier ouvrage, les guérisseurs, les voyants et la perception extra-sensorielle. Maurice Bessy parle, en outre, de l'alchimie, de l'astrologie et des extra-terrestres.

Le point de vue des auteurs est, dans les deux cas, pondéré et réfléchi, et leur probité sceptique très louable. Bessy et Masson s'abstiennent de jouer aux « savants » et refusent de se prêter au petit jeu planétaire de la science-officielle-fait-le-silence-là-dessus-mais- ça- cache - sûrement-des-pouvoirs-inexplorés-et-des-civilisations-inconnues. Un tel refus est d'autant plus remarquable qu'ils abordent tous deux leur sujet selon l'angle journalistique.

Ils énoncent des chiffres assez effarants. 53 % des Français liraient leur horoscope dans la presse et 38 % souhaiteraient faire établir leur horoscope personnel. Les Français ont payé en 1963 plus de 325 milliards de francs anciens aux voyantes, aux chiromanciennes et tireuses de cartes de tout poil. Mais ils citent d'autre part des faits étranges et examinent la mesure dans laquelle on peut expliquer des phénomènes de prescience ou de télépathie au moyen du hasard, des coïncidences, d'événements naturels, ou de pouvoirs encore inconnus de l'être humain. Ils n'excluent ni l'un ni l'autre l'existence de ces derniers — Bessy parle assez longuement des travaux de Rhine — mais soulignent la part de fraude qui a été introduite dans ce domaine par des mercantis sans scrupules, et le phénomène de suggestion qui est lié à ce domaine. D'ailleurs, Masson donne quelques recettes à ceux qui désirent voir d'eux-mêmes ce qu'il en est : les lecteurs de son livre peuvent apprendre, par exemple, comment organiser leur propre messe noire, ou comment ils peuvent construire un petit cabinet mediumnique dans un coin de leur appartement ; il faut d'ailleurs souligner que l'auteur garde le sourire dans ces passages, même s'il a dédié son livre à un artiste « *qui ne craint pas de sculpter dans un atelier hanté par la Du Barry* ».

Le ton diffère d'un livre à l'autre. Celui de René Masson se veut brillant, désinvolte, et son style ne dédaigne ni le raccourci ni l'ironie. Maurice Bessy, d'autre part, s'est efforcé d'être un témoin impartial, aussi rigoureux que possible — il semble d'ailleurs que ses connaissances scientifiques, en calcul des probabilités surtout, n'aient pas toujours été à la hauteur de ses ambitions. René Masson paraît avoir mis la main à la pâte (de l'ectoplasme) beaucoup plus souvent que Maurice Bessy, qui donne l'impression d'avoir lu davantage. Il est d'autant plus notable que l'un et l'autre demeurent sceptiques.

Il en sera de même, sans doute, des lecteurs qui refermeront ces deux livres qui comprennent l'un et l'autre des passages intéressants. La révélation la plus importante qu'on y trouve est, en fin de compte, qu'il n'y a pas de révélation...

Demètre IOAKIMIDIS

Fantômes, médiums et maisons hantées par René Masson : Raoul Solar, diffusion Presses de la Cité.

Bilan de la magie par Maurice Bessy : Albin Michel.

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

Octave Béliard	La découverte de Paris
Arthur C. Clarke	Casanova cosmique
Avram Davidson	Aussi longtemps que le soleil
Avram Davidson	La loi secrète
Avram Davidson	La sixième saison
Miriam Allen DeFord	Les transfuges
Miriam Allen DeFord	Le passage de Vénus
Michel Demuth	L'été étranger
Philip K. Dick	Cantate 140
James E. Gunn	Voir Mars et mourir
Harry Harrison	Les mystères du métro
Nathalie Henneberg	Le soleil de Thulé
Gérard Klein et Luc Vigan	La tunique de Nessa
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Le héros
Suzanne Malaval	La maison d'à côté
Michel Mardore	Le portrait de Belle
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
J.T. McIntosh	Le onzième commandement
Chad Oliver	L'esprit gardien
Thomas Owen	Un beau petit garçon
Thomas Owen	La dame de Saint-Pétersbourg
Edgar Pangborn	La corne d'or
Kit Reed	Le Phœnix
Christine Renard	Le crocodile
Jack Sharkey	La machine assassinée
Evelyn E. Smith	La femme du capitaine
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff
Floyd L. Wallace	Le rebelle

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Un Bava sans bavures

Le nouveau Mario Bava, *Six femmes pour l'assassin*, semble au départ ne relever que de la chronique de *Mystère-Magazine*. Pourtant, à la réflexion, la beauté insolite de ce film paraît justifier qu'on le mentionne aussi dans *Fiction*.

D'abord, un bref rappel de ce qu'on sait de Bava. Ancien opérateur, il fut aussi l'assistant de Ricardo Freda (l'idole de notre ami Goimard). Il paraît que c'est ce dernier qui l'encouragea à la mise en scène. Déjà, du temps où il était chef-opérateur, il semble avoir plus ou moins suppléé des metteurs en scène peu capables ; et plus tard il a signé, sous divers pseudonymes, un certain nombre de films en tout genre (notamment, sous le nom de John M. Old, *La frutta e il corpo*, film de flagellation avec Dahlia Lavi et Christopher Lee).

On l'a découvert en France avec *Le masque du démon*, qui restera sans doute un chef-d'œuvre du film fantastique. L'arsenal complet du genre — en premier lieu, l'ensemble des thèmes liés au vampirisme — y était recréé en une symphonie d'images à la beauté stupéfiante, dans un style impressionniste et macabre. Par la suite, on vit *Hercule contre les vampires*, péplum réalisé avec un sens quasi poétique de l'imagerie fantastique. *La ruée des Vikings*, en revanche, était une décevante épopée nordique, où se décelait seul un sens certain de la mise en place et de la composition plastique. *La femme qui en savait trop*, pastiche échevelé des films de suspense, était plus intéressant, grâce notamment à une mise en scène de virtuose. Et voici aujourd'hui *Six femmes pour l'assassin*, le meilleur Bava depuis *Le masque du démon*, et aussi le plus beau film d'épouvante non fantastique depuis *Le voyeur* et *Les yeux sans visage*.

L'intrigue est celle d'un policier classique : série de meurtres, assassin inconnu, suspects multiples, révélation d'une machination finale, le tout selon une construction conventionnelle qui devrait en principe représenter un point faible. Mais qu'est le sujet au regard de Bava ? Uniquement un support. On a très nettement l'impression qu'il s'en désintéresse, ne le considérant que comme prétexte à exécuter un certain nombre de variations sur des motifs liés à l'épouvante et au romantisme noir.

Tout le film s'articule autour des séquences des assassinats (six en tout), qui servent de charnières à l'action. Elles sont traitées dans un style délirant et sanglant, qui apparente l'œuvre aux productions d'inspiration sadique et grand-guignolesque. Mais, comme il l'avait déjà fait dans *Le masque du démon*, Bava transcende cette thématique factice qui, réduite à elle-même, ne différencierait pas son film de nombre de réalisations de ce genre. Il suggère minutieusement l'imprégnation du fantastique dans l'atmosphère, grâce à l'emploi de décors baroques, d'éclairages irréalistes, de couleurs hallucinatoires, et aboutit à des effets d'une rare beauté plastique, transformant le film en une sarabande onirique, couleur de pourpre et de nuit, où règne la logique dénaturée des cauchemars.

Autrement dit, on nage d'un bout à l'autre dans l'univers cruel d'un rêve névrotique, univers qui finit par apparaître plus vrai que le monde pourtant ration-

nel et normal qui, en éclairs fugitifs, nous apparaît le temps de courtes séquences diurnes (aussi « gênantes » que des réveils au sein d'un sommeil entrecoupé).

Chacun des meurtres nous est montré dans le détail, avec une violence peu commune, l'assassin nous apparaissant sous les dehors inquiétants d'un personnage vêtu de cuir noir, le visage masqué d'un foulard blanc qui en épouse les contours. La frénésie de ces scènes, leur sauvagerie, la façon dont elles sont dominées par les partis pris esthétiques de Bava, en font des morceaux de bravoure, anthologies d'un cinéma d'épouvante qui dépasse ses recettes pour aboutir à un lyrisme visuel et un expressionnisme dramatique exemplaires.

On n'oubliera pas le décor obsédant de la maison de couture, où se manifeste le plus l'optique adoptée par Bava. Décor presque « marienbadien », où dominent les rouges et les pourpres, ponctué par les inquiétantes silhouettes de mannequins de velours grandeur nature, couleur rouge sombre, aux poses félines, et où les êtres humains évoluent comme des zombies, dans une atmosphère funèbre et pleine d'alarme.

Bava donne également sa mesure avec la séquence du meurtre dans le magasin d'antiquités. Dans cette séquence, une proie, un fauve. La proie : une jeune femme qui n'est que l'une, entre autres, des victimes désignées par le sort. Le fauve : l'effrayant assassin masqué de blanc, vêtu de noir, qui la traque au milieu d'un amoncellement d'objets menaçants. Le tout dans une pénombre baignée, par intervalles, par la lueur d'une enseigne au néon située dehors. Une lente poursuite s'engage, qui paraît interminable, à mesure que la jeune femme s'affole. Il y a un moment inouï où, durant quelques secondes, elle attend sa mort, en ressent la fascination, la désire presque, pour mettre fin à une angoisse insoutenable. Puis c'est, comme un soulagement, l'explosion exacerbée de la violence. Avec cette scène, qui représente un sommet, Bava prouve une fois pour toutes de quoi il est capable.

Il est bien évident, désormais, qu'il serait fait pour porter à l'écran certains grands livres fantastiques, le *Je suis une légende* de Matheson par exemple (si celui-ci n'était déjà réalisé par un autre) ou le *Malpertuis* de Jean Ray (si un producteur consentait jamais à y engager des capitaux). Mais contentons-nous de rêver... et en attendant, félicitons-nous qu'il parvienne déjà, sur des sujets de convention, à s'exprimer de façon aussi achevée. Le temps d'un *grand* cinéma fantastique semble encore loin. Aussi bien, des hommes comme Bava nous permettent-ils le mieux d'imaginer ce qu'il pourrait être, si on leur laissait les mains libres.

On le voit, *Six femmes pour l'assassin* n'est donc pas un film policier ordinaire. C'est plutôt pour son auteur l'occasion de montrer où se situent ses véritables tendances et ses véritables dons. C'est une œuvre qui confirme ce que nous espérions de lui, qui suggère ce que nous pouvons en attendre. Mais d'autres films de lui restent inconnus. A quand une rétrospective Bava à la Cinémathèque ?

Alain DORÉMIEUX

Wells affadi

Les cinéastes et les producteurs, après le rush sur Edgar Poe, semblent se tourner maintenant vers d'autres écrivains, et H.G. Wells va subir à son tour la charge infernale des adaptateurs de tout poil. Après *La machine à explorer le temps* et en attendant (avec impatience) les deux Tourneur : *When the sleeper wakes* et *City in the sea*, voici donc ces *Premiers hommes dans la Lune*, en prétendu Cinérama (en réalité, nous avons affaire à la super-Panavision ou quelque chose d'approchant).

Malheureusement, il faut vite déchanter et l'échec est de taille, à peu près sur tous les plans :

1° Bien sûr, toute la portée philosophique et morale de l'œuvre de Wells a disparu. Il ne reste qu'un manichéisme sommaire qui propulse quelques idées générales avec une conviction légèrement exténuée. Les auteurs, Nigel Kneale et Jan

Read, n'ont même pas cherché à retrouver les équivalences modernes, les significations morales qui faisaient le charme de *La machine* du cher Georges Pal. Et, contrairement aux adaptations de Poe effectuées par l'écurie Corman, personne ne s'est risqué à la moindre transposition.

2° Et, hélas, aucune trouvaille scénaristique ne vient corser cette sauce plutôt fade. En s'écartant de Wells, cette joyeuse maffia aurait pu essayer d'entraîner l'œuvre et, par la même occasion, le metteur en scène sur des chemins verniens, licence nullement condamnable (on pense par moments à *De la Terre à la Lune*, et le personnage du savant aurait pu donner lieu à une de ces compositions réjouissantes dont Jules Verne avait le secret). Mais l'humour reste forcé, sans joie, sans poésie. Il suffit de penser au *Voyage au centre de la Terre*.

3° Inutile de s'attacher sur la mise en scène, dépourvue de la moindre idée, de la moindre recherche ; Nathan Juran, tâcheron sans talent que des circonstances extérieures ont malheureusement cantonné à la science-fiction, n'oublie pas qu'il fut un excellent *art director* (Oscar pour *Qu'elle était verte ma vallée*) et photographie consciencieusement de remarquables décors, mais il ne réussit jamais à y faire évoluer ses héros ou à construire une scène en fonction de ces décors.

Mais le principal responsable me semble être surtout le producteur Charles H. Schneer, déjà responsable des *Voyages de Gulliver*, de *L'île mystérieuse* (un vrai massacre) et autres pâtés en « Dynamation » (sic) qu'il concocte généralement avec Ray Harrayhausen, responsable des effets spéciaux (d'une indiscutable qualité). La ressemblance entre ces œuvres, qui toutes prennent un vague prétexte littéraire ou mythologique, vite transformé en une suite de péripéties toujours semblables (combat avec grosses bestioles, exploits sans intérêt) et toujours aussi infantiles, éclate comme une vulgaire météorite dans une production de Sam Katzman. Voilà qui apporte de l'eau au moulin de la politique des auteurs mais guère à celui de la science-fiction.

Bertrand TAVERNIER

revue des arts

Le musée Gustave Moreau : un héritage fantastique

S'il est un endroit à Paris, méconnu, insolite parce que préservé de toute atteinte du temps, c'est bien le musée Gustave Moreau. Dans l'ancien hôtel particulier du peintre, environ 800 peintures à l'huile, 7.000 dessins et un peu plus de 300 aquarelles et essais de couleurs couvrent les murs, emplissent escaliers et placards. Dans son testament, Gustave Moreau avait exprimé le désir que son œuvre fût conservée afin que le caractère d'ensemble de cette collection « permette toujours de constater la somme de travail et d'efforts de l'artiste pendant sa vie. » Le peintre, qu'une rétrospective au musée du Louvre révélait il y a trois ans à un grand nombre de Parisiens, nous apparaît pleinement dans la sobriété de ce temple sombre et sommeillant, sorte de mausolée solitaire voué à une œuvre colossale.

Nous entrons de plain-pied dans le domaine de l'épopée et de la légende antique : héros, demi-dieux, créatures fatales et perverses renversent la citadelle de la raison pour nous révéler nos rêves en des récits fabuleux. Cela traité avec un lyrisme impétueux où les audaces rivalisent d'imagination et de déraison. L'homme est un éternel héros à la beauté délicate ; jeune éphèbe langoureux, il livre à des décors tragiques une nudité éthérée qui s'oppose aux courbes sensuelles et graciles de la femme définitivement vénale.

Mais il ne faudrait pas considérer Gustave Moreau comme le simple illustrateur de légendes antiques ou bibliques ; l'appel fait à des figures mythiques, telles que Dalila, Salomé, Hercule ou Apollon, n'est qu'un moyen de se livrer tout entier au fantastique. Les lourdes Babylones byzantines permettent des féeries de costumes orientaux et un luxe de détails dans l'architecture qui accroissent l'ambiguïté charnelle des personnages. Hommes et femmes sont exceptionnels parce que les situations qu'ils vivent sont uniques.

Théophile Gautier tenta de faire apparaître Gustave Moreau comme l'Edgar Poe de la peinture. Ses expositions aux salons de 1864 et 1876 firent sensation ; bien que certains critiques lui reprochassent un manque d'unité, une confusion dans la composition ainsi qu'une certaine afféterie, nombreux furent ceux qui s'enthousiasmèrent devant le génie visionnaire de l'artiste. Mais il fut jugé par le public de son époque comme excentrique et incompréhensible, et il faudra attendre les Surréalistes, et plus spécialement André Breton et Salvador Dali, pour que son art soit à nouveau considéré avec l'attention qu'il mérite.

Dans cette œuvre où tout est large, énorme, monstrueux, d'essence divine ou diabolique, mélange de soufre et d'encens, les personnages évoluent dans des sites fabuleux, abords de précipices déchiquetés, citadelles invincibles, solitudes désertiques, cavernes effrayantes, avec un détachement des plus surprenants dû à leur hardiesse ou à leur inconsciente perversité. La femme, qui est un élément central de l'œuvre de Moreau, semble être le potentiel mystérieux des forces du mal. Ce n'est pas

par hasard que les types féminins sont tour à tour Dalila, Messaline, Salomé, les sirènes et les fées.

Ici la cruauté perfide s'allie avec l'éclat d'une beauté étrange et fatale. Aucune pruderie n'est de mise, la femme s'exhibe avec audace. Si Salomé baisse les yeux en dansant, c'est par crainte d'effaroucher sa proie, cette petite masse terne que l'on entrevoit, symbole de la royauté, écrasée par la démesure de son palais-cathédrale. Le délire des colonnades alourdies de pierreries, le faste des sculptures, les coupelles à parfums et les fleurs écrasées sur le sol, s'effacent devant le rayonnement voluptueux de la femme gracile et végétale.

Salomé, figure de proue du concept féminin de Gustave Moreau, nous apparaît sous des traits différents que ce soit dans les aquarelles, les dessins ou les huiles. La Salomé de **L'apparition** tend son corps dans un mouvement souple de félin, en dénonçant avec frayeur la vision qui l'égare ; le climat étrange dans lequel baignent les personnages, au paroxysme de leurs émotions et de leurs passions, donne à cette œuvre une puissance dramatique et fantasmagorique étonnante. L'élément insolite des tatouages sur le corps nu de la **Salomé tatouée** transforme la femme à la fois en une curiosité foraine et en un emblème totémique. Sur la peau ivoirine, des pierres s'incrustent, formant sous les seins deux yeux qui surmontent un visage grimaçant, tatouage bizarre qui rappelle les figures démoniaques chères aux assemblées ésotériques.

Que ce soit Hélène se promenant nonchalamment sur les remparts qui surplombent les corps entassés de soldats morts, Dalila se préparant gravement afin de mieux trahir ou les sirènes scrutant une mer céruléenne à la recherche d'une nouvelle proie, tandis que se révulse dans un enchevêtrement de cheveux et de queues de poisson un homme assassiné, il y a chez ces femmes un tel détachement, un tel hiératique dédain vis-à-vis du destin, qu'elles apparaissent toujours comme une manifestation de la mort. Sortes de mantes religieuses, elles essaient de trouver dans leurs jeux sanglants un assouvissement passager de leurs désirs blasés.

Hercule, triomphateur de pièges monstrueux, est le type masculin le plus fréquemment rencontré chez Gustave Moreau. Sa force ne réside pas dans une musculature hypertrophiée ; le plus souvent d'apparence frêle et délicate, il terrasse ce qui le menace par un regard de vainqueur et par une assurance grandiose. L'hydre de Lerne, gigantesque serpent à neuf têtes, nous semble déjà vaincue tant est superbe la présomption du héros. Le décor fantastique : noires cavernes s'ouvrant sur une mer lisse où se noie un pâle soleil, la nudité d'Hercule face à la bête convulsée, tout concourt à accroître le caractère fabuleux de la toile.

L'étrange tension qui existe entre Œdipe et le sphynx-femme, accrochée par des griffes à ses flancs, dénonce le triomphe de l'homme sur la femme. Le drame naît de la rencontre du bel Œdipe et de l'étrange créature incrédule devant sa mort révélée. Leurs poitrines nues voluptueusement unies, ils attendent le dénouement.

Mais le Héros n'est pas toujours vainqueur, et Polyphème offre sa mélancolie à une nature âpre et déchiquetée. Son large corps musclé, couché à même le roc qui surplombe les flots, évoque la mélancolique solitude des grandes bêtes blessées.

Avec **Les Argonautes**, Moreau entasse, en une construction pyramidale, de jeunes éphèbes sans traits distinctifs, sorte de glorification de la jeunesse et du rêve. Jason triomphant domine la nef où les corps s'alanguissent au milieu des fleurs insolites qui s'accrochent à l'embarcation. L'intérêt de cette œuvre réside dans la multitude de personnages totalement irréels, naviguant

sur une construction invraisemblable. Le peintre se livre tout entier à une fantaisie onirique, dans un éclatement de couleurs claires et lumineuses.

D'une architecture solide, symétrique, la grande toile **Jupiter et Sémélée** traite de la rencontre de la femme et du divin. Jupiter se tient au milieu de la scène sur un trône enrichi d'un luxe pseudo-oriental ; Sémélée dénudée est allongée sur les genoux divins, foudroyée par la vision olympienne. A leurs pieds, une foule hagarde semble anéantie par cet exorcisme sacré. Le jeune Jupiter à la peau sombre apparaît plutôt comme un mystérieux prince-alchimiste de l'Orient rejetant une blonde et blanche esclave.

Si les œuvres ici mentionnées ne sont qu'une petite partie d'un grandiose ensemble, on ne peut oublier de citer les nombreuses aquarelles ou les ébauches à l'huile où l'artiste se dévoile au niveau de l'inconscient. A une époque où l'académisme sévissait encore, ce visionnaire de la peinture emprunte toutes les audaces que connaît l'art contemporain, larges aplats de couleurs, reliefs torturés, graphismes libres, pour faire surgir compositions tumultueuses, paysages imaginaires, corps soudés à l'espace, phantasmes. C'est dans cette partie de son œuvre que Gustave Moreau, surréaliste avant l'heure, se révèle comme l'un des grands précurseurs de l'art moderne.

Anne TRONCHE

Musée Gustave Moreau : 14 rue de La Rochefoucauld, Paris-18e

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F : Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Dépôt légal : 1er trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)